



Mal informés, donc vulnérables.

TRAVAIL DU SEXE ET VIH/SIDA EN ALGERIE

ETUDE COMPORTEMENTALE SUR LE VIH/SIDA ET LES PROFESSIONNEL (LES) DU SEXE EN ALGERIE

Par le Groupe des experts Nationaux
Pr Mohamed Mebtoul
Pr El Ghalia Fares
Pr Lakhdar Mokhtari

Experte internationale ONUSIDA : Mme Sandrine Musso

Directeur du projet : M. Adel Zeddami



ONUSIDA
PROGRAMME COMMUN DES NATIONS UNIES SUR LE VIH/SIDA

HCR
UNICEF
PAM
PNUD
UNFPA
ONUDC
OIT
UNESCO
OMS
BANQUE MONDIALE

REMERCIEMENTS

Cette étude de l'Association AIDS Algérie, s'inscrit dans le cadre de la mise en œuvre du projet AIDS/UNFPA/ALG/04/P02 intitulé « Appui à l'Association AIDS-ALGERIE dans le domaine de la prévention des IST/VIH/SIDA en milieu Jeune » avec l'appui de ONUSIDA.

Nous tenons à remercier particulièrement l'UNFPA bureau d'Alger de nous avoir appuyé pour la réalisation de ce projet.

Nos remerciements vont également à la Direction Générale des Relations Multilatérales du Ministère des Affaires Etrangères et la Direction de la Population du Ministère de la Santé, de la Population et de la Réforme Hospitalière pour l'intérêt qu'ils ont porté à notre projet et particulièrement à cette étude.

Nous adressons nos remerciements les plus chaleureux à ONUSIDA bureau d'Alger et l'équipe d'appui de la région MENA pour son appui technique et financier à la réalisation de cette étude.

Nous ne saurions assez remercier l'équipe chargée de la réalisation de l'étude représentée par :

Le groupe des expert nationaux, Pr Mohamed Mebtoul , Pr El Ghalia Fares, Pr Lakhdar Mokhtari

L'experte internationale d'ONUSIDA : Mme Sandrine Musso

Les enquêteurs du GRAS Oran, Melle Leila Sidimoussa, Melle Leila Tennci, Mr Abdelkrim Aouari ainsi que le groupe d'appui aux enquêteurs Mme Djilalia Batouche d'Oran, Mr Mustapha Amirouche d'Alger et Mr Salah Boukila de Tamarrasset.

Le Directeur du projet
M. Adel Zeddam

SOMMAIRE

INTRODUCTION GENERALE

I- A L'ORIGINE DU TRAVAIL DU SEXE

- 1- Violences, précarité économique et isolement : des trajectoires familiales brisées**

II- L'ENTREE DANS LE TRAVAIL DU SEXE

- 1- La captation**
- 2- Mise en scène et transformation du corps**

III- LE TRAVAIL DU SEXE

- 1- Définition du travail du sexe en Algérie**
- 2- L'acquisition d'un savoir-faire**
- 3- Les lieux : pluralité des formes du travail du sexe (type de clients, tarification)**
- 4- Face aux pairs : de l'échange d'informations à la défense du territoire.**

IV – LA POLICE : DES RAPPORTS DIFFERENCIÉS

- 1- Les craintes et l'inutilité de porter plainte**
- 2- Des relations sociales de proximité**

V- TRAVAIL DE SEXE ET SANTE

- 1- Santé, maladie, médecine**
- 2- pratiques protégées : des ambiguïtés et des refus de certains clients**

REFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES

ANNEXES

INTRODUCTION GENERALE

Si le point de départ de la recherche était focalisé sur une problématique du lien travail du sexe/VIH en Algérie, elle a progressivement abouti- c'est toute la pertinence du travail d'investigation auprès des travailleur-e-s du sexe- à inscrire les risques sanitaires dans le cadre plus large des rapports prostitutionnels qui se déploient dans la société. L'objectif construit progressivement, face à la complexité et l'opacité des pratiques sociales multiples des travailleur-e-s du sexe, nous a permis de comprendre auprès de ces hommes et ces femmes, souvent réduits au silence et discrédités, les sens qu'ils attribuent à leurs activités quotidiennes, tout en questionnant au préalable le processus à l'origine de leur travail. L'idée majeure qui a guidé cette étude, était la suivante : suivre le cheminement de ces hommes et de ces femmes, décrypter par la médiation de l'écoute attentive et de l'observation, les mots récurrents et « forts » évoqués, pour nous dire le sens de leur travail, leur façon de faire et de se mettre en scène, pour se préparer à l'exercer malgré tous les risques, et dont le plus important, reste la forte **stigmatisation** dont il est l'objet dans la société. Loin de privilégier une approche misérabiliste, il nous a semblé important de questionner le travail du sexe à partir de ses rapports sociaux qui permettent de montrer l'implication de multiples autres acteurs au cœur de la prostitution (proxénètes, policiers, patronne d'une maison de passe, propriétaire d'un appartement, clients, etc.).

Il s'agissait de considérer les travailleur-e-s comme des êtres de parole qui peuvent donner sens aux situations quotidiennes définies et vécues par eux. Ils ne sont pas uniquement des victimes mais aussi des acteurs qui contribuent à construire leurs mondes sociaux spécifiques. Notre étude ne s'est donc pas enfermée dans une forme de dramatisation sociale de leur vie professionnelle. Elle a consisté au contraire à montrer qu'ils sont aussi des personnes porteuses d'une expérience sociale et professionnelle caractérisée par des risques majeurs (agressions, vols, stigmates divers, conditions de travail souvent médiocres, etc.), mais aussi par la captation de compétences sociales qui leur permettent de porter des regards lucides, tranchants et souvent pertinents sur les différentes catégories de clients, les services de police, les propriétaires des maisons closes, etc.

Les femmes, plus que les hommes se perçoivent exclues et rejetées de la société. Elles caractérisent leur travail du sexe de façon très négative. Etre stigmatisée « d'ordure », de « putain » dans la société, les rend encore plus vulnérables, constamment contraintes face à la honte, de produire des pratiques de dissimulation. Mais si leur déchéance sociale se renforce en tant que travailleuse du sexe, elle a émergé antérieurement avec **leur statut de femme** (divorcée, mariage forcé, abus sexuels, grossesse non désirée, violences plurielles au sein de la famille, etc.) qui explique en grande partie leur isolement social, leur solitude et les ruptures provoquées ou forcées avec la structure familiale. Il est donc réducteur de considérer a priori la prostitution comme une violence, en gommant de façon rapide les rapports de domination de sexe qui octroient à la femme, un statut d'infériorité sociale, classant souvent la divorcée, comme une « putain » potentielle. Le travail du sexe est un « miroir grossissant des rapports hommes- femmes » (Welzer-Lang et al., 1994).

Notre recherche montre aussi l'importance **des réseaux relationnels** dans la captation de la nouvelle travailleuse du sexe. C'est en ce sens qu'il est possible d'évoquer le travail du sexe

comme une construction sociale. Il s'agissait alors de questionner de façon précise les modes d'entrée dans le travail du sexe. Le décryptage du jeu social entre les différents protagonistes (anciennes prostituées, patronne d'une maison de passe ou d'un appartement, proxénètes, réceptionniste de certains hôtel, etc.) et les nouvelles recrues, nous dévoilaient la mise en scène et la transformation de leur corps. Tout devenait important dans la mise en jeu du corps : habit, coiffure, maquillage, nouveau prénom, etc. Et les mots pour caractériser leur entrée dans le métier, sont très significatifs : « *Je suis devenue une autre* » ; « *Je suis actrice dans mon travail* ». Elles étaient confrontées à une double vie : la première, celle d'actrice dans sa pratique professionnelle, s'inscrivant dans le jeu de l'apparence et de la mise en scène où rien n'est dit sur sa vie privée et familiale. La seconde vie, ce sont les rapport noués avec sa famille, où elle est bien contrainte de s'inscrire dans une logique de l'invention d'une vie imaginaire pour justifier l'argent qu'elle leur remet.

Les lieux du travail du sexe conditionnent en grande partie les formes de la prostitution, le type de clientèle, la nature des risques, les postures à l'égard de la police et les statuts différents détenus par les travailleur-e-s du sexe. Les historiens de la prostitution ont montré que le lieu est essentiel pour comprendre et analyser les formes spécifiques de la prostitution (Corbin, 1992). Dans notre étude, nous étions en présence de mondes sociaux très hétérogènes du travail du sexe. Les maisons closes de plus en plus réduites en nombre, fonctionnent encore à partir d'une approche réglementariste. Elles sont identifiées à une prison où règne une exploitation forcenée de la travailleuse du sexe par la patronne, se traduisant par l'évocation des termes utilisés au XIXème (filles soumises, tenancières, permission une fois par mois, etc.). Même si le contrôle sanitaire est régulier, les travailleuses du sexe se perçoivent comme étant « brûlées » pour toute leur vie, en ayant opté volontairement pour cet espace d'enfermement qui réduit leur autonomie d'action. Elles sont choisies par les clients travaillant ou de passage à Oran, de conditions sociales modestes. Plus récemment, les maisons closes sont fréquentées par une population étrangère : africains, chinois, turcs. Les prix de la passe sont réglementés selon le temps passé avec la travailleuse du sexe. Seuls les autres actes dénommés les (« extras »), comme la fellation ou la sodomie, font l'objet de négociations avec le client.

Le travail du sexe dans la rue recouvre des formes plurielles et diversifiées, selon le statut de la travailleuse du sexe, son âge, son réseau relationnel. Mais elles considèrent que leur marge d'autonomie professionnelle est plus importante que dans une maison close. « *La rue nous permet de sélectionner nos clients. C'est nous qui décidons. La liberté est plus grande* » (Fatima). La tarification à l'acte, traduisant la vente d'un corps éclaté, fragmenté, est très variable selon la période de l'année, le temps et la nature de l'acte et les types de clients. Dans la rue, il est essentiel de **cacher constamment sa peur**, en étant généralement à deux, face aux risques de vols et d'agression. Elles privilégient en général, la passe pour plus de sécurité. Les conditions de travail et d'hygiène sont très médiocres, particulièrement quand la passe se déroule dans la voiture.

Dans les boîtes de nuit et les cabarets, la mise en scène (habit, maquillage) s'impose de façon de plus radicale. La musique raï et la boisson alcoolisée, représentent des éléments essentiels dans la captation du client. Situées généralement à proximité ou au cœur des complexes touristiques, elles restent fréquentées par une clientèle représentée par les hommes d'affaires, les entrepreneurs, ce qu'elles appellent de façon pertinente, les « nouveaux riches ». Leurs attentes sexuelles ne se limitent pas à la passe, comme dans la rue, « juste pour se vider », selon leur expression. Ils souhaitent passer un bon moment, prendre du plaisir. Ils sont aussi à

la quête de sensations interdites avec leurs femmes. D'autres clients riches et jeunes souhaitent tester leurs performances sexuelles. « *Ils veulent que tu sois une bombe* » (Zouzou). Par la médiation de la boisson alcoolisée, elles peuvent en général imposer plus aisément leurs prix aux clients. La tarification à l'acte mais aussi au temps, reste dominante.

Hommes et femmes des différents lieux de la prostitution, sont amenés à construire une typologie du bon, du mauvais client et de « l'habitué ». Ce dernier représente de façon récurrente, la catégorie la plus privilégiée. Ici, les rapports sont amicaux, confiants et parfois intimes. Les travailleurs ou travailleuses du sexe prennent non seulement du plaisir à revoir ces « habitués », mais peuvent parfois jouer le rôle de conseiller conjugal. Ils ont ainsi la possibilité par la médiation du téléphone portable, de se constituer un réseau de clients réguliers. En général, le classement social qu'ils opèrent des bons et des mauvais clients, reste très analogue. Le bon client est étiqueté de gentil, propre, généreux sur le plan financier et rapide dans l'acte sexuel. Le mauvais client est violent, agressif, sale, avare et dominateur.

Avec la police, les rapports semblent très **différents** selon la catégorie sociale de la travailleuse du sexe. Pour celles qui sont au plus bas de la hiérarchie sociale (la rue, les bars, etc.), elles montrent de nouveau la stigmatisation dont elles sont l'objet, en considérant l'inutilité de porter plainte en raison du stigmate de « putain ». La culpabilisation et l'auto-dépréciation d'elles-mêmes, les découragent à recourir aux services de police en cas d'agression. Elles savent que cela ne servira à rien. « *Que vais-je leur dire ?* » est la question qui revient souvent dans leurs propos. A contrario, les travailleuses de sexe de luxe nouent aisément des relations sociales de proximité et de complicité avec certains agents de police (« *mes amis les policiers* »), selon l'expression de Nadia. Elles n'hésitent pas à porter plainte. Les travailleurs du sexe, exerçant dans des quartiers aisés d'Alger, estiment qu'il est important de s'inscrire dans un processus de normalisation avec les services de police qui les connaissent bien. Par peur des représailles, mais aussi parce que la prostitution féminine mais surtout masculine en Algérie, est identifiée comme une « tare » qu'il faut cacher, et non comme un phénomène social et politique, les travailleurs du sexe sont contraints de déployer une tactique de « bon voisinage » et parfois de complicité avec les services de police.

Face aux pratiques protégées, l'enquête montre bien les ambiguïtés et les refus de certains clients de faire usage du préservatif. Le préservatif connu par les travailleur-e-s du sexe, est encore utilisé de façon sélective et aléatoire. Les techniques de chantage et d'imposition par la médiation de l'argent, du statut important de certains clients, la concurrence déloyale entre les travailleur-es du sexe, la « confiance » nouée avec les habitués, les dispensant de ce « bouc de caoutchouc », le stigmate encore prégnant du préservatif non reconnu socialement comme un moyen de prévention, la perception de l'absence de tout plaisir sexuel chez certains clients, semblent autant d'éléments importants qui expliquent en partie la non utilisation du préservatif. Notre étude dévoile la prégnance **des rapports prostitutionnels** pour expliquer les logiques sociales diversifiées déployées à l'égard des pratiques protégées. Les exigences récurrentes de certains clients pour que le rapport prostitutionnel se fasse sans préservatifs, montrent que les campagnes de prévention n'ont eu que peu d'impact sur cette catégorie de la population. La contamination, la maladie, les risques majeurs, doivent être situés de façon essentielle au niveau des rapports prostitutionnels qui n'engagent pas uniquement la travailleuse du sexe, mais tous les autres agents sociaux impliqués. Le véritable risque en se fixant uniquement sur les travailleur-e-s du sexe, est de façon inconsciente parfois, ou par absence d'une critique rigoureuse de nos approches et de nos présupposés, de renforcer de nouveau la stigmatisation dont ils souffrent déjà fortement.

Le dispositif méthodologique

La réflexion collective approfondie et rigoureuse menée par toute l'équipe de recherche, la formation des trois enquêteurs, de certains travailleurs du sexe et professionnels de santé, impliqués dans la recherche, ont été les premiers moments importants dans le processus du travail d'investigation. Il ne pouvait être mené que par l'existence d'une **forte complicité** entre l'enquêteur professionnel et les personnes habituées des lieux mais aussi des hommes et des femmes qui les fréquentent. Sur un phénomène aussi complexe et mal connu que le travail du sexe, il nous semblait important d'être très humble. Si le travail a pu être mené à bien, malgré toutes les difficultés de terrain, nous le devons en premier lieu à nos alliés représentés par des personnes différentes (travailleurs du sexe, professionnels de santé, amis des enquêteurs, etc.) qui ont indéniablement permis l'immersion des enquêteurs dans les mondes sociaux du travail du sexe. L'immersion est certes importante pour gagner progressivement leur confiance. Mais elle ne suffit pas pour mener une enquête approfondie et de qualité. Tout devient extrêmement ardu : comment mener sereinement des entretiens avec des femmes et des hommes fortement discrédités dans la société ? L'immersion devait nécessairement être conjuguées avec d'autres qualités aussi essentielles : prendre le temps de partager avec ces hommes et ces femmes, des moments d'échange et d'altérité, ne pas hésiter à s'investir affectivement, à accepter la relation du don contre don, en leur offrant des boissons, un repas, de l'argent, etc. *« J'offrais les sandwiches du déjeuner et je donnais quelques billets de 200DA à l'issue des entretiens. Je me suis pris d'affection pour ces femmes et il me semble que c'est réciproque »* (Abdelkrim, enquêteur à Oran).

La posture de proximité et d'empathie avec les travailleur-e-s du sexe nous a semblé vitale pour mener progressivement et sans brusquer nos interlocuteurs, notre travail d'investigation. Le temps du détour est essentiel aussi pour changer nos regard, se remettre en question, déconstruire nos présupposés, observer attentivement leurs pratiques sociales, et ainsi comprendre la force de la stigmatisation du travail du sexe dans la société. *« Mon allié m'a emmené au complexe touristique de Tipaza-Matares afin que je découvre le monde de la prostitution dans ces lieux. Cela m'a permis de faire mes premières observations, en qui concerne les vêtements, les regards et les jugements des autres. Je me suis assise en face de deux travailleuses du sexe dans une cafétéria familiale en plein air. Et j'ai été surprise de constater que le serveur refusait de les servir parce qu'elles étaient « mauvais genre », des personnes « de mauvaises réputation », selon les mots entendus souvent autour de moi. Ces travailleuses du sexe ont du faire un tapage pour qu'elles soient servies. Et comme il avait peur du scandale, il a cédé (Leila, enquêtrice à Alger).*

La durée est essentielle pour investir activement les différents milieux du travail du sexe en raison des incertitudes, des aléas, du non-respect des dates pour mener les entretiens. Mais aussi parce que la parole de ces hommes et de ces femmes, est souvent discréditée, illégitime, le choix pas toujours facile de mener les entretiens dans des endroits silencieux, les contraintes professionnelles des travailleur-e-s du sexe, représentent autant de facteurs importants qui vont obliger les enquêteurs à innover, à bricoler, à rechercher constamment des alliés, des amis, des informateurs privilégiés (chauffeur de taxi, videur, etc.) qui peuvent leur permettre de nouer une relation de proximité. *« Mon enquête a duré trois mois. Elle est loin d'être achevée. Particulièrement dans un bar ou dans un cabaret, il a fallu nécessairement déboursier de l'argent. Une enquête dans les milieux du travail du sexe est longue et chère.*

Rien n'est plus répugnant pour une travailleuse du sexe, que d'être en face d'un homme avare ».

Il importe de noter que dans les milieux du travail du sexe, les rapports sociaux sont rarement objectivés et où le jeu de l'apparence, des non-dits, des pratiques de dissimulation, sont essentiels pour affronter les étiquetages négatifs et les regards distants ou souvent inquisiteurs de la population. Quand on est au départ étranger au milieu du travail du sexe, tous les regards se portent sur celui ou celle qu'on ne connaît pas. Il ne fait partie du territoire. Il devient « l'autre », objet de multiples interprétations. *« Comme je ne suis pas une habituée, les regards étaient fixés sur moi. Au cabaret « El-Nouba », la barman a pensé que j'étais une française venant découvrir les boîtes de nuit algériennes. Les hommes me regardaient. Mon coéquipier, qui connaît bien le milieu, m'a demandé de ne pas faire attention. C'était normal. Qu'il faut leur laisser le temps de s'habituer à ma présence. Je n'étais pas vraiment habillée comme toutes ces filles. Je paraissais plus simple. Je ne portais pas de bijoux comme elles. Je n'ai pas dansé. Je n'ai pas non plus consommé d'alcool. En plus, j'étais accompagnée d'un garçon plus jeune que moi. Une lesbienne a commencé à me lancer des clins d'œil. Un homme, âgé d'une cinquantaine d'années a profité que mon allié aille aux toilettes, pour m'aborder. La boisson alcoolisée est consommée par les deux sexes et par les chanteurs aussi »* (Leila, enquêtrice à Alger).

Si notre enquête a pu, nous semble-t-il, aboutir à capter une parole spontanée et souvent sincère d'une majorité des travailleur-e-s du sexe, elle le doit pour beaucoup au travail pédagogique des enquêteurs et de leurs alliés. Il impose la patience, l'humilité, l'écoute attentive, la confiance, l'empathie, la valorisation sociale de ces femmes et de ces hommes qui sont autant honorables que d'autres. Ces postures ont été déterminantes dans la construction des rapports avec nos interlocuteurs. Mais sans les sentiments de révolte et d'émotion face à leurs conditions d'existence, il aurait été difficile aux enquêteurs de mener à bien leur travail d'investigation. *« Le meilleur finit progressivement par arriver. C'est lorsque vous voyez enfin ces femmes s'ouvrir lentement, au fil des jours, pour tout vous dire, tout débiller, tantôt en éclatant de rires, ou tantôt en pleurant à chaudes larmes. En ce moment précis, on oublie l'enquête. On a la sensation d'avoir un peu aidé ces femmes à se confier, à dire ce qu'il leur pesait sur le cœur. Lili, Karima n'hésiteront pas à me montrer les photos de famille quand elles étaient jeunes, mais aussi celles de leurs enfants aux différents stades de leur vie. Toutes ont exprimé leurs joies mais aussi du soulagement après ces entretiens. Elles disaient : « Cela m'a fait du bien d'en parler ». Ou encore : « Je me sens mieux. Je parle pour la première fois de certaines choses de ma vie ». Lili a été très heureuse d'entendre ce que je pensais d'elle. Et j'étais très sincère. C'est une femme admirable qui a réussi, là, où d'autres mieux loties socialement, ont échoué. Elle a réussi le pari difficile d'élever ses enfants et de leur offrir une éducation convenable, aussi bien à sa fille qu'à son garçon. Aujourd'hui, l'une est mariée et le garçon poursuit des études à l'université »* (Abdelkrim, enquêteur à Oran).

Les lieux d'entretien ne sont jamais neutres. Ils conditionnent souvent la parole des travailleur-e-s du sexe. Ici aussi, des précautions s'imposaient pour tenter de recueillir des entretiens approfondis et **répétés**. Il s'agissait essentiellement de mettre à l'aise nos interlocuteurs, pour pouvoir les revoir et poursuivre ainsi les entretiens. Elles avaient toute l'autonomie du choix du lieu et de l'horaire de l'entretien. Les restaurants, les cafés, les domiciles de l'enquêteur ou de la travailleuse du sexe, en partageant une boisson ou un repas, ont été les lieux privilégiés pour y mener notre enquête. Mais avant de s'engager dans une relation approfondie, il nous importait de la construire, de la préparer, en s'engageant dans des

discussions et conversations furtives, abordant différents sujets. Ce sont précisément ces premiers contacts qui autorisent l'ouverture à des relations plus riches et plus approfondies. « *Je devais m'entourer de toutes les précautions pour aller avec elle, au fonds des choses. Elle ne voulait au départ entendre parler d'enregistrement. Il a donc fallu aller doucement et rendre l'entretien le plus agréable possible. De temps en temps, on sortait du sujet, pour parler d'autres choses. On a souvent été interrompu par des clients ou par des appels téléphoniques. J'ai eu avec Leila quatre longs entretiens de plus de deux heures chacun. Je tenais à ce que les entretiens se déroulent dans des lieux différents. Je savais combien l'endroit où se déroule l'entretien, a une grande influence sur le dire et la façon de dire de l'enquêtée. On ne parle pas dans les mêmes termes et des mêmes sujets au travail, à la maison, au café ou entre copains. Le premier entretien a eu lieu dans sa chambre. Le second s'est déroulé dehors devant la porte de l'immeuble et les deux derniers dans la terrasse d'un café que je connais bien. Un café qui se prête à ce genre d'entretien. Le premier étage est pratiquement vide. Seules deux tables sont occupées par deux couples. Un silence qu'on ne trouve nulle part ailleurs. Ce fut un endroit idéal pour l'enregistrement. Il fallait que j'utilise mon dictaphone. Elle a progressivement fini par accepter. Des amis avertis, connaissant très bien les milieux du travail du sexe, m'ont averti que la tendance qu'ont ces femmes, à fabuler. Je revenais sans cesse sur les questions posées deux ou trois jours auparavant pour confirmer la véracité des faits. Au fur et à mesure, que la relation s'approfondit, l'entretien prend de la consistance et de l'épaisseur » (Abdelkrim, enquêteur à Oran).*

Les 30 entretiens approfondis et répétés, sous-tendus par un guide d'entretien et d'observation (voir annexe), réalisés respectivement à Oran, Alger et Tamanrasset, ont représenté, même de façon inégale, des matériaux très riches et importants pour comprendre **dans un premier temps**, les processus à l'origine du travail du sexe et les significations attribuées à leur activité quotidienne (mode d'entrée dans le travail du sexe, les caractéristiques de leur métier, et les mots pour le définir dans la société algérienne). **Dans un deuxième temps**, il nous semblait important d'appréhender les rapports professionnels noués avec les pairs, mais aussi avec les clients, en insistant particulièrement sur les modes de négociations et de tractations avec ces derniers, en décrivant de façon précise les différents contextes et lieux de la prostitution, dévoilant ainsi des mondes sociaux hétérogènes et diversifiés du travail du sexe. **Dans un troisième temps**, il nous importait de comprendre les relations construites avec les services de police. **Dans un quatrième temps**, la dimension liée au travail de sexe et à la santé a été abordée. Elle nous permettait de comprendre leur rapport à la maladie et leurs différentes représentations à l'égard des pratiques protégées, et notamment du préservatif.

Notre recherche ne s'inscrit pas une logique abstraite et strictement académique. Il nous a semblé important de donner la parole aux femmes et hommes qui exercent le travail du sexe en restant fidèles à leurs propos. A notre manière et avec notre propre langage, nous avons souhaité participer aux côtés des milieux associatifs, au débat sur le travail du sexe en Algérie, et montrer que si le travail du sexe n'est pas un métier comme les autres, « *c'est un métier parce que ça s'apprend, mais ce n'est pas un métier parce ce qu'on n'aimerait pas que sa fille le fasse* » (Lydia Bragotti, animatrice du « bus des femmes » à Paris, cité par Welzer-Lang, 1994).

I- A L'ORIGINE DU TRAVAIL DU SEXE

1-Trajectoires familiales brisées : violences, terrorisme, précarité et isolement social

La majorité des récits des travailleuses et travailleurs du sexe nous dévoile des trajectoires familiales brisées à l'origine de violences physiques et symboliques au sein de la famille. Loin de privilégier une approche misérabiliste, il importe de mettre l'accent sur le statut de la femme dans la société algérienne. Les interdits sociaux et les rapports de domination masculin contribuent en partie à expliquer les ruptures familiales en raison des mariages forcés, des divorces non admis par les parents, de l'abus sexuel, de la peur et de la honte face à une grossesse non désirée, de l'absence de toute reconnaissance de l'homosexualité par le père, etc. Mais ces femmes et ces hommes stigmatisés n'en portent pas moins un regard lucide sur leur place sociale originelle dans la famille. Une partie de leur vie sociale s'est inscrite dans une logique de dépendance, contraintes pour certaines, de subir, malgré leurs résistances, la violence du père, du frère, de la marâtre ou du mari. Pour d'autres, elles restituent la façon dont elles ont été prises dans l'étau d'un mariage forcé ou d'un divorce refusé par leurs parents. Enfin, leur transgression des normes sociales dominantes est indissociable du statut de la sexualité dans la société, reconnu uniquement par le mariage. La rupture devenant souvent inévitable face à la déchéance de leur statut de femme. Toutes les femmes déchues ne deviennent pas, bien- entendu, des prostituées. Mais la déchéance, la honte, et une révolte intérieure de briser le « mur du silence », nous semblent des éléments importants qui ont joué dans le processus de rupture avec la logique familiale.

On ne naît pas « prostitué-e », on le devient. Il leur a fallu beaucoup de courage pour restituer aux enquêteurs, des aspects intimes de leur vie quotidienne marquée par l'escalade et la radicalité de la violence familiale et sociale qui les a conduit à l'isolement social. Elles n'ont souvent pas choisi d'être à la marge de leurs familles. Les circonstances sociales et familiales des travailleuses du sexe, ont indéniablement favorisé la fugue et l'errance, même s'il faut pour cela affronter la peur et la solitude.

Il semble difficile de sous-estimer les conditions économiques, sociales et politiques de l'Algérie, particulièrement durant la décennie 90, à l'origine de drames et de souffrances sociales (terrorisme). La précarité est présente dans leurs récits ; mais elle apparaît rarement comme une dimension autonome ; elle est toujours articulée aux rapports de pouvoirs dans la famille ; une mère n'hésite pas à socialiser sa fille au travail du sexe pour acquérir un peu d'argent ; un mari se transforme en « gestionnaire » du travail de sexe, captant les clients et l'argent et contraignant sa femme à se prostituer pour survivre ; une femme dont le mari a été tué par les terroristes, va assurer un double emploi pour son entretien et celui de son enfant : la journée, femme de ménage et la nuit, travailleuse du sexe.

Souad, 30 ans, est travailleuse du sexe dans un hôtel de passe à Oran. Son récit est intéressant parce qu'elle porte un regard très critique sur le statut de la femme dans la société. Elle en parle d'autant mieux qu'elle a pu observer très tôt la violence physique de son père qui va quotidiennement ruer de coups sa mère. Ses parents organisent rapidement son mariage avec une famille « riche », dit-t-elle. Mais cela ne semble pas changer fondamentalement sa vie quotidienne. Elle est contrainte de reproduire le travail domestique assuré antérieurement chez

ses parents. Son mari la trompe. Il finit par se remarier. Les deux femmes entrent en conflit, obligeant Souad à quitter le domicile de son mari. Mais ses frères refusent de recevoir ses filles, considérées comme « *les enfants d'un étranger* ». Face à ce refus, elle n'a d'autre alternative que de quitter la ville de Relizane, pour errer à Oran à la recherche au départ d'un travail. *« Mon père criait tout le temps. Des scènes, des cris, des insultes. C'est tout ce que j'entendais à longueur de journée. Tout était prétexte à des disputes. Il faut dire que plus il la frappait, plus elle s'obstinait à lui dire des mots blessants, plus il perdait son contrôle. Pour lui, la femme doit obéissance et respect à son mari et que l'homme a plus de valeur que la femme et que le garçon mérite plus d'égards que la fille. Une bonne femme, c'est celle qui trime sans rechigner. Crois-moi, les mots font plus de mal que les coups. Les mots tuent. Je préfère qu'on me rue de coups plutôt qu'on me dise des mots. Mes parents ont organisé rapidement mon mariage en l'espace d'un mois avec une famille riche qui a plusieurs magasins à Relizane. Mais ma nouvelle vie n'était pas tellement différente. Très vite, tous les travaux ménagers sont retombés sur moi. Je suis devenue la boniche de toute la famille. La belle-mère ne ratait aucune occasion pour me rappeler que c'est elle la véritable maîtresse de maison ».*

Le second mariage du mari est source d'affrontements entre les deux femmes, conduisant Souad à quitter le domicile conjugal. *« Il a fallu un geste de travers de la nouvelle venue pour que je lui donne la raclée de sa vie. Le lendemain, j'ai pris mes affaires et je suis retournée avec mes deux filles chez mes parents. Trois jours après, ils m'ont expliqué que je ferai mieux de retourner chez mon mari. Mes frères étaient plus clairs et plus directs : « je peux rester à la maison, mais seule. Moi, je suis leur sœur. Je suis née et j'ai grandi dans la maison. Pour tout le monde, je suis la fille de « *flen* ». Moi, je fais partie de la famille, mes enfants, non. Ils sont les enfants d'un étranger. Ils portent un autre nom. Ils estiment par conséquent qu'ils n'ont aucun devoir envers eux. Moi je voulais juste qu'on me supporte, mes enfants et moi, le temps d'en finir avec mon mari et de trouver une solution ».*

Pour qu'une femme tombe en disgrâce, il suffit d'une « transgression » du code de la reproduction du mariage. Elle intègre la catégorie des femmes potentiellement « prenable » comme objet de désir sexuel. Le statut de divorcée, en arabe dialectal « *hadjala* » produit socialement de la suspicion, de la méfiance parce qu'elle se retrouve sans « protection d'un mari » et sans « maison ». Comme le rappelle très justement Pheterson (2001), « *Les femmes en situation de transgression sont vues comme mauvaises ou déchues, mauvaises si c'était motivé par leur intérêt propre, déchues si elles ont été la proie d'un dessein masculin malveillant* ».

La femme divorcée est perçue comme une « étrangère ». Elle a rompu avec la norme sacrée du mariage. Elle devient « autre ». Souad disait : « *Ils ne veulent pas d'une divorcée parmi eux. Comme va-t-elle faire pour satisfaire ses besoins sexuels en l'absence du mari ? Le risque est donc grand qu'elle soit amenée à entretenir des rapports avec les hommes en cachette, derrière le dos des hommes de la famille. C'est ce qu'ils redoutent le plus. C'est ça leur hantise. C'est la sexualité en dehors du mariage des femmes de la famille. Si mes enfants sont pour eux des étrangers. Moi, aussi je suis une étrangère pour ma famille. Je suis devenue la femme d'un homme. Je lui appartiens. Je dois tout accepter de lui. Il m'offre un toit. Il subvient à mes besoins. Il me fait vivre. Sans lui, je ne suis rien. Comme je suis devenue une étrangère, j'ai pris mes enfants et j'ai quitté la maison de mes parents sans savoir où aller* ».

Le statut de dominée de la femme dans la société est une dimension structurante dans tous les récits recueillis auprès des travailleuses du sexe. Elles montrent bien que la non-conformité aux codes et aux règles de la société patriarcale, va nécessairement produire un marquage social à vie, l'enfermant nécessairement dans une forme d'isolement social. Etre divorcée, avoir des rapports sexuels hors mariage, être amoureuse d'un garçon dont les parents refusent de contractualiser le mariage, se retrouver dans l'étau de l'interdit et du déshonneur en raison d'une grossesse non désirée, refuser d'être une « boniche » au service de ses frères, fuir la violence physique, le harcèlement et les abus sexuels, le mariage forcé ; autant d'événements qui contribuent à la construction de la catégorie de femmes « mauvaises » par la société et considérées comme potentiellement « prostituées ». L'engagement bien souvent contraint de ces femmes dans le travail de sexe est en continuité avec un processus qui émerge fondamentalement à partir de la position d'infériorité de la femme dans la société.

Salima, 26 ans, est travailleuse du sexe dans un appartement à Oran. Son histoire est celle d'un amour socialement brisé avec un garçon, qui a duré trois ans. Ses parents, voisins de Salima, n'ont pas admis le passé de sa mère partie en France pour assurer le travail de sexe. L'étiquetage opéré sur la mère a donc une incidence directe sur la fille. Elle n'est pas considérée comme une « fille de bonne famille ». La réputation de la famille du garçon est privilégiée et sacralisée au détriment de l'amour que celui-ci peut éprouver à l'égard de la fille. Les récits montrent les déchirements, les trajectoires familiales brisées en raison d'une autonomie réduite de la femme face au voyeurisme collectif qui impose et institue un contrôle social sur les autres. Ici le passé de la mère, est un critère social discriminant qui interdit toute contractualisation du mariage. *« Pour la mère du garçon, je ne suis pas une fille de bonne famille. Je ne suis donc pas digne de son fils. Ce fils ne voulait surtout pas décevoir sa mère. Nous avons donc fini par nous séparer. Il m'a quitté. C'est la fin d'une histoire d'amour qui a duré trois ans. Cette femme ne me reproche rien d'autre que le fait d'être la fille de X. qui a commis, il y a longtemps, très longtemps, une faute de jeunesse. Bien que les voisins n'aient jamais été méchants avec moi ni avec ma famille, ils n'ont jamais oublié ou pardonné le comportement de ma mère. Malgré leur gentillesse, il n'empêche que notre famille a été marquée. J'ai payé vingt ans après les fautes de ma mère. Ce fut un choc plus douloureux encore que la mort de ma grand-mère. Tout s'est effondré autour de moi. Ce jour-là, quelque chose est mort en moi. Ma tante avait raison. Je ne serai jamais quelqu'un qui compte. Je ne serai pas meilleure que ma mère. Je ne serai pas différente d'elle. Je lui ressemble... Avec cette rupture, je me suis retrouvée dans la peau d'une divorcée (Hadjala) sans avoir eu besoin de me marier ».*

Salima s'attribue le statut de divorcée, sans être mariée, en raison de la perte de sa virginité avec l'homme qu'elle souhaitait épouser. Le regard lucide porté sur la divorcée en Algérie, en raison de son expérience sociale, recouvre une dimension sociologique pertinente. *« Vous savez ce que Hadjala (divorcée) veut dire dans la société. C'est elle qui n'a pas d'homme qui la protège. Qui n'a rien à perdre en s'engageant dans une relation sexuelle, par le fait qu'elle a perdu sa virginité et donc qui est plus susceptible de dire oui aux avances. La divorcée est une femme accessible que les hommes abordent sans aucune gêne. Elle est dans une situation qui ne lui permet pas de refuser les avances. La voie est libre pour accéder à ces femmes... une divorcée, ce n'est pas comme une jeune fille. On ne fait pas les yeux doux à une divorcée. On ne la drague pas. On n'essaie pas de lui plaire. A la divorcée, on fait des propositions directement et au besoin, on la force un peu. On la harcèle. On la bouscule. Elle finira par céder. Entre la divorcée et la prostituée, il y a une différence que les hommes vont vite effacer. Aux yeux de la société, une divorcée, si elle n'est pas prostituée, elle le deviendra*

bientôt. C'est ce qui m'est arrivé après le départ de mon fiancé. Les gens du quartier ont commencé à me regarder autrement, à me courir après, à m'aborder dans la rue. Il a fallu que je sorte avant l'un d'entre eux, pour qu'on me laisse tranquille ».

Les récits de ces femmes déchues, avant même d'assurer le travail de sexe, restituent, au-delà de leur histoire personnelle, l'image sociale que leur renvoie la société. Elles montrent que les catégorisations dont elles sont l'objet (femmes divorcées, « faciles » et femmes du « dehors ») sont des stigmates à l'égard de toutes celles qui sont en rupture avec le code de la reproduction du mariage. Face à la violence des rapports sociaux de sexe, ces femmes sont souvent contraintes au silence, à la honte ou à la culpabilisation. Comment agir dans une situation où la disgrâce de la femme est déjà largement entamée ? C'est souvent ce qui pousse ces femmes à rechercher au départ dans l'isolement social, une issue dans la rue, à l'hôtel ou dans la maison d'une amie. Le stigmate à l'égard de ces femmes est pesant au moment de leur divorce. La violence subie par ces femmes, est donc antérieure au travail du sexe.

Leila 22 ans, est travailleuse du sexe depuis trois ans dans une maison close d'Oran. Elle est originaire de Béni-Saf, village situé à une centaine de kilomètres d'Oran. Pour Leila, le travail du sexe ne peut être imputé à la précarité ou à un faible niveau scolaire. Tout allait pour le mieux dans son milieu familial. Leila, ses frères et ses sœurs, ont réalisé des études brillantes. Ses parents y attachaient une grande importance. Son père était patron de pêche. Elle a obtenu le baccalauréat série sciences avec une moyenne supérieure à 14. Leila est d'abord confrontée à une série d'épreuves liées au double décès de sa mère et ultérieurement de son père. Mais sa vie va essentiellement se transformer en raison d'une histoire d'amour avec un jeune émigré de 25 ans, dont les parents étaient voisins aux siens. Malgré ses précautions et le refus de la pénétration, elle est tout de même enceinte. Le père refuse de reconnaître la grossesse. Ses tentatives pour avorter n'ont pas abouti. La grossesse étant de l'ordre de la visibilité, la peur, le déshonneur et la honte, particulièrement vis-à-vis de son grand frère, assurant le métier de juge, la pousse à fuir le domicile familial.

« Ce qui bouleverse ma vie, et m'a conduit là où je suis, c'est une histoire d'amour. Je suis tombé amoureuse. C'était un émigré. Il avait 25 ans. J'en avais 19. J'étais encore sous le choc de la disparition de mon père. J'étais seule. Il m'a tenu compagnie. On passait beaucoup de temps ensemble. Ses parents habitaient à côté de nous. Très vite, on a commencé à flirter. Et je ne sais comment on s'est mis à coucher ensemble ; mais je faisais attention à ce que ce soit superficiel sans pénétration. Mais les règles tardaient à venir. Au début, j'ai pensé que ce n'est qu'un retard. Mais les jours passés, et elles ne venaient pas. J'ai eu très peur. Je suis allé voir le médecin. Il m'a fait un test qui s'est avéré positif. Je n'y ai pas cru. Je me suis dit qu'il s'agissait d'une erreur. Il fallait que je fasse une échographie pour être fixée... L'échographie a confirmé que je suis enceinte. J'étais vierge et enceinte. La nouvelle a eu sur moi l'effet d'une bombe. Je n'ai pas mangé trois jours de suite. Comment faire ? Il fallait que j'avorte. Il n'était pas question pour moi de déshonorer ma famille. Je vais apporter la honte à mon frère qui occupe un poste important à la houkouma (l'Etat). Comment va-t-il pouvoir continuer à exercer sa fonction de juge et condamner des gens alors que sa propre sœur est dans le mauvais chemin ? Il fallait donc perdre cet enfant. Je suis retournée chez le médecin qui m'a fait l'échographie. Je lui ai dit que je ne voulais pas garder l'enfant. Il m'a orienté vers un gynécologue. Ce dernier m'a prescrit un traitement qui m'a coûté 7000DA et 11000DA comme honoraires. Ce traitement comporte 9 injections ; malgré ce traitement, le bébé ne pouvait pas descendre parce que j'étais toujours vierge. Il fallait que je sois déflorée. J'avais le choix de le faire avec le père du bébé ou du doigt du médecin. Je ne vais tout de

même pas porter son bébé et offrir ma virginité à quelqu'un qui ne veut pas de moi ni de son enfant. Je ne vais pas tout de même lui donner « Ômri » (traduction littérale : ma vie. L'hymen est assimilé à la vie). J'ai donc choisi la deuxième option.

J'ai préféré qu'un médecin le fasse avec son doigt. Je ne te dis pas la souffrance endurée ! J'étais double vierge. Ne pouvant mettre fin à ma grossesse et ne pouvant cacher mon ventre, je n'avais pas d'autres choix que de quitter ma maison pour ne pas affronter le regard de mon frère et de ma famille. Il aurait mieux fallu pour moi que je perde ma virginité que de tomber enceinte. Si j'avais perdu ma virginité et que je n'aurais pas été enceinte, je ne me serai pas enfoui de chez moi ».

Le sentiment de honte participe souvent à la décision de la travailleuse du sexe de quitter le domicile familial. A la honte s'entremêle la peur du regard des autres. Honte et peur de fragiliser les membres de sa famille parce que la norme sexuelle fondée uniquement sur le mariage, a été transgressée. Une grossesse ne peut pas être cachée. Elle trahit immédiatement la personne enceinte. Une grossesse hors mariage entache négativement l'ethos familial. La femme enceinte, interdite de mariage refusé par son ami ou ses parents, est devenue une « autre ». Elle est classée socialement dans la catégorie de la « putain ». Elle a été « coupable » de nouer de façon autonome des rapports sexuels. Il s'agit rarement d'un libre choix de la femme de fuir le domicile familial. Elle y est contrainte socialement. Dans tous les récits des travailleuses du sexe, les femmes enceintes hors mariage, s'interdisent de soutenir le regard de leurs familles respectives, même si elles ont pu parfois obtenir le soutien de leur sœur ou de leur mère, mais de façon clandestine. Beaucoup d'entre elles seront contraintes d'abandonner leur enfant à l'hôpital, face à l'isolement dans lequel s'est effectué l'accouchement. Ceci montre bien que le désir individuel de la femme, en particulier, doit impérativement s'effacer face à une logique collective qui sanctionne de façon implacable tout comportement de la femme qui a osé enfreindre l'interdit sexuel et social. Mais entre le classement social négatif opéré sur la femme enceinte hors- mariage, par le réseau familial et de voisinage, et la fuite vers d'autres régions, où personne ne les connaît, cette deuxième alternative a l'avantage de s'inscrire dans l'anonymat et l'isolement, d'oublier momentanément la honte, même si elle ne disparaîtra pas.

On saisit toute l'importance de la trajectoire sociale et familiale de la travailleuse du sexe. Elle nous oblige à relativiser la dualité entre ce qu'il est coutume d'étiqueter de « prostituées » et les autres catégories de femmes prises dans l'engrenage d'un divorce refusé par ses parents, d'un amour impossible, d'un abus sexuel ou d'une grossesse non désirée. Les récits montrent de façon récurrente que ces femmes sont dans les représentations sociales, de potentielles « prostituées », et souvent traitées explicitement comme telles. Salima disait : *« Tomber enceinte avant le mariage, c'est carrément signé mon acte de mort. C'est la preuve que je suis une fille de mauvaise vie qu'aucune femme n'acceptera comme bru. C'est ouvrir la voie à tous les ragots et les commérages. L'enfant, même s'il est reconnu par son père, serait aux yeux de son entourage et de la société, comme le fruit du péché, du hram (illcité) et du déshonneur. Il est né hors mariage. C'est donc un bâtard et sa mère ne peut donc être qu'une pute ».*

A contrario, l'abus sexuel commis par l'homme est toujours l'objet d'un étouffement ou d'une récupération au profit de celui-ci. La société devient plus « compréhensive », plus « silencieuse », sur les agissements sexuels de l'homme. La logique de l'accusation de la femme dans le champ de la sexualité y est fortement prégnante (Mebtoul, et al. , 2006).

Nadia, 25 ans est travailleuse du sexe dans un cabaret à Oran. *« J'ai supplié mes parents qu'on déménage ailleurs. Ils n'ont pas voulu m'écouter. Il ne voulait pour rien au monde s'éloigner de ce quartier populaire situé non loin du centre ville. Ils étaient indifférents à ce que leur fille ne puisse plus vivre dans ce quartier. J'ai essayé de mettre le hidjab (voile) ; mais comme je ne l'ai jamais mis auparavant, je me suis sentie ridicule dedans. Je n'ai pas pu le porter. J'ai décidé de ne plus mettre les pantalons. Je m'habillai en robes longues et je veillai à ce que mes bras soient couverts. Il ne me manquait que le foulard pour être prise pour une sœur. Mais le changement de ma façon de m'habiller n'a rien changé au regard des gens. Il est vrai que j'attirai les regards parce que dans mon immeuble, j'étais la seule fille à ne pas porter de foulard. Toutes les autres le portaient soit parce qu'elles n'avaient pas quoi se mettre, soit parce qu'il est pratique parce que le matin, la fille ne perd pas de temps à s'habiller, soit elles sont forcées par leurs frères. Mais il y avait des familles dans les autres immeubles voisins du quartier dont les filles n'ont jamais porté le hidjab, même durant la période où le quartier était contrôlé par les intégristes. Il est clair qu'on s'attaquait à moi à cause de mes habits mais aussi j'étais seule et sans défense. Et cela ne va pas tarder parce que je le ressentais fortement au fil des jours que l'allais subir ce que je redoutais chaque matin et chaque soir. Alors que j'étais à la fin de ma deuxième année secondaire, j'allais être carrément attaquée par un voisin, un grand gaillard. Un chômeur qui était tout le temps posté au coin de la rue. Il habitait avec sa famille au rez-de-chaussée, au niveau du haouch (maison traditionnelle) que je devais traverser pour monter les escaliers pour gagner notre maison au deuxième étage. Quand il m'a vu venir, il m'a devancé pour m'attendre à l'intérieur de la maison, derrière les barres d'escalier. Ce jour-là, la maison était calme et personne ne se trouvait à la fenêtre et au balcon. Il a saisi l'occasion pour me sauter dessus et m'a traîné dans les toilettes en m'empêchant de crier. Il allait m'étouffer. A l'intérieur des toilettes, il a pointé son couteau sur moi. Il me défigurera le visage. Il a déboutonné ma robe et a commencé à me caresser. Je pensai que j'allais mourir. Jamais de ma vie, j'ai eu aussi peur. Mon cœur battait tellement vite que je croyais qu'il allait exposer. Je t'ai dit que j'ai eu une peur si immense que j'ai mouillé dans ma culotte. Il m'a demandé ensuite d'ouvrir sa braguette et de lui caresser son sexe. Comme j'hésitai, il m'a lancé une pointe avec son couteau. Du sang a coulé de mon épaule. Je tremblai de tout mon corps. Il voulait que je le mette dans ma bouche. Mais comme il a vu mes dents claquer, il n'a pas insisté. Ce sont les moments les plus longs de ma vie. Des minutes qui m'ont semblé des heures. Je suis monté chez moi en pleurant...J'ai fini par tout dire à ma mère ce qui s'est passé. Elle s'est précipitée chez la mère du garçon. Une grosse dispute a éclaté. La voisine a bien sûr défendu son fils. Elle disait que ce ne sont que des accusations mensongères, puisque personne, à la maison, n'a entendu des cris et n'a vu de scènes. « Si ta fille n'a pas crié, c'est qu'elle était consentante et qu'elle n'a eu que ce qu'elle voulait ».*

L'intérêt du récit de Nadia, est de montrer l'inversion des rôles : la victime de l'abus sexuel est désignée responsable d'un acte subi. Le travail de justification de la mère du garçon, dévoile la prégnance des rapports de domination masculins, naturalisant l'abus sexuel. Il s'agit de catégoriser négativement le comportement de la fille, son mode d'éducation, sa façon de s'habiller, etc.

Nadia restitue ici les propos de la mère du garçon: *« Ecoute Fatma (nom de la mère de Nadia), c'est aussi un peu de ta faute ! Ta fille est une femme, maintenant. Il faut qu'elle se couvre. Les garçons, les pauvres ! Ils ne peuvent pas se marier : pas de logement et pas de travail. C'est normal, quand ils voient une fille aussi belle que Nadia, qu'ils perdent la tête.*

Tu sais combien c'est difficile pour un homme de se retenir. Il faut que tu serres un peu ta fille. Il faut qu'elle ne montre rien qui puisse donner des idées aux garçons ».

La honte est aussi du côté de la mère de la fille. L'agression doit surtout rester caché pour ne pas ternir son image sociale auprès du réseau de voisinage. *« Mais ce qui m'a fait le plus mal, c'est de voir finalement, ma mère supplier la voisine de parler moins fort. Elle ne voulait surtout pas que les autres voisins sachent que j'ai été agressée. Elle a supplié la voisine pour qu'elle demande à son fils de s'éloigner de moi. Elle allait presque s'excuser, elle, dont la fille a été agressée ».*

A l'origine du travail du sexe, la précarité économique apparaît dans notre enquête, comme la dimension visible qui n'en cache pas moins les rapports de pouvoir au sein de la famille. La misère est souvent indissociable des pressions du mari ou parfois de la mère qui oblige respectivement sa femme ou sa fille à vendre leur corps pour l'entretien des membres de sa famille. Dans ces cas, la prostitution est bien le produit d'une division du travail entre la mère et la fille ou entre le mari et la femme. Il y a en effet un concepteur du travail du sexe et une exécutante qui doit se conformer aux ordres du premier.

Fatima, 22 ans, exerce le travail du sexe dans la rue (Oran). Elle montre la façon dont s'est opérée son apprentissage du travail du sexe dans un ancien quartier d'Oran (Derb) marqué par la drogue, l'étroitesse, l'insalubrité des habitations, les nombreuses ruptures familiales liées au divorce, au terrorisme, à l'émigration, à l'emprisonnement et la proximité des maisons closes. Autrement dit, le fonctionnement de l'espace social allait indéniablement favoriser le développement de la prostitution. Dans ce contexte local, sa mère n'hésite pas à lui inculquer les premières astuces à mettre en œuvre face aux hommes, pour lui permettre de gagner un peu d'argent

« J'ai commencé à m'intéresser aux garçons dès mon passage au collège d'enseignement moyen (CEM). Les filles parlaient souvent de sortir avec leurs copains. Je discutais au bas de l'immeuble avec des garçons, sans plus... N'oublie pas que j'habite le quartier Derb. Les jeunes soutiennent le mur à longueur de journée. La drogue fait des ravages. Les comprimés pour tuer le temps et supporter cette vie de chien. Les jeunes doivent se débrouiller pour avoir « el massrouf » (argent de poche). Les vols et les agressions sont quotidiens dans le quartier. Une jeune fille qui ne va pas à l'école, ne peut pas rester sans rien faire, surtout quand elle a faim. Il faut qu'elle se débrouille pour aider du mieux qu'elle peut sa famille. Le quartier est aussi connu par la présence des maisons closes et par les femmes qui font commerce avec leur corps. Que peuvent faire d'autres, toutes ces femmes qui vivent seules que vendre leurs corps pour nourrir leurs enfants. Il y a des femmes divorcées, jetées dans la rue ; d'autres dont le mari est en prison, ou à l'étranger ou parti dans les montagnes. Je connais beaucoup de femmes de ce genre. Ce sont des voisines. Leurs filles sont nos copines. On a grandi ensemble. On devait toutes nous débrouiller pour d'abord manger mieux, acheter des vêtements, à la coiffeuse.

« Il fallait choisir parmi les jeunes, celui qui serait le plus généreux avec nous pour sortir avec lui. A partir de 15 ans, j'ai choisi mon type. Il avait 18 ans. Tout le quartier, savait que je suis la fille de tel. Plus personne ne va oser me déranger. Il était gentil avec moi. Il ne m'a jamais forcé à quoi que ce soit. Nous allions tout le temps au cinéma pour flirter. Nous avions des projets de mariage. Au même moment, un vieux commerçant a commencé à me faire la cour quand je passai devant sa boutique. Il m'appelait. Il me montrait tout le tissu qu'il avait.

Il me demandait de prendre ce que je voudrais et de payer après. Il ne s'est pas gêné de me faire la cour devant ma mère, qui à son tour, n'a pas hésité à prendre des choses à crédit. Elle m'a dit : « fait le marcher et profite au maximum. C'est une aubaine ». Ma mère m'a donné les premiers conseils très utiles dans le rapport avec les hommes. Des conseils comme par exemple : « Ne vas pas ailleurs avec lui. Il faut que tu te débrouilles pour tu ne te retrouves pas jamais seul avec un homme. Tu rentres au magasin et tu le fais craquer. Il doit chaque jour donner un peu plus pour qu'il puisse voir un peu plus de ton corps. Tu le préviens qu'il regarde seulement et ne te touche pas. S'il essaie, tu crieras ».

Dans un contexte socio-économique local profondément délabré, « orphelin » de tout soutien institutionnel ou associatif, la débrouillardise devient la seule tactique des personnes sans ressources financières et relationnelles. Et Fatima montre bien que le travail du sexe se construit hiérarchiquement dans un espace social où la survie est une urgence. Pauvreté et rapports de pouvoirs dans la famille se conjuguent pour donner progressivement corps au travail du sexe. Il contribue de façon explicite à l'entretien de la famille. L'effet du quartier « Derb » ne peut donc être sous-estimé dans la socialisation précoce au travail du sexe.

Les trajectoires familiales et sociales diversifiées de nos enquêtées, ne sont pas sans liens avec la forme du travail du sexe déployées par ces dernières. Djamila, 39 ans, est travailleuse du sexe à domicile dans la région d'Alger. Enceinte avant de se marier, Djamila se soumet volontiers à toutes les conditions dictées par son mari, dans l'unique espoir qu'il l'accepte comme épouse, même sans le consentement de ses parents. Elle quitte donc le domicile familial avec la complicité de son mari. Celui-ci se transforme en proxénète chargé de capter la clientèle et surtout l'argent. Djamila exerce le travail du sexe chez elle, mais sans avoir aucune possibilité de contrôler son activité. Dépendance et soumission au mari, et donc les rapports de domination de sexe, apparaissent ici comme des éléments explicatifs essentiels à l'origine du travail du sexe de Djamila.

« Je me suis laissée faire parce qu'il m'avait dit qu'on allait se marier. C'était l'occasion pour moi. Enfin, me suis-je dit, un homme qui m'aime et que j'aime. On allait fonder une famille ensemble. J'y ai cru au grand amour, moi. C'était déjà mon homme. Dès qu'il m'a touché, je me suis senti comme sa femme. Alors, je ne lui refusais rien du tout. Et un jour, j'avais remarqué que mes règles avaient fait un énorme retard. Là, je me suis inquiété. J'ai vu une amie à moi. Elle m'a conduite chez une sage-femme qui est son amie. Elle m'a annoncé qu'elle était enceinte. J'avais reçu un grand choc. La sage-femme m'avait conseillé d'en parler à mon compagnon. J'ai accouru chez Ahmed pour lui dire que j'étais enceinte. Au début, il s'est mis en colère en me disant qu'il n'était pas prêt pour le mariage. Qu'il n'a pas de famille pour demander ma main. Puis après, il a tout de suite changé d'avis en me disant qu'il ne trouverait pas de femme mieux que moi. Sauf, que si je voulais me marier avec lui et enterrer le scandale, il fallait que je fasse tout ce qu'il me disait. Cela m'a fait plaisir qu'il me dise cela. On a même recommencé à coucher ensemble même enceinte. Mes parents ne voulaient pas que je me marie avec lui. Ils me disaient qu'il était de « mauvaise réputation », un voyou et que ce n'était pas un homme pour moi. Ils n'ont rien voulu savoir et moi, je ne pouvais pas leur dire que j'étais enceinte de ce garçon. Alors, un jour, il m'a proposé de partir avec lui. Qu'il a une chambre, et c'est celle où nous habitons actuellement Je me suis donc sauvé avec lui. On s'est marié au début chez un taleb. Ahmed l'a payé pour qu'il accepte de nous marier. Mais cela n'allait pas régler le problème des papiers. Alors on est parti à Constantine. C'est lui qui a tout organisé. Jusqu'à aujourd'hui, je ne sais pas comment il a fait. Il n'a jamais voulu me le raconter. Nous avons pu avoir un acte de mariage

et un livret de famille. Ce que je ne comprends pas, et cela je n'ose pas lui dire, c'est pourquoi, il ne veut pas que je garde le livret de famille ».

« Un jour, j'ai manifesté auprès de mon mari, le dégoût de faire ce travail. Alors il m'a menacé de divorcer et de prendre une autre femme pour faire ça. Et de nous jeter mes enfants et moi dans la rue. Alors j'ai réfléchi. Je me suis dit puisqu'il me ramène les clients, il faut que je me fasse à l'idée. C'est tout. Pourquoi pas ? Après tout, je suis une femme mariée ! Je n'ai pas peur pour ma réputation. Je ne fais pas la prostitution dans la rue. Et il fallait obéir. J'ai toujours exercé ici dans cette chambre. Je n'ai jamais bougé. Il faut bien qu'on vive. Maintenant, j'ai pris l'habitude. Et ces enfants, comment les nourrir ? Et puis, si nous voulons acheter une maison, il faut bien que je l'aide. J'ai travaillé comme femme de ménage. J'étais maltraitée comme une chienne. J'avais 200DA. Ce n'est pas avec ça que je vais sortir de ce trou à rats. Je m'inquiète pour ces petits. J'aimerais qu'ils aillent à l'école comme les autres ».

Lilli, 48 ans, ancienne travailleuse du sexe dans une maison close, décrit la violence physique à l'origine de sa fugue et de l'exercice de la prostitution : *« Mes relations avec mes frères se sont détériorées encore plus quand j'ai arrêté l'école. Je suis devenue leur boniche. Comme j'étais la plus grande fille, ils se tournaient vers moi pour tous leurs besoins (manger, vêtement, etc.). on a commencé à me frapper et à me battre alors que j'avais à peine 6 ou 7ans... Je recevais des coups pour n'importe quoi. Ils ne voulaient pas que je sorte dehors ni monter à la terrasse. En face de l'immeuble, il y avait un café. Il n'était pas question pour mes frères que les voisins ou les jeunes du quartier me regardent ou pire encore me draguent. Moi, j'aimais trop flâner dehors et me mettre à la terrasse. Ce qui me valait presque tous les jours, une belle correction. Ma mère a eu peur pour moi. Elle a donc saisi par écrit le juge des mineurs ; lui expliquant les dangers que sa fille couraient à la maison. Le juge des mineurs a décidé de me placer dans un centre d'assistance sociale situé à Messerghine. Je crois que les meilleures années de ma vie, sont celles que j'ai passées dans ce centre. On apprenait à faire de la couture. On avait une bibliothèque. On nous encourageait à lire. Mais cela n'a pas duré longtemps car l'Etat a décidé de fermer ce centre. Moi, je suis retournée à la misère et à l'enfer. Je suis convaincue que l'Etat en fermant ce centre, a fermé aussi mon avenir et m'a jeté à la rue. En effet, dès mon retour à la maison, les coups et les cris ont repris de plus fort. Ce n'était plus des gifles, des coups de poing ou coups de pieds, mais de la torture. Souvent, mon grand frère me fait asseoir sur une chaise et m'enchaîne les bras et les pieds, de façon à ce que je ne puisse plus bouger ou courir pour essayer d'éviter les coups. Il tire sa ceinture et de toutes ses forces me donne des coups. J'avais des bleus partout, surtout aux cuisses et au dos. C'était de la flagellation. On dirait que je subissais les sanctions que méritaient une mécréante qui a commis un péché ou une esclave qui a désobéi au maître... Un jour, j'ai bravé l'interdit comme d'habitude et je suis allée avec ma copine et voisine Khadidja, nous balader dans le marché de la ville nouvelle. A mon retour, mon frère ne m'a pas frappé, mais il a fait pire. Il a trouvé la solution pour que je ne sorte plus dehors. Il m'a rasé complètement le crâne et les sourcils. C'était l'horreur. Il m'a défiguré. Je ne pouvais pas me regarder dans la glace. J'ai eu très mal. Ce n'était pas une douleur physique comme celle que je ressentais à la suite des coups. C'était une autre douleur plus profonde, plus durable. C'est ce jour-là que j'ai décidé de m'en aller. Ma copine Khadidja venait me voir. Elle aussi, vivait la même chose que moi et en avait marre. Nous avons décidé d'aller loin dès que je retrouve mes cheveux et mes sourcils. Un jour, j'ai volé à ma mère 1500 DA et j'ai pris avec Khadidja, le train de 7 heures du matin à destination d'Alger. Nus sommes arrivés à 13heures à la gare d'Alger. Nous avons acheté des sandwiches et nous sommes allés à la*

découverte d'Alger. Nous avons eu un sentiment d'une grande liberté mais aussi d'une grande inquiétude. On devait se débrouiller par nous-mêmes ».

Les 30 récits recueillis à Oran, Alger et Tamrasset, montrent de façon récurrente que le travail de sexe émerge de façon dominante à partir d'une situation limite ou de rupture avec la logique familiale. Il s'agit rarement dans nos cas, d'un choix autonome opéré par la travailleuse du sexe. C'est au contraire l'engrenage de la violence physique et sociale dans la société et dans la famille, qui aboutit à des trajectoires brisées ; révélant aussi la « force » d'une logique patriarcale qui aboutit souvent avec le consentement de beaucoup de femmes, à renforcer les rapports de domination de sexe, dont il est difficile pour une catégorie d'entre elles, déjà, « salie » par le divorce, un mariage forcé, une grossesse non désirée, ou un abus sexuel, d'y faire face. La seule alternative est de s'inscrire dans **une forme d'isolement social et d'anonymat en quittant leur ville d'origine ; d'où la mobilité géographique de ces travailleuses du sexe qui se construit socialement par la médiation d'anciennes travailleuses du sexe ou « d'amis » se transformant progressivement en proxénètes. Si la stigmatisation se renforce avec le travail du sexe, notre enquête montre clairement qu'elle est déjà prégnante dans le statut de la femme dominée. La violence sociale à l'égard de la femme acquiert toute sa signification antérieurement au travail du sexe.**

Les récits de ces femmes, ne peuvent donc être interprétés dans une logique misérabiliste ou passive. Ce n'est pas notre posture. Fuir la violence du mari, du père ou du frère, constitue pour ces femmes une forme de révolte intérieure, une façon aussi de lutter momentanément contre ce sentiment de honte et de pudeur qui est au cœur du statut de la femme catégorisée rapidement de « femmes du dehors » nécessairement mauvaise, sale, « trop libre » et la « femme du dedans », étiquetée comme une femme fidèle et surtout soumise à son mari, à sa belle-mère, etc.

Les travailleurs du sexe

La non-reconnaissance sociale de leur homosexualité, constitue la dimension centrale à l'origine du travail du sexe. En se considérant comme homosexuels, parfois très jeunes, au sens où ils affirment leur identité féminine, ils sont l'objet d'une violence extrêmement virulente et d'un rejet, notamment du père au sein de la famille. En exprimant leur identité féminine, ils remettent en question les rôles stéréotypés attribués à l'homme : virilité, puissance, domination, initiative et rôle actif dans les rapports sexuels. En arabe dialectal, l'homosexuel est celui qui se « donne » à l'autre (Attaï). A la marge de la société patriarcale, ils ne peuvent que renforcer les liens sociaux entre eux. Etre travailleur du sexe, c'est aussi démontrer qu'ils peuvent exister et vivre avec leur homosexualité. Mais faire commerce avec leur corps s'impose aussi pour arracher leur autonomie financière, particulièrement quand ils sont dans une logique de rupture familiale. L'homosexuel ne mérite aucun égard, aucun argent de poche de son père. Il est souvent contraint de se reconstruire socialement dans la rue et à avec ses copains homosexuels.

Espoir est le prénom que s'est donné l'un des travailleurs du sexe. Il a 25 ans. Il est étudiant en médecine et parallèlement serveur dans un bar. Même s'il est d'origine sociale relativement élevée (profession du père : cadre financier), il restitue de façon précise les stigmates que lui inflige son père qui opère par la violence symbolique pour tenter de l'éloigner du domicile familial. C'est parce qu'il est à côté des normes sociales dominantes,

que l'homosexuel est confronté dans la société et dans la famille, à une forme de mépris et de distanciation sociale, qui laisse des traces profondes dans le corps social de l'homosexuel. Goffman (1963) nous rappelle le fonctionnement du stigmaté : « *le maniement du stigmaté n'est qu'un rameau d'une activité fondamentale de la société, à savoir le profilage de nos attentes normatives quand à la conduite et au caractère d'autrui* ».

Le récit de Espoir est intéressant parce qu'il montre bien que tout homme qui manifeste des signes de repérabilité de l'homosexualité, autrement dit des signes de féminité, est rejeté ou exclu. Or Espoir comme les autres homosexuels s'affichent avant tout comme femmes. Ce qui est catégoriquement refusé par leurs familles respectives. Écoutons-le : « *Je n'ai pas toujours été bien avec mon père. Le jour où j'ai eu mon bac, cela s'est aggravé de plus en plus. J'ai attendu qu'il soit fier de moi, d'être enfin bachelier. Mais il a manifesté une dureté et une froideur insupportable. Quatre jours après, une dispute s'est déclenchée entre lui et ma mère. Il la trompe. Et moi, je le sais, mais elle non. Alors qu'il voulait la frapper ; ce jour-là, je me suis interposé entre eux. Je l'ai affronté, en le menaçant, que s'il touchait un de ses cheveux, j'aillais lui révéler ses relations secrètes avec ses différentes femmes que je connaissais parfaitement. Depuis ce jour, il me déteste et il me craint. Si j'étais mort, il serait très heureux. On ne se parle plus jamais. Même à table, on pourrait être en face, s'en s'adresser la parole. Alors pour l'argent de poche, je n'en parle pas parce que je ne reçois rien de lui. Je n'existe pas pour lui. Recevoir une récompense au bac, il ne fallait pas y compter. Jamais ! Par contre, quand mon frère aîné a eu son bac, mon père a été tellement fier de lui, que j'en ai pleuré. Il lui a organisé une fête qui rassemblait à un mariage. Et moi, j'ai rien eu. Quand il fallait s'inscrire à l'université, je n'avais aucun sou. J'ai demandé à mes parents, sans résultats. Mon père m'a répondu que le bac, je l'ai eu pour moi, et non pour lui. Je n'allais rien lui rapporter avec mon bac. Alors, j'étais tellement désespéré que je suis descendu le soir, dans la rue, pour trouver un peu d'argent par n'importe quel moyen. Tu sais pourquoi mon grand frère est plus considéré que moi. Tout simplement, parce que lui, c'est un homme. Il se comporte comme tel. Par contre moi, je suis un homosexuel (« Neqch ; «Ataye»). J'ai toujours manifesté des gestes féminins. Ce n'est pas de ma faute. J'ai toujours été comme ça. C'est pour cela que mon père me déteste. Depuis que j'étais petit, il m'appelle le sale bâtard comme si c'était pas lui qui m'avait conçu. Il m'arrive souvent de croire que ce n'est pas mon vrai père. Qu'on m'a ramassé dans la rue, c'est pour cela que je retourne souvent dans la rue. Je suis peut-être condamné à vivre dans la rue toute ma vie ! Ma mère aurait aussi préféré avoir une fille à ma place. Un jour qu'elle était en colère contre moi, elle m'a tellement crié dessus qu'elle m'a avoué qu'elle avait désiré une fille après mon frère. Et qu'elle a tellement déprimé, qu'elle a eu un garçon qui ressemble à une fille... Et même si elle fait semblant de m'aimer, je sais qu'elle ne m'a jamais désiré ».*

L'homosexuel a une marge d'autonomie extrêmement réduite face aux multiples violences sociales dont il est l'objet. Il est contraint d'investir la rue. Seul espace qui lui permette de donner sens à son homosexualité. Il devient par la force des choses, un travailleur du sexe. Il n'a pas d'autres alternatives s'il veut survivre dans une société qui le rejette.

Momo a 27 ans. Abandonné respectivement par son père et sa mère qui se sont tous deux remariés, il est adopté par la rue. « *Mon père nous a abandonné alors que j'avais 6 ans. Il voulait se marier avec une autre femme. Je le déteste. Je le considère comme mort, moi. Une année après, ma mère s'est remariée. Elle a commencé à son tour à me négliger comme mon père l'a fait. Je ne la voyais presque plus. C'était son mari qui commandait à la maison. Il est même arrivé à me frapper. Il prenait un tuyau en fer et me tapait dessus. Un jour, il m'a sorti*

un couteau. Il a voulu me tuer. Je me suis sauvé. Depuis, je vis dans la rue. C'est tout simple. Comment vivre avec un beau-père violent qui veut me tuer pour avoir d'autres enfants avec ma mère, et une mère qui n'existe pas. Un père qui est vivant, mais que je ne vois jamais. C'est ridicule. Donc c'est la rue qui m'a adopté. Enfin, je suis toujours insulté à cause de mes manières. Je ne pouvais supporter ma vie avec eux. Je suis parti. J'ai appris à vivre dans la rue et sur les cartons. J'ai appris à mendier et aussi à me prostituer ».

Ils revendiquent leur identité féminine : « Nous sommes des femmes. Et ce n'est pas de notre faute ». Laeticia, 21 ans, disait : « *C'est à l'âge de 11 ans que j'ai constaté que j'étais attirée par les garçons. Bon, j'étais petite. Je ne pouvais pas faire la distinction, vraiment. Mais avec le temps, ça a continué. Je ne suis jamais tombée amoureuse d'une fille. Je ne peux pas. Ce sont des filles comme moi. Ne soit donc pas étonnée que je te parle de moi au féminin. Car je suis une fille. Je n'ai jamais accepté l'idée d'être un garçon. C'est vrai que je suis née avec un pénis, mais cela ne veut rien dire. Je fais tout pour changer ma physiologie. J'ai toujours voulu ressembler à une femme. Avoir son corps. C'est normal. J'ai un sang féminin. Mes gestes et ma voix le prouvent. Ce n'est pas de ma faute. Je suis née comme cela. C'est pour cela que je me suis fais des seins. J'ai pris des hormones, la pilule aussi ».* Laetitia soulève son tee-shirt pour montrer à l'enquêtrice une poitrine de femmes. Elle poursuit : « *Tu vois. Tu ne trouves pas que c'est réussi. C'est vrai qu'elle n'est pas énorme. Mais au moins, j'ai des seins. Cela va en accord avec mes gestes et ma voix. Si je ne l'avais pas fait, je serai devenue folle. Il reste maintenant à l'université où je suis toujours considérée comme un garçon à cause de mes papiers. C'est vrai que j'ai une carte d'identité d'homme. Mon nom et mon sexe sont masculins. Mais ma psychologie est féminine. Cela, les gens ne peuvent pas le comprendre. J'espère que toi, tu me comprends au moins ! C'est pour cela que tu es là, n'est-ce pas ! Je voudrai qu'avec cet entretien que je t'accorde, les gens vont enfin comprendre qu'il existe des personnes comme moi. Qui sont moitié homme, et moitié femme. Et le contraire existe. Mais à l'université, je suis obligé de cacher ma vraie identité. Comme si j'ai une double vie. La vraie identité, je l'exprime quand je suis avec des gens comme moi, et pour les trouver, il faut être dans un milieu de prostitué ».*

Les travailleurs du sexe portent aussi des stigmates. Ils sont perçus différents des hommes dits ordinaires. Ils sont contraints de cacher leur homosexualité derrière le travail du sexe. Parfois, c'est le père qui les pousse au travail de sexe par la violence des mots. Un travailleur du sexe, nommé Catherine, disait : « *Aujourd'hui, j'ai 21 ans. Et j'en ai marre. Je fais des fugues à chaque fois. Mon père s'en fout éperdument. Il ne s'est jamais inquiété. En fait, il aimerait bien que je sois mort. Tout cela à cause de ma manière de m'habiller, de faire et de parler. A cause de ça, il me disait : « va te prostituer, c'est ta spécialité ». Mon père me maltraite. Comme je suis l'aîné des garçons, il me bat pour que cela serve de leçons aux autres frères et sœurs... Mon père est un homme violent. Souvent, je me dis qu'il n'est pas normal... Souvent mon père me chassait de la maison par un oui ou par un non. Par exemple, aujourd'hui, ça fait trois mois que je suis dehors. Personne de ma famille ne s'est inquiété de moi. D'ailleurs, je me demande si j'ai une famille, aujourd'hui. Pourtant, nous sommes neuf à la maison. C'est infernal. Alors je me suis déclaré un prostitué par vengeance. Et maintenant, je peux dire à tout le monde, que j'adore le trottoir. Ma mère le sait. Mais elle ne peut rien dire parce qu'elle sait que c'est la faute à mon père. En plus, elle a peur de lui ».*

Tout se passe comme si le travail du sexe leur permet d'être ce qu'ils souhaitent être : des femmes à part entière et reconnues comme telles. Or, ils observent de toute part, une totale incompréhension aussi bien de leur famille que de la société. Ils sont alors bien obligés de se

construire socialement à la marge des « autres » qui leur refusent catégoriquement leur statut d'homosexuel. Leur souffrance vient aussi du refus social de la différence entre hommes ou certains se sentent et se considèrent avant tout comme des femmes. Lyliia disait : *« Je suis une fille et non un garçon. Personne ne veut me croire. Il est vrai que je suis né avec le corps d'un homme, mais dans ma tête, je me sens une fille, «tafla» (en arabe dialectal). Et puis, je ne ressens aucune honte à le dire. Parce que c'est ma personnalité. Je suis comme ça. Personne n'a vraiment rien compris. Il y a eu sûrement une erreur de la nature. Ce n'est pas de ma faute. Tout a tout fait pour que je change. . Et cela n'a pas marché. Je fais tout comme une fille. Je me comporte comme une fille. J'ai tout appris à faire comme une fille. Je sais faire la cuisine, le ménage, la lessive. Je fais de la couture. Quand je suis à l'abri des regards, je m'habille comme une fille. Je parle comme elle. Tu as peut-être remarqué que même ma voix est féminine. Ce n'est pas de ma faute... J'ai beaucoup souffert de ça. Des jugements des autres, surtout de ma famille ».*

Tous ces récits des travailleurs du sexe montrent de façon forte la quête d'une reconnaissance sociale de leur homosexualité. Ils la revendiquent fortement. Ils expriment de façon récurrente leur souffrance à propos de la rupture avec leurs familles. Ici aussi, leur révolte intérieure s'objective dans les mots : *« je suis travailleur du sexe par vengeance »*. Être travailleur du sexe, est un manière pour eux d'exister, de tisser des liens sociaux avec des hommes et des femmes qu'ils ne peuvent pas espérer réaliser de façon visible dans leur vie quotidienne, du fait précisément du refus de leur homosexualité dans la société.

II- ENTREE DANS LE TRAVAIL DU SEXE

1- La captation

L'entrée dans le travail du sexe n'est jamais fortuite, spontanée ou individuelle. Elle s'opère toujours par la médiation de personnes ou de réseaux relationnels qui n'hésitent à capter la « nouvelle » travailleuse du sexe confrontée à l'isolement social. En ce sens, l'entrée dans le travail du sexe se présente comme une construction sociale. Le jeu social devient prégnant pour convaincre la femme d'assurer le travail du sexe. Il s'agit moins de lui imposer brutalement son insertion dans le « Milieu » que d'user de l'arme de la promesse centrée sur l'argent qu'elle pourra gagner ou sur une possibilité de mariage, etc.

La rencontre avec « l'autre » est évoquée de façon récurrente par les travailleuses du sexe. Ces médiations sociales sont diversifiées : réceptionniste d'hôtel, copine, ancienne prostituée, patronne d'une maison de passe, proxénète, patron d'un bar, etc. Le mode d'entrée dans le travail du sexe est toujours opéré sous influence sociale. Autrement dit, les rapports qui vont se nouer entre la « nouvelle » et les autres, sont décisifs, dévoilant bien que son intégration dans le travail du sexe émerge toujours à partir d'un *réseau relationnel*. Il est indéniable que l'argent est une dimension importante dans les interactions entre la « nouvelle » et les autres acteurs sociaux qui sont en général déjà impliqués dans le milieu de la prostitution.

Salima exerce le travail du sexe dans un appartement d'une femme propriétaire qui capte les femmes et recrute les clients. Elle décrit bien son mode d'entrée dans le travail du sexe. *« La première fois que j'y suis allée, c'est après que mon fiancé m'a quitté. Mes deux copines dont je t'ai parlé avant, venaient me voir tous les jours pour me consoler. Elles me ramenaient à manger et me dépannaient en argent. Elles ne manquaient pas d'argent. Je leur ai dit : « comment vais-je faire pour vous rembourser » ? Elles m'ont dit que c'est très facile et je n'avais qu'à accepter d'aller avec elles chez Mama Mouna que je connais de réputation. Oui, elle est connue pour être une propriétaire d'une maison de rendez-vous. Un merkaz, comme on dit. Elle habite un appartement dans l'un des plus beaux immeubles du quartier Miramar(Oran). Nous sommes partis au début de l'après-midi, un jour de semaine. Un superbe appartement, juste au premier étage. Un F3 joliment meublé, bien équipé et très bien rangé. La dame dont l'âge ne dépasse la cinquantaine. Elle est très élégante en tenue traditionnelle. Quelques minutes après, elle commence à me raconter quelques épisodes de sa vie comme si elle me connaissait depuis longtemps. On a vite sympathisé. Elle m'a expliqué comment elle a réussi malgré les temps durs, à avoir cet appartement en plein centre ville et mener un tel train de vie, elle qui a tout vu et tout fait dans ce bas monde. A la fin de l'après-midi, deux hommes sont venus. Ils étaient attendus. Ce sont des habitués du lieu. Ils connaissaient bien mes deux copines. Ce sont des clients. Ce qui m'a étonné, c'est que les deux hommes embrassaient à tour de rôle les deux femmes. Ensuite, ils se sont enfermés tous les quatre dans une même chambre. Ils sont restés une heure. Les deux hommes sont partis. Mes deux copines étaient heureuses. Elles venaient de gagner ce soir là, en l'espace d'une heure seulement, 3000DA. La patronne m'a dit juste avant de partir que moi aussi, je peux gagner beaucoup plus qu'elles si je le voulais parce que je suis belle et nouvelle. Il suffit que je retourne la voir le lendemain. Les gens courent après les nouveautés. Tout ce qui est nouveau, se paie cher, très cher. Le lendemain, mes copines m'ont amené chez la coiffeuse. On lui a dit que c'est Mama Mouna qui m'envoie pour qu'elle s'occupe bien de moi. Elle m'a*

convaincu de changer la couleur de mes cheveux. « Le jaune fait vendre », insistera la coiffeuse ».

La captation peut aussi s'opérer par le chantage face à une femme qui tente de cacher une grossesse non désirée. L'usage du chantage est d'autant plus efficace dans une société locale où tout peut se savoir rapidement. Il s'agit donc d'étouffer l'affaire en échange d'un recrutement de la femme au sein de la maison de passe. La femme enceinte déjà fortement culpabilisée, ne peut que céder face à la peur du scandale et du déshonneur de sa famille. Une femme qui a osé transgresser les normes dominantes de la sexualité, et ne pouvant pratiquer l'avortement, est déjà une potentielle prostituée dans la société.

Leila est donc contrainte de fuir le domicile familial en raison d'une grossesse non désirée, tout en étant vierge. Malgré toutes ces tentatives, elle ne peut donc avorter. La peur et la honte à l'égard de son frère qui est juge, la conduisent à louer une pièce au village de Béni-Saf où elle résidait avec sa famille. « J'ai loué une pièce chez une femme à Béni-Saf. J'avais sur moi en sortant de la maison, 2 millions de centimes. Je suis une couturière et les robes de mariage sont très demandées. Le montant de la location était de 2000DA par mois. Je ne sortais pas du tout de la chambre. Je ne pouvais pas oser mettre mon nez dehors, de peur que quelqu'un m'aperçoivent et informe mon frère qui serait venu me chercher. D'ailleurs, la bonne femme, propriétaire a très bien compris. Elle n'a pas hésité à me soumettre à un odieux chantage. Elle a d'abord usé d'insinuations, de menaces à peine voilées. Elle me disait : « tu sais, ce n'est pas parce que tu ne sors pas dehors que personne ne peut savoir. Le mur n'a pas que des oreilles. Il a aussi des yeux aussi. Moi, j'ai compris tout de suite. Et au lieu de lui donner 2000DA pour la nourriture, je lui donnais 500DA. Le troisième jour, j'ai compris que je n'ai pas affaire à une femme qui gagne sa vie en louant une pièce de sa maison. Mais qu'elle faisait autre chose. Elle recevait des hommes et des femmes qui passaient la nuit à boire et à manger. Et depuis, je ne dormais plus. Je voulais partir. Mais elle ne m'a pas laissé. Elle savait mon secret et elle menaçait d'informer mon frère. Un mois plus tard, je n'avais plus d'argent à lui donner. Elle m'a expliqué qu'elle ne peut pas me laisser partir et qu'elle ne peut pas non plus me garder sans que je ne fasse rien pour gagner ma vie. A ses yeux, il n'existe qu'une seule solution qui a selon elle l'avantage d'être facile. Il fallait juste accepter de s'amuser avec ses invités ».

Le contexte dans lequel se construit la rencontre entre la patronne et la femme, structure et conditionne son entrée dans le travail du sexe. Le cadre d'expérience, selon Goffman, met les deux catégories d'acteurs dans une relation inégale et asymétrique. La propriétaire est dans une position de force favorable qui lui permet soit par le chantage ou par l'argent, de capter des travailleuses du sexe. Au moment de l'entrée dans le travail du sexe, ces femmes confrontées à l'isolement social, montrent bien que leur marge d'autonomie est faible. Elles se perçoivent au début comme des victimes. Elles intègrent un jeu social dont elles ne maîtrisent pas encore les astuces du métier. Pour la majorité d'entre elles, le contrôle de l'activité du sexe n'est pas de leur ressort, au moment de leur insertion professionnelle. Elles affrontent les multiples incertitudes du métier. Elles apprennent progressivement à connaître les stratégies de celles ou de ceux qui les recrutent.

Souad, travailleuse de sexe dans un hôtel, a quitté la ville de Relizane, en raison du divorce refusé par ses frères. Elle décide de venir à Oran pour chercher du travail. Elle erre dans la ville qu'elle ne connaît pas. Elle est captée par le réceptionniste d'un hôtel qui n'hésite pas à user ici du chantage sexuel et financier. Elle décrit la stratégie déployée par le réceptionniste,

pour la persuader d'intégrer le travail du sexe. *« Je lui ai dit que j'ai besoin de travailler, mais surtout d'un lieu où dormir la nuit. Il m'a dit : « tu sais l'hôtel affiche tous les jours complets. Le patron le sait bien. Il se rendra compte si je te donne une chambre pour la nuit. Je dois le payer, et malgré, cela, je risque de perdre mon travail. Mais pour toi, j'accepte de courir le risque pour cette nuit ». Le soir, il m'a ramené un sandwich. Nous avons discuté un peu. Le lendemain, il m'a réveillé. Il s'est servi de son double. J'ai sursauté quand je l'ai vu au bord du lit. Il m'a tout de suite rassuré en me montrant un plateau sur la table de nuit. Pour la première fois de ma vie, on me sert un petit déjeuner au lit. Je n'avais jamais pris de jus d'orange le matin, après le café. J'ai été étonnée qu'il me traite de cette manière. Après, il m'a dit que désormais, je devais me débrouiller. Je lui ai dit que je n'ai pas où aller et que je ferai tout ce qu'il voudra pourvu qu'il me laisse passer une autre nuit, même dans le couloir de l'hôtel, pourvu que je ne sois pas dehors. Alors là, il m'a pris au mot. Il m'a dit : « tu es sûr que tu feras tout ce que je te dirai ». J'ai dit oui. Mais moi, je pensais faire n'importe quel travail. Mais il avait autre chose en tête. Quand j'ai voulu reprendre mon sceaou et mon balai, il n'a pas voulu. Il m'a donné de l'argent pour aller prendre un bain et il m'a accompagné chez la coiffeuse. Elle m'a transformé. Il est venu me récupérer. Il était très content du résultat. On a fait les boutiques. Il m'a choisi une belle robe. Je ne voulais, mais il a insisté. Une fois à l'hôtel, il m'a remis la clef de la chambre. Il m'a demandé de mettre mes nouveaux habits et de l'attendre. Il est venu vers 10 heures. Il sentait l'alcool. Il m'a dit : « regarde. Tu es une autre femme, maintenant. Tu n'as rien à voir avec Yamina (mon vrai prénom). A partir d'aujourd'hui, tu vas porter de nouveaux habits, une nouvelle coiffure, plein de maquillage et un nouveau nom. Tu vas l'appeler Soussou. Tu vois, j'ai dépensé une fortune pour toi. C'est de l'argent que j'ai pris dans la caisse qu'il va falloir rendre au plus vite. Tu peux me rendre et on peut tous les deux, gagner beaucoup d'argent, si tu fais ce que je te dis. D'abord, il faut que prennes un verre de vin avec moi ». Je n'ai pas voulu : « je lui ai dit que c'était interdit ». Il a insisté pour un verre. Il m'a parlé des bienfaits de l'alcool : la bonne humeur, l'ambiance, oubli des soucis, se débarrasser de la timidité, se sentir bien. Tu imagines le reste... Bien que j'étais au chaud, bien propre, bien habillée, avec une nouvelle jolie tête. J'étais triste. Ce n'était pas moi. J'étais en train de mourir une seconde fois. Il faut que j'apprenne à devenir une autre ».*

L'entrée dans le travail du sexe dévoile combien il est important de prendre en considération les rapports construits socialement avec d'autres acteurs qui, eux aussi, à leur manière, sont au cœur de la relation prostitutionnelle. Il n'y a pas **de prostitution en soi**. Elle ne le devient que par les situations et les interactions que la femme est souvent contrainte de nouer pour fuir l'isolement et la solitude. Il y a aussi la peur de dormir dehors ou de tenter tout simplement de gagner sa vie. Les récits montrent bien que son intégration dans le milieu est toujours l'objet de tractations, de stratégies de celles ou de ceux qui souhaitent qu'elle exerce ce travail dans un objectif souvent mercantile. Les situations diversifiées rencontrées dans notre enquête, révèlent que l'entrée dans le travail du sexe recouvre nécessairement des facettes plurielles et hétérogènes. Mais l'insertion professionnelle de ces nouvelles travailleuses du sexe, s'opère rarement pour le plaisir. Il y a au contraire, chez beaucoup de ces femmes, une sensation de passer à une toute autre vie.

Constatant que dans la société, l'emploi pour les femmes, peut se monnayer en échange de l'acte sexuel, Manel, divorcée, exerçant aujourd'hui à Tamrasset, a privilégié de façon explicite la prostitution au harcèlement sexuel qui la rendrait dépendante de ses employeurs. Dans son récit, elle montre que le travail du sexe a représenté, à ses yeux, une forme relative d'autonomie. Elle indique que son réseau relationnel s'est constitué dans les salons de

coiffure qui représentent des espaces stratégiques dans la captation des travailleuses du sexe. « *Je suis resté à la maison sans rien faire. De temps en temps, je sortais pour me balader ou rendre visite à des amies. Tu comprends ! Je commençais à faire des connaissances à travers les salons de coiffure. Et c'est là que mes contacts ont eu lieu avec des filles et des patronnes. J'ai eu de la chance. J'ai fait la connaissance d'une patronne originaire d'Oran. Elle m'a dit que si j'ai du courage, elle avait un coin à me louer. J'étais une fille dynamique. J'avais aussi le sens du commerce. Et c'est comme cela, que je suis rentrée dans le monde de la prostitution. Par expérience, avant que je ne commence la prostitution, j'ai voulu travailler. Mais à chaque fois, que je me rendais chez quelqu'un pour demander du travail, le propriétaire voulait abuser de moi. Il me faisait du chantage. Pour moi, c'est une forme de prostitution. Alors, il vaut mieux aller la pratiquer directement et avoir de l'argent, et personne ne me donne d'ordres* ».

Mais l'entrée dans le travail du sexe peut recouvrir d'autres formes plus raffinées, plus galantes, plus subtiles, plus réflexives des rapport prostitutionnels, imposant au départ des invitations dans les restaurants, des cadeaux, et se concluant généralement dans des appartements luxueux. Cette captation s'opère en général à partir des cités universitaires. Nadia, étudiante, décrit son mode d'insertion dans le milieu de la prostitution : « *Ma copine avait une cousine plus ancienne dans la cité. Elle était en 3^{ème} année de biologie. Nous étions avec ma copine, en 1^{ère} année de droit. Cette cousine s'est arrangée pour avoir avec elle dans sa chambre, ma copine qui m'a offert de m'héberger. Sa cousine sortait beaucoup le soir avec les hommes de tout âge. Et elle nous racontait. Il m'est arrivée de rester quelques minutes avec elle, à la porte de la cité, le temps que son copain arrive. Un de ses copains m'a remarqué et a insisté pour me connaître. Ma copine m'a convaincu d'accepter son invitation. « Viens et tu verras, toi-même que c'est un homme courtois et très gentil ». Dès notre première rencontre, pour un déjeuner à la pêcherie, j'étais conquise. C'était la première fois, que je mettais les pieds à la pêcherie, moi qui est née et grandi pas loin d'Oran. L'homme était impressionnant. Il s'est présenté comme un homme d'affaire, marié avec enfants, qui aime la vie et les belles femmes. Il avait un langage franc et rassurant. Il ne te regardait pas d'en haut. Il n'était ni brutal ni arrogant. On a passé un bon moment ! Il nous a acheté des fruits et nous a ramené à la cité universitaire. Nous nous sommes revus plusieurs fois. J'ai mangé avec lui dans des restaurants plus chics. Nous avons fait les magasins et il m'a acheté une belle robe. Un mois après, il m'a emmené dans son appartement. Il me l'a fait visiter. Il était superbe. Il s'est servi un verre. Il n'a jamais insisté auparavant pour que je boive. Il m'a dit gentiment : « Nadia, c'est à toi de décider. Tu restes dormir ici ou tu retournes à la cité, c'est comme tu veux. Si tu me dis, je te conduits immédiatement ». Je ne savais ce que je voulais. J'allais lui dire, je pars, mais je n'ai pas prononcé ces mots. Je suis restée muette. Evidemment, qui ne dit mot, consent. Alors, il s'est assis à mes côtés, et il m'a caressé les cheveux. Il m'a ensuite expliqué les règles du jeu. Il m'a dit de ne pas oublier ces trois choses : qu'il est marié et qu'il ne compte pas se remarier et que par conséquent, je dois enlever de ma tête, tout espoir d'un possible mariage ou d'une relation durable. La seconde chose, qu'il est un homme, qui au bout d'un certain temps, a besoin de changer et qu'il faut que j'accepte ce changement et enfin que je sache que s'il est avec moi, c'est pour que je lui donne ce que sa femme ne peut pas lui donner et que je lui offre une ambiance de fête et de joie qu'il n'a pas dans sa maison. Quand il a voulu savoir si j'ai bien compris, j'ai hoché la tête pour dire oui. Il m'a conseillé de boire un verre de pastis. Il avait bon goût. Il m'a ensuite montré la salle de bain. Je n'ai jamais vu de pareille. Il m'a offert un joli chemisier. Et après, tu devines le reste. J'ai perdu ma virginité, ce jour-là. J'ai tout fait la première fois avec lui et j'étais heureuse de le faire. En plus du cadeau, il m'a donne le matin, 2000DA ».*

A l'autre extrême, l'entrée du travail du sexe peut se construire à partir de l'errance dans la rue. Pour rompre avec le statut de sans domicile fixe, certaines n'hésitent par la médiation de travailleuses du sexe expérimentées, à s'insérer dans le milieu de la prostitution où la rue fait office d'espace de captation de la clientèle. Le type d'insertion professionnelle de ces femmes est indissociable de la forme des rapports prostitutionnels. Le mode d'entrée dans le travail du sexe, produit des mondes sociaux de la prostitution extrêmement différents et surtout inégaux. Khadidja est travailleuse du sexe dans les rues d'Alger. Son mari a été tué par les terroristes. Deux enfants à charge, elle assure le double emploi : la journée, elle est femme de ménage, et la nuit, travailleuse du sexe. *« Il y a six ans de cela, quand j'ai été mise dans la rue et qu'on a placé mes deux enfants dans un centre. Je dormais du côté de la place Audin. Là-bas, il y a des familles entières qui dorment dehors. Les autorités ne font rien. Nous, les sans domicile fixe, nous sommes abandonnés par l'Etat. On rapporte rien au pays... C'est là que j'ai réalisé qu'il me fallait affronter le monde de la rue. Que j'ai perdu ma maison et mes enfants à jamais. Que j'étais une maison de la rue (en arabe : bent ezenka). Je voulais mourir. J'ai même pensé à me tuer. J'en avais plus que marre. Tous les jours, il fallait trouver un emploi pour dormir. Et le comble, c'est qu'à la place Audin, il ne faut surtout pas dormir à la place des autres. C'est le boulevard des sans abris. Alors je me suis dit qu'il fallait que je trouve un moyen pour ne pas dormir dans la rue. Me prostituer (en arabe : Nekheb), c'est la meilleure façon de passer la nuit dans un lit, une voiture, un cabaret, n'importe où, mais pas dans la rue. Et pas toute seule, et si en plus de cela, je suis payée, c'est encore mieux. Je vends mon corps. C'est le mien. Je suis libre. Je n'ai pas de mari. Ceux qui prétendent être des musulmans, l'ont tué. Je suis parti du côté de la place des martyrs. J'ai repéré des femmes en train de se prostituer. J'ai sympathisé avec l'une d'entre elles qui a eu pitié de moi quand je lui ai raconté mon histoire. Finalement, elles ne sont pas toutes salopes. Ce sont les hommes qui sont des salopards. Elle est devenue mon ami et elle m'a aidé à entrer dans le milieu de la prostitution. Et pour me prouver sa bonne foie, elle m'a même passé un client. Elle le connaissait très bien. C'était pour que j'ai confiance. Elle savait que la première fois, c'est toujours difficile ».*

Tout en étant chanteuses dans un cabaret, Ahlam assure aussi le travail du sexe. L'espace socioprofessionnel est en effet propice pour une insertion dans le milieu du travail du sexe. Même s'il s'agit de l'assurer de façon occasionnelle et sélective, pour un besoin urgent d'argent. Chanteuse avant tout, refusant l'étiquetage stigmatisant de « putain », elle admet pourtant ce double emploi. Ahlam, divorcée, exerce en premier lieu le métier de chanteuse dans un cabaret d'Alger : *« Avant tout, je suis chanteuse de raï. J'ai réalisé que j'avais ce don depuis l'âge de huit ans. J'ai beaucoup travaillé dans les cabarets. Je travaille toujours dans un cabaret. Je me suis stabilisé en quelque sorte. Mais aujourd'hui, je chante et je reçois des rechquates. Cela peut arriver jusqu'à 2000 DA la soirée. Il m'est arrivé aussi de passer la nuit avec des clients après les heures de travail au cabaret. Mais ça été avant que je rencontre mon protecteur. Je ne sais pas si on appelle cela de la prostitution. Je venais de divorcer. Ma fille était restée avec son père. Je me suis retrouvée tout seule. J'avais besoin d'argent. Il fallait envoyer de l'argent à la famille. Mo frère m'a demandé de rentrer à Mostaganem. Mais j'ai refusé. Si j'étais rentrée, je n'aurai pas pu chanter. Ici, je me sens libre. Depuis que j'ai rencontré mon ami, je ne le fais plus. La première fois, je l'ai fait dans un cabaret où j'exerçais effectivement la chanson. Un client est venu me voir. Il m'a payé une bière. Il m'a proposé de m'emmener chez lui pour terminer la soirée et passer la nuit avec lui. En contrepartie, il m'a proposé 3000DA. J'ai accepté. Je le répète. Je suis une chanteuse et pas une pute. De temps à autre, quand un client se présente et que j'ai besoin d'argent, je le*

fais, le temps de sortir de la crise. Tout le monde le fait ici... Bien sûr, j'avais mes conditions. Il ne s'agit pas de partir avec n'importe qui. Je ne faisais jamais cela dans la rue ou dans la voiture. J'ai une dignité tout de même. Mon client a été un directeur d'entreprise. Il a été gentil avec moi. J'ai fait ce qu'il m'a demandé. Et il m'a accompagné à l'hôtel ».

Il semble difficile d'établir une frontière distincte et claire entre prostitution occasionnelle et permanente, tant l'activité du sexe est mouvante et cachée. Elle est enfin très irrégulière selon les périodes de l'année, concernant la captation des clients. Pour les travailleuses du sexe qui exercent dans les maisons closes, l'insertion professionnelle est volontaire et réglementée. Fatima exerce à présent dans une maison close d'Oran. Après avoir été battue violemment par son mari, elle décide d'intégrer au départ la maison close de la ville de Béchar. Elle disait : « *A chaque fois, qu'il rendait visite à sa mère, mon mari revenait tout remonté contre moi. Il commençait à crier et à me battre. Il frappait comme si j'étais un homme : des coups de poing et des coups de poing. Cette dent, c'est lui. Cette cicatrice que tu vois sur l'épaule, c'est lui : un coup de couteau. Heureusement, qu'il ne m'a pas touché le visage. Une fois, il a failli m'étrangler avec les mains. Le médecin a vu les marques. Je lui ai dit que j'avais les angines. Il m'a dit que je l'ai échappé de justesse. Alors il fallait que je le quitte avant qu'il ne provoque un drame. Non ! Je n'ai pas déposé plainte. Je l'ai quitté. J'ai perdu sept ans de ma vie. Heureusement, que je n'ai pas eu d'enfants. On a tout fait pour en avoir, mais Dieu n'a pas voulu. J'ai alors carrément opté pour le bordel de Béchar Au fort Lotfi. C'est un bordel réservé aux militaires. J'y suis restée pendant deux ans durant les années 93, 94 et 95. J'ai ensuite quitté Béchar pour être proche de ma fille. A mon retour à Mostaganem, j'ai écrit une lettre au procureur pour entrer dans une maison close. J'ai été convoquée par le commissariat. J'ai été fichée. Vingt jours après, j'ai reçu un arrêté du wali. Là, j'ai franchi le pas du non-retour. J'ai sali mes papiers. (en arabe : ouasskwaghti). J'y suis restée deux ans. Cela a fermé en 2002 pour des raisons liées à l'ancienneté des constructions en ruine. Je suis allée à Béchar, Annaba et je suis à Oran, depuis 2003 ».*

Les travailleurs du sexe évoquent leur mode d'insertion dans la prostitution, de façon plus sereine, plus volontaire, et plus libre. La rue représente souvent leur premier lieu de captation de la clientèle. Mais ils optent pour les quartiers les aisés d'Alger, pour des raisons de sécurité. Takfarinas disait : « *Quand je suis arrivé à Alger, j'ai erré dans les rues, la nuit et j'ai observé comment cela se passait. J'ai eu besoin de personne après. J'ai commencé alors à avoir des copains. Les amis, c'est important. On partait du côté du port. Ils m'ont alors proposé un client. C'est comme cela que j'ai commencé. Ce premier client, il ne m'a pas fait peur du tout. Il m'a d'abord donné un gâteau. On a bu un peu et on est passé à l'acte. Et maintenant, on est très copain. Après j'ai eu un client sénégalais. Celui-là était très chaud. Il m'a bousillé le « derrière ». J'ai saigné ce jour-là. Mais mes amis m'ont soigné avec de la compresse et de l'alcool pour ne pas avoir d'infection. C'est comme cela que j'ai débuté dans la prostitution ».*

Le premier client peut jouer un rôle facilitateur pour le nouveau travailleur du sexe. Le rapport paternaliste qu'il peut nouer avec le prostitué, est souvent perçu par ce dernier, comme étant important pour la poursuite de son activité. Momo disait : « *A 17 ans, quand je suis sorti de la maison, j'ai fait la connaissance avec une bande de copains qui connaissait déjà le milieu de la rue et de la prostitution. C'est eux qui m'ont initié. Surtout que j'avais les qualités qu'il fallait. Ils disaient que j'étais un « ataye », (homosexuel). Je faisais des gestes de femmes. Que j'étais fait pour ce métier. Que c'était plus facile pour moi. C'est vrai que je n'ai jamais été attiré par une fille. Mais il y a un garçon qui a joué un grand rôle dans ma vie. C'est avec lui que j'ai appris que j'étais homosexuel. J'étais très amoureux de lui. Et lui*

aussi. Il me protégeait. On racolait ensemble. La première que j'ai fait, c'était du côté du tunnel de la faculté à Audin. C'est le quartier connu pour la prostitution masculine. Mon premier client était un homme de 50 ans. Il a été très gentil. Je tremblais comme une feuille. Il avait senti que j'avais peur. Que je n'avais pas l'habitude. Il m'a pris dans ses bras comme on prenait un bébé pour le consoler, parce que sur le coup, j'ai éclaté en sanglots. Il n'a rien voulu faire tout de suite. Il a été compréhensif. Il m'a donné 600DA. Et il m'a libéré. Le lendemain, il est revenu me voir pour me demander si j'allais bien. Il m'a donné 1000DA et m'a offert une bouteille de parfum. Je me rappelle que mon compagnon était jaloux. Il est revenu me voir par la suite. J'ai pu enfin coucher avec lui sans problèmes. Au fait, tout dépend de la première fois. Moi, en tout cas, mon premier client m'a aidé à entrer dans ce milieu. Il me l'a fait aimer. Il ne m'a pas brusqué. Il s'est comporté avec moi comme un père. Alors, je me suis habitué peu à peu ».

Les travailleurs du sexe évoquent, au-delà du service sexuel, l'amour et l'attachement qui peuvent se produire durant leurs différentes rencontres. L'argent est certes important. Mais il se conjugue aussi avec l'opportunité de nouer des liens sociaux avec certains de leurs clients. La quête de l'affection et de la reconnaissance sociale semble très prégnante parmi les travailleurs du sexe qui vivent en rupture avec leur famille. Catherine disait : « A 13 ans, je me suis sauvé de la maison avec quelqu'un qui avait à l'époque, 23 ans. Il m'a tout donné. En fait, c'était mon protecteur. Il me protégeait contre tout ce qui pouvait m'arriver. Dès, que j'avais un problème avec mon père, j'allais vers lui. Je suis resté avec lui. Nous avons couché ensemble. C'est mon premier amour jusqu'à aujourd'hui. Actuellement, il est en prison. Cela fait un mois. Je l'aime. Il me manque. C'est mon mari. Dès qu'il sort de prison, nous allons nous installer quelque part ensemble. C'est pour cela que je me suis mutilé le bras avec des lames à raser. J'ai écrit son nom sur ma peau. Il est très jaloux. Et il a peur pour notre réputation. Pendant qu'il est en prison, je le rassure en lui disant que je suis avec son ami. Ça c'est pour mes amours. Quant à mon premier client, c'était à Aïn Nar, sur un boulevard, dans la banlieue d'Alger. J'avais aussi 14 ans. J'ai négocié pour la première fois avec mon client. Il fallait le faire. Je l'avais pris comme une aventure. Il m'avait proposé 4000DA. Six mois après, il est revenu me draguer. Cette fois, il m'avait proposé l'hôtel à 10000DA. J'ai accepté et j'ai gagné beaucoup d'argent. Mais je m'attache vite aux gens qui me font du bien. Je me suis attaché à lui et ça été très difficile de m'en séparer ».

On peut rappeler que les modes d'entrée dans le travail du sexe sont pluriels et diversifiés selon la situation sociale de la travailleuse du sexe, les types d'interaction et le lieu socioprofessionnel. Autant d'éléments qui conditionnent souvent la forme du rapport prostitutionnel. Le travail de sexe produit donc des mondes sociaux hétérogènes et inégaux qui ne sont pas uniquement du ressort de la travailleuse ou du travailleur du sexe, mais impliquent de façon active d'autres acteurs sociaux (client, copine, ancienne prostituée, réceptionniste d'un hôtel, patronne d'une maison de passe, etc.). Il s'agit de voir à présent comment la travailleuse ou le travailleur se transforme en un acteur dans l'exercice de son métier. Devenir acteur, c'est aussi apprendre à se mettre en scène, à se préparer pour le « spectacle ».

2- Mise en scène et transformation du corps

L'insertion professionnelle de la travailleuse du sexe, s'opère selon des rituels de transformation de son corps. Tout se passe comme si on assistait à un rite de passage d'une vie à une autre. Pour les initiateurs ou les initiatrices, il est important de s'attacher à construire

un autre personnage, pour son acceptation dans le milieu du travail du sexe. Il s'agit bien de lui façonner une toute autre identité sociale que celle acquise antérieurement dans sa vie familiale. On n'intègre pas les milieux de la prostitution sans une préparation minutieuse, sans changement de physionomie et de prénom. Tout devient important pour entrer dans la scène sociale du travail du sexe. On lui impose la nouveauté dans l'habit, dans la coiffure, dans le maquillage, dans la boisson, etc. Ces ruptures sont plus ou moins importantes, selon l'espace professionnel de la travailleuse du sexe. C'est à ce moment là, seulement, qu'elle devient actrice dans sa pratique professionnelle, jouant nécessairement sur l'apparence où rien n'est livré de sa vie familiale et privée. Elle est confrontée à une double vie. L'une comme travailleuse du sexe où elle se met en scène, et l'autre, à l'égard de sa famille où elle est souvent contrainte d'inventer une vie imaginaire pour justifier l'argent qu'elle remet à sa famille (assure tel ou tel emploi, etc.).

Nadia intègre, comme nous avons indiqué, le monde de la prostitution de luxe. Elle exerce le travail du sexe sur la corniche oranaise dans les hôtels et les cabarets. Elle décrit le processus de transformation de son corps et de sa vie. *« Il (le client se présente comme un affaire d'affaires)) m'a emmené cette fois-ci dans un hôtel- restaurant à la corniche. J'ai vu que les gens de l'hôtel le saluaient tous. Il a demandé à une hôtesse de m'accompagner à la chambre et de s'occuper de moi. J'ai pris un bain. La fille m'a coiffé et maquillé. Elle m'a aidé à m'habiller. Une superbe tenue avec une très belle robe qui m'allait bien. En me regardant dans la glace, je ne me suis pas reconnue. J'étais complètement transformée. Celle qui était devant moi, dans la glace, n'a rien à voir avec cette jeune fille timide et peureuse, mais une femme aussi belle qu'une actrice de cinéma. A partir de cet instant, ce n'est plus moi. C'est une autre. Ce n'est pas Nadia mais Nina. C'est le prénom qu'on m'a donné ce jour-là au cabaret. En fait, désormais, je ne suis plus une mais deux personnes. Il y a Nadia et Nina. Quand je suis dans des endroits publics en compagnie de femmes et d'hommes, c'est Nina qui prend le dessus et Nadia s'efface. Les choses vont passer tellement vite que je ne sais pas comment je me suis retrouvée là en train de draguer des hommes. En effet, ce jour-là, j'ai bu et j'ai dansé. Et je ne sais comment je me suis retrouvée au lit avec un autre homme. Il m'a laissé 3000DA. Nacer (l'homme d'affaires) est venu très content, me féliciter et me dire que la veille, je pouvais avoir tous les hommes qui étaient sous mes pieds. C'est ce que je voulais au fond. Mais je ne savais pas que je pouvais ; jusqu'à ce que j'entende un homme, et pas n'importe lequel, le dire. C'est un désir de vengeance causé par les agressions que j'ai subi. Et depuis cette nuit, je me suis retrouvée, sans être totalement consciente, avec un nouveau travail : danseuse et entraîneuse ».*

La coiffeuse va contribuer de façon décisive à la mise scène. Dans le cas de Nadia, elle devient sa véritable conseillère technique sur la meilleure façon d'approcher les hommes. Elle n'est donc pas uniquement coiffeuse, mais actrice dans le processus qui permet à Nadia, d'exercer le travail du sexe. Écoutons de nouveau Nadia : *« La fille qui m'a coiffée est devenue mon amie. Elle avait de l'expérience et de la classe. Ce n'est pas pour rien qu'elle était proche du patron. Elle m'a appris toutes les ficelles du métier, à commencer par soigner mon look : coiffure et maquillage et comment marier les couleurs. Elle m'a conseillé d'avoir les cheveux châtain. « Le jaune fait vendre », m'a-t-elle dit. Je me rappelle comme si c'était aujourd'hui. Ce mot « vendre » me gênait un peu. Je lui ai dit que je ne voulais pas vendre mon corps, mais avoir les hommes à mes pieds. Elle m'a expliqué que la seule manière d'avoir sa revanche sur les hommes est de leur faire payer un maximum d'argent. Et pour cela, il faut savoir repérer les bons clients, d'attirer leur attention, les amener de loin à chercher à t'approcher, les faire mijoter comme un plat de cuisine, augmenter de temps en*

temps, le feu en eux, par un regard, un sourire, titiller un peu leur jalousie, les faire boire beaucoup pour qu'ils perdent la tête, et une fois dans la chambre, tu n'auras pas à les supporter longtemps parce qu'ils dorment vite. Il faut aussi vanter leurs prétendues qualités de rodjla (homme viril) mais aussi leur richesse et leur générosité qu'il faudra bien qu'ils prouvent en payant ce que tu leur demandes. Et là, tu frappes un grand coup ».

La mise en scène de la nouvelle travailleuse du sexe est essentielle aussi pour cacher sa peur. Il est donc important de se construire un personnage. Et l'habit, le maquillage et la coiffure sont des éléments essentiels dans la transformation du corps. Fatima exerce le travail du sexe dans la rue. Son copain qui a besoin d'argent, la met en contact avec une ancienne travailleuse du sexe connue dans le quartier Ederb (Oran). *« Mon copain a la solution à tout. Il savait que c'est moins dur quand on est à deux. Il m'a dit que je n'avais qu'à accompagner Yamina Danger. Une voisine très connue dans le quartier. Elle avait envoyé à l'hôpital, un jeune qui avait voulu l'agresser. Elle a cassé une bouteille sur sa tête. Depuis, personne n'ose l'attaquer. Elle porte ce surnom de danger. Au fond, c'est une femme très gentille et très tendre. Mon copain avait déjà parlé à Yamina qui avait accepté. Le lendemain, j'étais avec elle à faire le trottoir au front de mer. Et voilà que je suis engagée dans une voie sans issue. La voie de la malédiction. A faire la pute, pas pour nourrir ma famille, mais pour un homme pour qu'il puisse s'acheter sa drogue et s'amuser avec ses copains. Ce n'est pas la malédiction, ça ? Yamina a pris soin de me maquiller. Elle m'a prêté les habits qu'il faut. Elle m'a donné des conseils très utiles sur la manière d'approcher les hommes. Elle m'a montré la manière de marcher, de déhancher, d'attirer l'attention. Elle m'a surtout appris à cacher ma peur, à la maîtriser ».*

Le changement de prénom participe aussi à la mise en scène. La nouvelle doit comprendre qu'elle n'est plus la même et qu'elle intègre totalement une autre vie. Le nouveau prénom signifie donc qu'elle fait désormais partie du milieu du travail du sexe. Tout se passe comme s'il s'agissait de lui faire oublier son passé, de la conduire à une transformation de son éthos, c'est-à-dire de sa manière de se comporter, d'agir dans l'espace professionnel qui produit de façon particulière ses rites et la façon de faire. En effet, chaque lieu (la rue, le bar, la maison close, la boîte de nuit etc.) met en scène ses propres acteurs impliqués dans le processus d'apprentissage de la nouvelle travailleuse du sexe.

Zouzou est travailleuse du sexe dans un bar. Elle a été initiée aussi par une ancienne travailleuse du sexe. La cigarette et la boisson alcoolisée sont des éléments incontournables dans l'exercice du travail du sexe. Rares sont les travailleuses du sexe qui ne boivent pas d'alcool. Le boire fait partie d'un rite d'initiation au travail du sexe, mais aussi de la stratégie de captation du client. Zouzou disait : *« Malika s'est mise à m'apprendre toutes les ficelles du métier. A me maquiller, à porter des sous-vêtements, à mettre mon corps en valeur, à essayer toutes les positions. C'est avec elle que j'ai fumé ma première cigarette, pris ma première bière. Et je ne te cache pas mon premier plaisir à faire l'amour. Je ne voulais plus me séparer d'elle. Je me suis coupée les cheveux. Elle m'a choisi le prénom de Zouzou. J'avais juste un scrupule à sortir avec les hommes mariés. Malika m'a rassuré, puisque de toute façon, je ne serai ni la première ni la dernière pour ces hommes qui trompent leurs femmes avec moi ou sans moi ».*

L'étiquetage en négatif de tous les hommes, « tous pareils », considérant les femmes comme des « putains », fait partie de la stratégie de persuasion de certaines patronnes de maisons de passe. Leila est travailleuse du sexe dans une maison de passe. Pour la convaincre, la

propriétaire use de tous les arguments pour la préparer physiquement et moralement à recevoir son premier client. Elle disait : « *Je jour J, elle n'a cessé d'aller et venir pour insister sur le fait que je dois me faire belle pour l'homme qui doit venir ce soir. Elle usait tantôt de la persuasion, tantôt de la menace, de la gentillesse et de l'agressivité. Elle me disait : « Tu n'es plus une petite fille. Tu es une femme maintenant. Tu vas bientôt être une mère. Comment vas-tu nourrir ton enfant, si ce n'est... Les femmes aux yeux des hommes, sont toutes des putes. Tu ne le sais pas ? Les femmes n'ont que leur corps ou leur sexe à donner ou à vendre. Les hommes ne cherchent que ça. D'ailleurs, l'islam oblige la femme mariée à donner son corps à son mari à chaque fois qu'il le désire, même si elle n'a pas envie. Elle ne peut pas dire non. Ce mari en retour n'a pas de scrupules d'aller coucher avec d'autres femmes. Tu lui donnes, il abuse et il te trompe. Alors qu'on lui donne, et qu'il paie au moins ».* Je trouvais qu'elle avait un peu raison, mais tout de même, cela n'autorise pas à me vendre. En plus, j'avais très peur. Je ne pouvais pas boire. Personne de ma famille, n'a approché la bouteille. Et puis, j'ai une mauvaise idée de ceux qui boivent. Ce soir là, je devais non seulement m'asseoir avec eux, mais aussi boire à mon tour, les laisser me toucher, et pour couronner le tout, me déshabiller, et laisser un homme que je ne connais pas, me pénétrer, et le remercier d'avoir été gentil et agréable avec moi. Je n'avais pas pensé que celui pouvait m'arriver à moi, un jour. Elle m'a forcé à coucher avec un homme âgé de 60 ans ».

Le rapport prostitutionnel se construit à partir de cette mise en scène. Il s'agit de montrer à la nouvelle travailleuse du sexe, les nouvelles facettes du métier et surtout les avantages qu'il est possible d'acquérir. La propriétaire d'une maison de passe ou d'un appartement est la médiatrice privilégiée entre le client et la nouvelle prostituée. Son rôle consiste donc à vanter au client les qualités et la beauté de celle qui intègre le milieu du travail du sexe, dans le souci d'accroître ses revenus. C'est bien la « patronne » qui joue le rôle décisif et stratégique. Il consiste à persuader la nouvelle travailleuse du sexe d'être une actrice face au client. Salima, nous l'avons vu, a été introduite par ses amies auprès de Mouna, une propriétaire d'un appartement luxueux situé au centre de la ville d'Oran.

Elle disait : « *Mouna était très contente de me revoir. « Tu vas voir comment je vais te transformer. Tu ne vas pas te reconnaître. C'est une autre Farida qui va naître aujourd'hui. Une femme qui se débrouille toute seule. Tu vas avoir ta revanche sur les hommes. Ils devront payer cher, chaque minute avec toi ».* Elle s'est mise à me maquiller. Elle m'a tout de suite fait rentrer dans la pièce. Elle m'a ordonné de retirer mes vêtements et de remettre d'autres plus beaux qui mettent en valeur mon corps. Et elle m'a dit : « *Tu ressembles à une actrice maintenant. Tu vas faire du cinéma toi aussi. Quand tu es avec les gens, tu n'es pas toi-même. Tu es quelqu'un d'autre. C'est vrai à partir d'aujourd'hui. Tu as un nouveau look et un nouveau nom ».* Comme je ne suis pas arrivée à choisir un nouveau nom, c'est Mounia qui me l'a donné. Elle a réfléchi un instant. Et elle a dit ton nom sera, à partir de maintenant, Salima ou plutôt Sali. Je me rappellerai toujours ces mots. Quand je lui ai demandé pourquoi Sali. Elle m'a répondu que Salima vient d'Esslama dans l'espoir que rien de mal ne t'arrive. Elle m'a expliqué ensuite que je n'avais pas à avoir peur et que je ne devrais rien faire d'autres que de plaire et exciter le client pour qu'il prenne son plaisir au plus vite, pour qu'il libère le plancher et laisse la place à d'autres, à moins qu'il paie chaque minute qui passe. Elle m'a offert ma première cigarette et servi mon premier verre de vin. Elle a pris le téléphone et a appelé quelqu'un pour lui dire qu'elle a une bonne surprise pour lui et qu'il va falloir qu'il se montre plus généreux que d'habitude, puisqu'il aura, cette fois-ci la primeur. Elle lui a ajouté : « *Tu ne croira pas tes yeux, quand tu sera devant elle, tellement elle est belle. C'est la belle marchandise. C'est de la viande comme celle dont tu rêves, fraîche et*

tendre. Le privilège d'être le premier client, n'a pas de prix », avertira t-elle. Tu ne regretteras pas tes deux millions ». J'ai été un peu choquée qu'elle parle de moi comme une marchandise, mais aussi agréablement surprise de savoir que j'ai une valeur. Mounia m'a rassuré en me disant que cet homme est de bonne famille, fils d'un industriel, très poli et qui fait le déplacement de Tlemcen à Oran, chaque fin de semaine pour s'amuser. Toutes les filles aimeraient sortir avec lui. C'est un pigeon rare. C'est une chance que de commencer avec un client pareil ».

Les travailleurs du sexe s'imposent une préparation et une mise en scène plus complexe, plus difficile à gérer. Ils doivent effet se transformer en femmes. Mais à la différence des travailleuses du sexe, ils construisent de façon autonome leur transformation du corps. Travaillant la nuit, certains commencent leur préparation vers 16h. Tout devient important aussi : l'habit, le maquillage, les chaussures. Dans cette mise en scène, leur identité féminine doit émerger de façon visible. Laetitia disait : « *A 16 heures, je commence à me préparer, comme on se prépare à aller dans un mariage. La douche, le séchoir, et je choisis ma tenue. Dans notre métier, il ne faut pas porter les mêmes tenues. C'est pour cela, qu'il faut s'acheter les vêtements. Et pour ça, il faut beaucoup d'argent. Je m'habille en serré. Je mets du brillant. Des chaussures qui attirent l'attention. Je me maquille évidemment. Je ne sors jamais sans maquillage. J'aime le rouge vif sur les lèvres et sur les joues. Je travaille jusqu'à quatre heures du matin. Après je retrouve les copains pour aller manger quelque chose. Avec l'argent gagné, je m'achète des fringues, du maquillage et du parfum. Il faut suivre la mode aussi. Sinon, comment veux-tu que j'ai du succès avec mes clients ».*

Pour certains, il est vital d'acquérir le statut de travestie. Autrement dit, ils ne se contentent pas uniquement d'une apparence par la médiation unique de l'habit. Mais c'est une partie du corps qui est objet de transformation. Posséder des seins, est souvent perçu comme un signe distinctif et prestigieux qui donne plus de sens à leur féminité. La coiffeuse, une amie, les aidera aussi à opter pour une coupe appropriée. Ils adoptent pour la majorité d'entre eux de nouveaux prénoms féminins. Ils revendiquent de façon explicite leur identité de femmes. Et ici, le travail du sexe représente pour eux, la seule opportunité dans la société, de dire et de faire ce qu'ils souhaitent : être considérées comme des femmes. Hélène disait : « *Je vais à la douche vers 12heures. Je rentre à la maison. Je me fais un brushing, et parfois je vais chez la coiffeuse, une amie à moi, qui accepte de me coiffer et qui connaît très bien ma coupe. Je repasse mes vêtements. Il m'arrive aussi de faire la lessive. Comme ça, je peux étendre le linge le matin, et le trouver sec le lendemain quand je rentre. Il faut aussi réserver son espace à l'avance pour étendre son linge sinon je risque de ne pas trouver de place. Je te l'ai dit, on est nombreux à la maison ! Aussi, il faut que je lave le linge de la veille. C'est souvent sale, surtout quand je baise dans une voiture ou dans la forêt. Je commence alors à m'habiller. Il faut que mon pantalon soit bien serré et moulant. Il faut montrer ses formes. Sinon, comment veux-tu que les clients viennent. Récemment, je me suis fait des seins. J'ai pris la pilule. La même que prennent les femmes pour ne pas avoir d'enfants. Tu veux que je te montre ? Alors, là aussi, il faut mettre en valeur sa poitrine, en mettant un haut bien serré. Il m'arrive souvent de mettre un soutien-gorge bien moulant. En été, c'est beaucoup moins compliqué, parce que c'est la période des décolletés et des vêtements qui brillent. Cela fait fête et mariage. J'enfile des chaussures à talons. Il faut que je m'arrange pour qu'elles claquent quand je marche. Comme ça je pourrais marcher en dansant ».*

La mise en scène et la transformation du corps du travailleur du sexe, n'est pas une mince affaire. Comment pour un homme, devenir femme dans une société qui le refuse catégoriquement ? Les travailleurs du sexe sont constamment contraints de mentir à leurs

proches, pour se préparer à l'exercice du travail du sexe. Il importe de s'inscrire et de mettre en œuvre une logique cachée, en innovant pour placer ses vêtements, se changer, etc. Chaque détail dans la transformation du corps devient une épreuve qu'il importe de dépasser.

Lylia disait : « *Je commence à me préparer à 17 heures. Si l'eau coule, je me tape une douche. Si c'est la journée de la coupure, je me contente d'un gant humide et je m'imbibe d'eau de cologne. Ma mère m'a vu plusieurs fois. Ce jour-là, je ne suis pas épargné par les insultes. Souvent, je fais en sorte qu'elle ne me voit pas. Il y aussi le maquillage, les vêtements qui brillent. Les chaussures à talons. Mais ça, je ne sors pas avec ces habits de la maison. Sinon, je me fais lyncher par le voisinage. Je porte les dessous seulement. Le reste, je le mets dans la bourse. Et je finis par me préparer dans les vestiaires d'un bar. Je porte des jupes, des robes et des pantalons serrés. Mettre un slip de femme et un soutien-gorge, c'est facile, mais sortir de la maison avec une robe et un chapeau, c'est impossible. En France, c'est plus facile. Après la journée de travail, ou plutôt après la nuit de travail, je remonte à la maison. Je passe avant au vestiaire d'un bar pour me rechanger parce que comme tu le sais, il ne faut pas que ma mère me voie avec ma tenue de travail. Je remets tout dans ma bourse et je rentre. Arrivé au seuil de la porte, j'enlève mes chaussures pour ne pas faire de bruit. Il ne faut surtout pas que ma mère m'entende quand je rentre. Un jour, elle m'a surprise dans le couloir de la maison. J'ai dû inventer n'importe quoi pour qu'elle me laisse tranquille. Je ne vois personne en dehors de mon travail, parce que dès que je gagne une petite somme d'argent, je rentre aussitôt. Je me contente de peu. Si ma mère se réveillait et qu'elle ne me trouve pas dans le lit, elle me tuerait. Avec l'argent gagné, je m'achète des vêtements de femmes et du maquillage. Je m'achète aussi des hormones pour avoir une poitrine de femme. Heureusement, que je connais un ami médecin qui me fait des ordonnances pour ça. Pas avec mon nom, bien sûr ! Sinon, le pharmacien va être choqué. J'ai trouvé une astuce pour que ma mère ne retrouve pas mes habits de travail. Si elle trouve des vêtements féminins dans ma chambre, elle va croire encore que je vois des filles. Elle s'imaginera des tas de choses ! Elle fouille même dans mon armoire. Alors, j'ai tiré cette dernière en avant et j'ai mis des crochets derrière pour y accrocher mon linge ».*

Les travailleur-e-s du sexe apprennent progressivement à se servir autrement de leur corps, à le mettre en valeur pour assurer le service sexuel. Le corps est mis en jeu par la médiation de techniques acquises le plus souvent auprès des pairs. Si leur statut de travailleur-e-s du sexe impose une transformation de leurs corps et de leurs prénoms, c'est fondamentalement parce que « *la catégorie « prostituée » elle-même est davantage fondée sur des représentations symboliques et légales de la femme mauvaise ou de la putain que d'un véritable ensemble de caractéristiques propres à un groupe de personnes* » (Pheterson,2001).

Il s'agit de s'interroger à présent sur la façon dont elles se représentent le travail du sexe en Algérie. Ce qui n'est pas sans liens avec le marquage social en négatif de la « putain » qui a osé transgresser les normes dominantes d'une société, en s'inscrivant dans l'échange économique-sexuel. .

III- LE TRAVAIL DU SEXE

1- Définition du travail du sexe en Algérie

Elle élabore en général une représentation négative du travail du sexe. Les dénominations dans la société, de « putain », « d'ordure », « de saleté », contribuent à renforcer le caractère illégitime du travail du sexe. La prostituée est le prototype de la femme stigmatisée. Le travail du sexe impose selon elle, une socialisation spécifique qui l'oblige à le caractériser comme étant « sale » et « dévalorisant ». Etre « putain », c'est nécessairement, être « autre », et faire autrement dans une société qui la stigmatise parce qu'elle a rompu avec des rapports de violence subis dans sa famille. Exercer le travail du sexe, c'est aussi vivre dans la peur d'être reconnue par un membre de la famille. Certaines travailleuses du sexe rappellent le statut de la femme dans la société. Etre une femme seule, isolée socialement et sans soutiens, c'est déjà porter le stigmate de « putain » ; et la seule différence ici, c'est qu'elle le fait pour de l'argent.

En reprenant les critères d'impudicité et de déshonneur, elle intériorise les perceptions et les normes sociales dominantes qui rejettent catégoriquement toute transaction sexuelle illicite. Si elle décrit souvent avec précision les risques, les actes, les stratégies de défense face aux clients, elle n'hésite pas à s'inscrire dans une forme **d'auto- stigmatisation** du métier assuré quotidiennement. Elle se perçoit comme un « danger », au sens où elle souille les hommes qui osent la fréquenter. Comme le précise très justement Pheterson (2001), « le terme de « putain » est un stigmate de genre spécifique aux femmes. La définition de « stigmate » étant une « marque apposée sur un esclave ou un criminel, une tache à la réputation de quelqu'un, une marque de honte et de discrédit et/ou la trace visible d'une maladie », nous pouvons alors définir le stigmate de putain comme une marque de honte ou de maladie apposée sur une femme impudique- esclave ou criminelle ».

Karima disait : « Que voulez-vous que la société pense d'autre que je suis une fille de mauvaise vie, que je suis une putain (« kahba » en arabe), que je suis un danger pour leurs maris et pour leurs fils. Tu sais comment on nous appelle : les ordures (« EL-khamdjates » en arabe). Si on est des ordures, c'est qu'il reste rien de bon en nous. On est pour beaucoup, la source de tous les maux sur terre. Tous les malheurs sont de notre faute. Les gens disent : « s'il ne pleut pas, c'est qu'il y a trop d'ordures ». On est bon à être jetées, à être éliminées. Notre mort est préférable à notre vie. Comment je vis ma situation de prostituée ? Mal, très mal, mais il faut vivre. Avec le temps, on s'habitue. Oui, on peut dire que c'est un travail comme les autres. Il me permet de gagner ma vie. Un moment de silence..., un soupir, et elle se ressaisit. J'aurais aimé que ce soit un travail comme les autres, mais il ne l'est pas. Non ! Ce n'est pas un travail comme les autres. Celle qui t'as dit ça, t'a menti. C'est un travail que je ne souhaite pas à mon pire ennemi. Si quelqu'un vous demande ce que vous faites, vous n'allez pas lui dire que vous êtes une prostituée. C'est un travail que l'on cache. Nous sommes obligées de nous cacher tout le temps. Et si on se cache, c'est qu'on a peur. On a peur d'être vue, d'être reconnue par quelqu'un de la famille ou qui connaît la famille. On vit dans la peur. Tu passes ta journée avec la peur de faire de mauvaises rencontres ».

Elles se perçoivent socialement à la marge d'une société qui produit à leur égard des stigmates difficiles à accepter. Les mots récurrents semblent montrer une très forte dépréciation d'elles mêmes. La mise en scène face aux clients, leur permet de cacher leur souffrance. « On est une

poupée » ; « *une bête* » ; une « *bombe* ». Certaines considèrent pourtant que l'échange économique-sexuel impose leur accord et un prix exigé face au client. Leur discours, loin de s'inscrire dans une logique de victimisation, traduit au contraire tous les risques du métier, et pas uniquement sanitaires, mais surtout sociaux et familiaux.

Zouzou, travailleuse du sexe dans un bar, a connu le mariage forcé avec un terroriste. Elle disait : « *Les gens te jugent et te condamnent sans rien savoir de toi. Qui sait ce que j'ai vécu, moi, pour s'arroger le droit de me critiquer ? Ils oublient qu'ils ont des filles qui ne savent ce que l'avenir leur réserve... Les gens croient au mektoub (Dieu a voulu cela), mais quand il s'agit de femmes comme moi, ils oublient que c'est notre mektoub. Que vaut une femme sans père et sans frères dans une société ? Une femme seule, comment peut-elle s'en sortir ? J'ai été mariée de force. Mariée, que dis-je ? Un mariage ne peut pas être de force. Je devais me coucher et écarter les jambes à chaque fois que Sidi (le terroriste) avait envie. Eh bien ! Disons que j'y ai pris goût. Elle éclate de rires. Non ! En réalité, je n'ai aucun goût à le faire. Les autres filles, aussi, je crois. Les gens croient qu'on aime ça. C'est faux. On n'a pas plaisir à le faire. Mais c'est tout ce que l'on sait faire. J'ai pris l'habitude d'élever mes jambes. Je continue à le faire, mais cette fois-ci avec mon accord et pas gratuitement. Je demande un prix. Je le fais payer, s'il veut me toucher. Cher parfois... Elle te mentira celle qui te dira qu'elle vit bien cette situation. Je ne connais pas une personne heureuse de faire ça. Personne n'aimerait être rabaissée de la sorte. Les femmes le font pour de l'argent. C'est un moyen de gagner de l'argent. Facile ? Non, pas du tout. Je ne connais pas de plus risqué, de plus sale et de plus dévalorisant. Pour l'homme, elle n'est qu'un corps à prendre ou à tout faire. On n'a pas de tête. On n'a pas de cœur. On n'est pas un être humain. On est une poupée, une bête, une bombe... »*

Il importe alors d'être actrice en cachant sa vie passée, en usant de pratiques de dissimulation face aux « autres », qui ne connaissent pas, jugeant de façon rapide et erronée, les comportements des travailleuses du sexe. Zouzou montre bien que dans une société marquée par les interdits sexuels, **l'hypocrisie sociale** est prégnante. Mais la travailleuse du sexe est aussi une personne qui pense à sa famille et à ses enfants, même si le jeu de l'apparence domine dans l'exercice de son travail « *Quand tu es seule, tu te sens mal. Tu as la tête pleine de mauvaises pensées. Tu penses trop à toi et ta famille. Moi, je pense beaucoup à ma fille. Elle me manque beaucoup. J'ai envie d'aller la voir. Mais je n'ai pas le courage d'y aller. Je ne sais pas ce qui m'empêche d'y retourner. Alors quand je vais dans les boîtes ou les bars, je suis entourée de beaucoup de monde. Je vois beaucoup de gens. Je suis occupée à regarder, à boire, à plaire, à écouter de la musique, à danser. Mais malgré tout ce qu'on fait pour ne pas être seule, on est au fond terriblement seule. Celle qui chante, danse, sourit et qui semble bien dans sa peau, n'est qu'une façade. On joue à la fille gaie et heureuse et on finit par croire que nous le sommes, mais seulement devant les gens. Je ne sais pas comment t'expliquer. Nous sommes comme ces gens qui n'arrêtent pas de mentir. Ils finissent par croire en leurs mensonges ou ne savent pas ce qui est vrai ou faux. Nous parlons avec beaucoup de gens, mais nous ne connaissons personne. Tu peux avoir des relations avec un homme pendant des années. Tu le rencontres au bar chaque semaine. Tu couches avec lui régulièrement. Tu le vois dans la rue. Il tourne le regard. Il fait comme s'il ne te connaissait pas. Certains plus corrects, te saluent à peine et continuent leur chemin. On dirait qu'ils ont peur qu'ils soient vus avec nous. Rares sont ceux parmi les gens qu'on connaît qui daignent s'arrêter, nous saluer quand on les rencontre dans la rue. A moins qu'ils ne soient intéressés que par une partie de jambes en l'air. Ce sentiment aggrave le sentiment que nous avons d'être seules ».*

L'imputation d'être la source du mal, considérées comme des « délinquantes » à extirper de la société, sont d'autres éléments qui les rendent inmanquablement plus vulnérables au stigmate de putain. Il est pourtant essentiel de préciser que ces travailleuses du sexe, mises en accusation dans la société, **réduites au silence et discréditées**, sont en réalité, des personnes honorables, et non des exceptions.

Fatima, travailleuse du sexe dans la rue, disait : « *Tu sais très bien, comment on est nommé dans la société. On nous voit en général d'un mauvais œil. On nous traite de tous les noms : sales, pourries, putes... Nous sommes pour beaucoup un danger pour la société. Nous sommes des diables qui détournent les honnêtes gens de la voie de Dieu. Certains nous disent que s'ils ne tenaient qu'à eux, ils se feront un devoir de nous éliminer de la surface de la terre. Pour les femmes mariées, c'est de notre faute si leurs maris les trompent. Elles aussi, voudraient qu'on soit éliminées de la terre. Elles oublient que ce sont leurs maris qui viennent nous voir et qui nous paient pour ça. A d'autres, on fait peur. A leurs yeux, on est capable de tout parce qu'on est dépourvu de moralité ou de retenue. On ne peut pas nous faire confiance. Nous, on agresse personne. Mais nous sommes traitées comme des délinquants. D'autres encore, nous regardent avec un air de pitié. Je vis très mal cette situation. J'essaie de ne pas trop y penser, où plutôt, j'essaie de me convaincre, qu'après tout, ma situation à moi, n'est pas aussi dramatique que celles d'autres femmes* ».

La culpabilisation semble les rendre plus fragiles en renforçant ce sentiment d'isolement social, regrettant même le manque d'impudence face à la violence familiale. Lilli, ancienne travailleuse du sexe dans une maison close, montre bien que le statut de la travailleuse du sexe laisse des traces profondes et durables dans la société, qui ne s'effaceront jamais, même pour celles qui ont décidées de m'y mettre fin. C'est un marquage social à vie, même quand on change de métier. Autrement dit, le stigmate leur semble profondément enraciné, pour celles qui ont opté pour ce métier. Écoutons-là : « *Je suis mal vue dans la société. Je suis une femme pas bien. J'ai mal fait avec Dieu et avec les gens. J'ai perdu cette vie et celle de l'au-delà. J'ai honte. J'ai raté ma vie. Je n'aurai jamais dû quitter ma famille. C'est de ma faute ! Je n'ai pas eu la patience. Toutes les filles ont été frappées par leurs frères et n'ont pas fait ce que j'ai fait. Les choses ont fini par s'arranger pour elles. Elles se sont mariées. Elles ont fondé un foyer et construit une maison. Moi, je suis sans maison et sans douar. J'aurai dû accepter de vivre sous les pieds de mon frère, d'embrasser leurs pieds, que de m'enfouir. Tu sais, une fois que tu as fait ce métier, on ne te pardonne jamais. On n'oubliera jamais ce que tu as été, même si tu changes. On ne réussit pas dans ce métier. Il y en a qui ont changé du tout au tout. Elles ont réussi à devenir d'autres, mais l'identité (nakaoua, en arabe), restent quoi qu'elles fassent. Elles ont gagné beaucoup d'argent. Elles sont devenues des propriétaires de commerces, de bains. Elles sont allées même à la Mecque. Malgré tout cela, l'identité de putain leur reste collée. Je vais te raconter une scène à laquelle j'ai assisté. Au cours d'une veillée funéraire, il y avait une vieille femme, âgée de plus de 60 ans, habillée tout en blanc. Elle imposait le respect. J'ai appris que c'est elle qui est propriétaire des bains de la gare. Eh bien ! Au cours de cette veillée, il s'est trouvé une femme qui parlait à voix basse, à une autre. Elle lui disait : « cette propriétaire, qui est hadja (partie à la Mecque) vient de la grande maison (Dar-El-Kabira, en arabe) qui désigne les maisons closes, chez les vieux ». Tu vois, l'identité reste. Elle te suit toute ta vie, jusqu'à la mort* ».

Mais il ne suffit pas dans la société, d'être travailleuse du sexe, pour se voir accolée du stigmate de putain. Dans les représentations sociales, la femme seule, qui tente de vivre sa vie de façon relativement autonome, mais qui est sans mari, sans familles, est étiquetée de façon

rapide de putain potentielle. « *Toute faille ou inconvenance dans la chaîne hétérosexualité-mariage-enfants peut être utilisée pour rationaliser le stigmate de putain et ses sanctions* » (Pheterson, 2001).

Nadia, qui a été, rappelons-nous, victime d'abus sexuels, évoque avec beaucoup de perspicacité l'émergence du stigmate de putain dans la société, concernant les femmes qui osent tout simplement sortir la nuit dans l'espace public. La putain est donc celle qui a osé s'affranchir d'une protection, qui s'est libérée temporairement de la logique patriarcale. Alors quand on acquiert le statut de travailleuse du sexe, la catégorisation est très vite opérée et sans état d'âme. Elles sont identifiées et classées au même titre que « *les ordures* ».

Nadia disait : « *Je suis perçue d'abord comme sont perçues toutes les femmes dans notre pays. Quand elles sont jeunes et seules, elles sont forcément des putes. Il faut observer dans la rue ce qui se passe. Une femme jeune qui a de l'allure, qui se promène toute seule dans la rue, la nuit, tu vas voir tous les mec, les coups tordus, la dévorer du regard. Pour eux, c'est une pute. Il n'y a qu'une pute qui se promène. Une femme n'a pas le temps à perdre dehors. La même femme avec un panier plein d'achats, la perception change. C'est une femme qui a une famille qui vient faire son marché. Pour ne pas être considérée comme pute, il ne faut pas être belle, ou du moins, ne pas le montrer. Il faut avoir un homme à ses côtés ou être accompagnée par des enfants, ou se trimballer avec un gros couffin. Une femme qui n'est pas mariée, est une pute en puissance. Une veuve ou une divorcée, c'est pareil. Une femme seule qui a réussi, c'est-à-dire qui a un niveau, un bon poste, une maison et une voiture, cela ne peut être qu'une pute qui a bénéficié d'une promotion canapé... Si la femme seule est traitée de pute, alors celle qui est vraiment pute, elle est pire qu'une pute. Si pour une femme, on dit « *Khaba* » (putain), une pute, c'est l'ordure (*Khamdja* en arabe). C'est quelque chose de pourrie, il faut donc le retirer, l'isoler et le jeter et le détruire. Quelque chose de pourrie, sa place est avec les ordures pour la société. Une prostituée, c'est de la saleté ».*

Nadia montre bien que la **construction sociale de putain est arbitraire et différente** quand il s'agit d'une travailleuse du sexe de luxe. La valeur de l'argent peut ainsi tout gommer, même l'étiquetage « d'ordures », traduisant bien la prégnance de l'hypocrisie sociale dans une société qui privilégie le plus souvent la logique de l'apparence. « *Une prostituée d'un hôtel de luxe ou une prostituée étudiante, n'est pas perçue de la même manière que celle de Sid-El-Houari. Les premières fréquentent les endroits riches. Elles s'habillent avec de la classe, et dépensent beaucoup d'argent. Elles sont appréciées partout où elles passent parce qu'elles laissent beaucoup d'argent derrière elle. Elles représentent une aubaine pour le commerçant du prêt-à-porter, de la parfumerie, pour les hôtels, les restaurants, le boucher, les magasins d'alimentation. Elles sont donc de très bonnes clientes. Elles aident aussi leurs familles proches ou éloignées. Même si leurs parents désapprouvent ce qu'elles font, leur contribution financière est la bienvenue. Tout le monde reconnaît leur générosité et leur bon cœur. A ces femmes là, on trouve toujours des circonstances atténuantes et l'espoir est permis qu'un jour, elles se marient et rentrent dans le droit chemin. Par contre, pas de pitié et pas de pardon pour les autres prostituées, et surtout pour celles des maisons closes qui sont les plus méprisées, les plus rejetées. Celles-là ont franchi la barrière qui sépare les humains et les déchets humains. Celles-là sont assimilées à de la saleté, à un déchet. Elles sont pour la société, irrécupérables. Quand une femme te dit : « *C'est de la saleté, ma sœur* » (*Ouassakht Kwaghti* » en arabe), ces termes ont un sens très lourd. Quand une femme décide de salir ses papiers, en optant pour une maison close, elle sait qu'elle a signé sa condamnation à vie : un jugement définitif et sans appel qui n'ouvre droit à aucune possibilité de grâce ni de*

réduction de peine. Aucun autre jugement n'est aussi sévère que celui de la société à l'encontre de la prostituée. Le pire des criminels, s'il n'est pas condamné à mort, a le droit de grâce, à la réduction de peine ou à l'amnistie, mais pas la prostituée. Elle portera la marque toute sa vie ».

Les travailleurs du sexe

Le travail du sexe est moins difficilement vécu par les hommes que par les femmes. Ils évoquent davantage le travail du sexe comme une prestation de service. Ils semblent prendre avec plus de dérision les étiquetages produits dans la société. Les mots pour les stigmatiser, sont moins violents que ceux évoqués à l'encontre des travailleuses du sexe. Ils font en général référence à leur « absence de virilité » : « *femmelettes* » ; « *pédés* » ; « *yaourt* » ; « *bonbons* », etc. Ils n'hésitent pas à se défendre face aux agressions verbales et physiques dont ils sont l'objet.

Hélène disait : « C'est clair que je suis mal vu par les gens. Quand je suis sur mon lieu de travail, ou carrément dehors, je suis souvent insulté par les adolescents et les passants. Ils passent en voiture. Ils nous insultent, en nous lançant des pierres. On m'appelle « sale homo » ; « femmelette ; danao, comme la marque de yaourt, bonbons ou gâteaux. Ils utilisent aussi les chiffres 16 ou 04. je vais t'expliquer pourquoi les chiffres de 16 et 04. 16 est le chiffre de la lettre « P » dans l'alphabet français et le 04 celui de la lettre D. Cela donne « P.D. Bon ! Maintenant, je ne me laisse plus faire. Je me défends. Je cogne qu'il le faut. Maintenant, tout le monde me connaît. C'est eux qui ont peur Ils me craignent. Mais c'est sûr que la société maudit notre travail. C'est vrai que je ne suis pas médecin, avocat ou professeur. Mais une chose est certaine, c'est que je gagne ma vie mieux qu'eux ».

L'enquête montre que les hommes considèrent le travail du sexe comme un **métier**. Contrairement aux femmes, ils n'opèrent pas une fixation totalement négative sur leur travail. Ils semblent donc assumer de façon plus offensive le travail du sexe. Même s'ils sont travailleurs du sexe, leur statut d'hommes les place dans une position relativement plus favorable que celle des femmes. Ils accordent une légitimité à leur métier. Ils s'acceptent comme tels, même s'ils se perçoivent socialement déçus par leur famille. Ils montrent que dans la société, travail du sexe et homosexualité, ont la même signification. Autrement dit, l'homosexuel est arbitrairement et faussement identifié, dans les stéréotypes, comme un prostitué.

Laetitia disait : « Pour moi, c'est normal, je travaille. Mais je sais aussi que je suis mal vu par les autres. Que j'apporte de la honte à ma famille. Moi, je m'accepte. Ce sont les autres qui ne m'acceptent pas. Je sais que je suis un P.D (ataye en arabe). Les gens en plus confondent entre homosexualité et prostitution... Ils mélangent tout. Si par exemple, j'arrête la prostitution, je resterai toujours un prostitué. Maintenant, je suis habitué à la réaction des gens. Je ne fais même pas attention ».

Par la médiation de la dérision, ils n'hésitent pas à reprendre à leur compte, les étiquetages produits dans la société. C'est qui les conduit à construire de façon plus sereine leur vie en couple, pour ceux qui ont un ami. Momo disait : « *Je suis considéré comme la dernière espèce sur terre. On me nomme « la Khobza » (pain) ; yaourt, bonbons. On perçoit au début ces mots comme des insultes ; Mais après, ils font partie de notre vocabulaire. Maintenant,*

c'est nous qui les utilisons. Avec l'argent que j'ai gagné, j'ai pu m'installer dans une petite maison avec mon compagnon. Nous vivons ensemble. Il fait la même chose que moi. Et on s'est mis d'accord que tout se qui se passe en dehors de la maison, fait partie du boulot. Qu'on le fait, en se protégeant. On a peur des maladies ».

Il importe pour ceux qui habitent encore avec leurs parents, de s'inscrire dans la logique du mensonge et de l'astuce. L'invention des prétextes est un impératif majeur pour ne pas perdre la face ; d'autant plus qu'ils travaillent la nuit. Écoutons Lylia : *« Tous les jours, je suis obligé d'affronter le mépris des autres, leurs regards, leurs insultes. J'étais rejeté même lorsque j'ai tenté d'arrêter avec la prostitution. Alors j'ai repris. Je suis maudit par tout le monde. Ma journée est très ordinaire maintenant. Premièrement, il faut que je trouve toujours un prétexte pour ma mère pour pouvoir passer la nuit dehors. Parfois, je lui dis que je travaille. Et quand elle se doute de quelque chose, je la laisse maintenant crier. Elle m'a menacé de me mettre dehors. Elle ne l'a jamais fait. Elle a besoin d'un bouc émissaire ».*

Mais le mensonge émerge comme une technique de protection face à la peur et au sentiment d'insécurité. Le travail du sexe, s'inscrivant fortement dans l'interdit social, conduit nécessairement à la mise en œuvre de tactiques de transgression de l'ordre social établi. Quand on est considéré comme une « ordure », une « putain », une « femmelette », il importe de façon permanente d'être sur ses gardes, de se méfier de tout, de faire face à toutes les formes d'agression. La peur les oblige à acquérir de techniques de défense et de protection. Autrement dit, le travail du sexe comporte des risques majeurs qu'il importe d'y faire face en mettant en œuvre un savoir-faire.

2-L'acquisition d'un savoir-faire

Les travailleuses du sexe évoquent les risques encourus dans le travail du sexe. Elles montrent bien que la posture dominante est surtout de **cacher leur peur**. Pour cela, l'expérience devient essentielle pour acquérir progressivement des qualités professionnelles pour affronter les mondes sociaux des clients. Il importe de savoir à qui on a affaire, d'user de l'observation attentive et fine de leurs différents comportements. Il faut en outre savoir patienter, prendre la bonne distance quand il le faut, et ne jamais se précipiter à « monter » avec n'importe qui. Elles sont donc contraintes à la prudence, mais aussi parfois à narguer et à se jouer de la « virilité » de certains clients. La travailleuse du sexe est donc loin d'un simple corps figé, qui se limite à la passe. Face aux risques d'agression, elle construit de façon raisonnée la stratégie qui lui semble la plus efficace. Mais le lieu de la prostitution conditionne la forme du travail du sexe et de ses risques.

Karima disait : *« On rencontrait toute sorte de clients. Ceux qui veulent faire vite et bien, ceux qui veulent durer avec toi, et ceux qui veulent abuser et profiter. J'ai commencé à connaître les hommes, à savoir exactement ce qu'ils attendent de moi. Cet apprentissage n'a pas été facile. J'ai eu de mauvaises rencontres et de mauvaises surprises. C'est le travail du sexe de rue et les sorties, la nuit, qui sont difficiles, dangereux et exigent de la prostituée des qualités. Ces qualités sont différentes d'un type de prostitution à un autre. Le comportement change d'un lieu à un autre. On ne se comporte pas de la même manière dans une boîte, une discothèque ou un bar. Il y en a qui sont parfaitement à l'aise dans un endroit et pas dans un autre. Dans la rue, il faut surtout ne pas montrer qu'on a peur et se laisser dominer complètement et ce, dès le premier contact. Il ne faut surtout pas se presser pour monter avec*

le client. Il faut le fixer bien dans les yeux pour qu'il sache qu'il n'a pas affaire à une minette qu'il pourra gifler. Prendre son temps à négocier et ne pas hésiter à dire non à certains. Ils reviendront et offriront plus parce qu'ils vont se dire que vous n'êtes pas une femme qui sort avec n'importe qui. Vous êtes une femme qui choisit son type... Beaucoup d'hommes acceptent mal que leurs avances soient ainsi ignorées par une femme et surtout par une femme de la rue. Que reste-t-il de viril à un homme si une femme de la rue, la dernière des femmes, celle qui est à la portée de tout le monde, celle qui ne dit jamais non, refuse... Mais attention, cette attitude n'est pas toujours payante. Elle peut être même catastrophique. Dire non, peut aussi être interprété comme une provocation, une humiliation que l'homme fera un point d'honneur à vous le faire payer dès que les conditions se présentent. Il fera mine d'accepter vos conditions. Il pourra même vous offrir plus pour vous attirer, se montrer comme le parfait pigeon. Mais une fois que vous êtes rien que lui et vous, le pigeon peut devenir un monstre. Il fera ce qu'il voudra de vous. Vous êtes à sa merci. Il pourra vous battre, vous traîner par terre, pisser sur ton corps nu, vous abandonner et partir. C'est un exercice très difficile que de racoler dans la rue. Ce n'est pas donné à tout le monde. Si on veut s'en tirer à bon compte, il faut savoir trier les clients, savoir leur parler, savoir se comporter, savoir exciter. Il faut tout le temps sentir ».

La travailleuse du sexe est constamment dans la logique de l'invention. Inventer des histoires est une façon d'exister dans le travail du sexe pour s'adapter aux différentes situations. La mise en scène exige l'acquisition de compétences sociales pour affronter la dureté des rapports prostitutionnels. Elle est bien contrainte d'être une actrice quand elle exerce dans de véritables arènes sociale marquée par les multiples incertitudes, la concurrence déloyale entre les pairs, la soif du gain parmi ses « protecteurs » ou les patronnes des maisons de passe. La pratique de dissimulation devient dès lors une dimension incontournable du travail du sexe dans la société qui les force à être « autres » par le discrédit.

Fatima disait : « *Tu sais, je vais t'avouer une chose. Les filles comme nous sont obligées de mentir tout le temps. Fais attention, elles ne te diront pas toutes la vérité, une partie peut-être. Tu sais quand quelqu'un nous demande ce qu'on fait dans la vie, on ne va pas lui dire que l'on vend notre corps. On va inventer une histoire. On invente tout le temps. On fait comme si. L'actrice n'est pas obligée de se cacher. Une autre qualité, c'est de savoir s'adapter et faire face à toutes les situations et aux différents clients. Ne jamais montrer ce qu'on pense ou on ressent réellement. Il faut être capable de sourire et même de rire alors que réellement, on a une forte envie de pleurer ».*

Lilli, ancienne travailleuse du sexe, reproduit des propos analogues : « *Quand on a que le corps pour exister, sans familles et sans diplômes, oui on apprend. Elles n'ont pas d'autres choix que d'apprendre à faire face. Elles doivent par exemple, apprendre à ne pas montrer leur peur, à ne pas faire confiance, à se méfier de tout, à se défendre, à crier s'il le faut ».*

Nadia, travailleuse de sexe de luxe, montre l'importance de la bonne distance avec le client dans le but d'arracher le respect. Il est important aussi d'être constamment attentive aux faits et gestes du client. La boisson alcoolisée représente un instrument de travail essentiel utilisé dans l'exercice de son travail. En effet, le boire ou faire semblant de boire, est une tactique de captation du client. Le savoir-faire consiste aussi à montrer au client que l'argent qu'il dépense pour elle, ne doit pas être une fin en soi, et donc à être prête à quitter la table pour le laisser seul. Nadia montre bien que le rapport prostitutionnel est une construction sociale. Il est donc important pour elle de manager avec le plus d'efficacité possible le rapport

économico-sexuel.. Elle disait : « *Il faut absolument avoir un corps attrayant, savoir le mettre en valeur, avoir une attitude où c'est le client qui est demandeur, l'aider à dire ce qu'il recherche exactement et lui dire ce qu'il lui en coûtera. Le tout est de savoir naviguer à bonne distance. Ni trop directe et provocante. Il ne faut pas se précipiter ou être passive. Il ne faut pas laisser le client vous toucher ou se permettre avec vous des mots déplacés pour qu'il sache que ce n'est parce qu'il a de l'argent qu'il peut tout se permettre et tout avoir. Il ne faut pas hésiter à se lever et à quitter la table. Du coup, il m'est arrivé plusieurs fois d'interrompre sans raisons la conversation et de quitter la table rien que pour les emmerder. La plupart viennent s'excuser après. J'aime bien les entendre s'excuser et demander pardon. J'étais heureuse à chaque fois que je fais un coup pareil. Mais on me fera cher payer ce refus. On m'a mis aussi en garde contre certains dangers. Sur le fait de faire très attention à la boisson et faire semblant de boire. Il faut tout le temps rester éveillée et attentive. Il faut avoir tous ses sens en éveil. Tout se joue dans le regard, les gestes, les façons de bouger et de parler* ».

Pour certaines travailleuses du sexe, il leur semble important d'acquérir des compétences relationnelles pour leur permettre de s'adapter aux situations très diversifiées. Encouragées par leur patronne, propriétaire d'un appartement luxueux, elles doivent user de beaucoup de tact, pour que le client puisse revenir. Il est en effet important d'accroître les « habitués » de la maison. Il s'agit donc d'intégrer plus fortement qu'ailleurs, le sens des affaires dans le rapport prostitutionnel. Le savoir-faire consiste à mettre en œuvre des pratiques sociales qui soient adaptées et acceptées par les différentes catégories des clients. Autrement dit, la travailleuse du sexe doit savoir « sentir » les désirs et les souhaits des clients. Dans cet espace de travail (appartement), il est important de jouer le rôle d'une travailleuse du sexe consentante. Il s'agit de s'inscrire en permanence dans un processus de valorisation du statut du client, en mettant explicitement en scène ses « qualités ». Le rapport prostitutionnel doit s'élaborer dans la souplesse. Tout se passe comme si le client acquiert le statut d'un invité particulier reçu par une « maîtresse de maison », même s'il doit payer en conséquence cette mise en scène.

Salima disait : « *Ici les clients n'apprécient pas trop les femmes qui ne savent que se coucher ou élever les jambes. Ils veulent de la douceur. Ils aiment bien croire qu'on couche avec eux, non pour leur argent seulement, mais aussi parce qu'ils ont des qualités. Il faut donc faire semblant. Il faut jouer un rôle de femmes qui est à la fois une bombe sexuelle, mais pas une putain. Une femme qui a du goût. Une femme qui s'occupe d'eux. Et ce n'est pas n'importe quelle femme qui peut jouer ce rôle, qui peut donner tout ça. Il faut savoir réunir un équilibre. Ni trop provocante, ni trop indifférente. Ni pudique, ni vulgaire. Tu es tout le temps entre les deux. Tu es en permanence sur une corde. Garder cet équilibre, c'est difficile. Tu peux trébucher à chaque geste et à chaque pas. Les clients sont très susceptibles. Ils sont facilement irritables. Comme ils paient le prix fort, ils ne supportent pas d'être contrariés. Ils sont en position d'exiger. Nous devons donc être au petit soin avec eux. Comprendre et faire ce qu'ils désirent, sans qu'ils aient à demander. Il faut s'adapter en permanence parce que tu as affaire à des clients différents, très différents. Ceux qui parlent français et de culture française et ceux qui parlent l'arabe presque classique. Il y a aussi ceux qui n'ont pas un bon niveau et qui sont de culture algérienne. Il faut être capable d'être à l'aise et de mettre à l'aise toutes ces personnes différentes. Il faut tout faire pour qu'un bon client ne s'ennuie pas trop. Il faut qu'il retourne ici. Qu'il devienne un habitué. Cela fait marcher les affaires de la patronne. Ce qui n'est pas à la portée de n'importe qui* ».

L'immersion du chercheur dans le milieu du travail du sexe, permet de comprendre de l'intérieur le sens qu'elles donnent à leurs pratiques professionnelles. Il est alors possible d'observer le déploiement de qualités professionnelles qui sont essentielles dans leur confrontation aux différentes catégories de clients. Les travailleuses du sexe exigent d'être considérées comme des personnes qui tentent de défendre leur honorabilité et leur dignité dans l'exercice de leur métier, en imposant toujours la bonne distance avec les clients, en « *utilisant leur corps sur le mode du « faire- croire » et d'être à l'écoute- pour différents motifs- du client* » (Pryen, 1999). Les entretiens font nettement ressortir la nécessaire acquisition d'un savoir relationnel leur permettant de se faire respecter dans l'exercice du travail du sexe (« *pour qu'ils ne t'écrasent pas* »). L'enquête approfondie est alors pertinente pour déconstruire les évidences et les stéréotypes faciles qui consistent à ne voir dans la travailleuse du sexe, qu'un corps éclaté qui se donne machinalement à l'autre, gommant leur savoir d'expérience dans le rapport prostitutionnel. Il y a bien un usage social dans la mise en jeu de leur corps qu'il importe fortement de souligner. Il ne peut être mis en œuvre que par une réflexivité sur les hommes qu'elles rencontrent quotidiennement.

Zouzou, travailleuse du sexe dans un bar, disait : « *Il ne s'agit pas de boire avec le client, mais de le rendre saoul au plus vite en buvant le moins possible. Telle est la ligne de conduite à avoir. Il ne faut jamais se laisser aller et prendre au sérieux ce que disent les clients, mais bien au contraire rester vigilante et tout le temps sur le qui-vive. La principale qualité, c'est savoir se distinguer des autres, savoir maintenir une distance avec les hommes pour que ces derniers ne t'écrasent pas. Autrement, il faut savoir à la fois les attirer et les retenir pour qu'ils ne te voient pas comme une serpillière, mais plutôt comme un tapis sur qui on marche par-dessus sans chaussures, mais pieds nus. Ce n'est pas facile. Cela exige des qualités physiques d'abord. Une femme moche, on ne la regarde même pas. Elle sera plus une serpillière qu'un tapis. Mais être belle ne garantit pas non plus un meilleur traitement. Combien de jolies filles ont dépéri, ont été défigurées, sont devenues des loques. Oui, il faut avoir des qualités physiques mais aussi savoir rapidement analyser les hommes pour savoir à quel type on a affaire pour adopter le comportement qu'il faut. Il y a des hommes qui apprécient les femmes qui font preuve de fermeté à leur égard. Ils donneront tout pour qu'elle accepte, mais ils n'useront pas de violence. Il y a d'autres clients qui se donnent l'apparence de durs, qui te menacent, mais il faut juste employer avec eux, les mots qu'il faut, pour qu'ils te demandent des excuses* ».

Les travailleurs du sexe semblent privilégier une approche pragmatique et émotionnelle dans la construction du rapport prostitutionnel. Le téléphone portable devient pour une majorité d'entre eux, un instrument de travail essentiel dans le recrutement des clients. Les ficelles du métier s'acquièrent par l'expérience et grâce aux amis qui sont dans le « milieu ». Dans le travail du sexe, l'argent est certes important ; mais l'objectif est d'être à la quête d'un compagnon. L'absence de tout espace reconnu de l'homosexualité en Algérie, les conduisent à élaborer une stratégie de compensation par la médiation du travail du sexe. La solitude ou l'isolement du travailleur du sexe, semble être très **mal vécu et accepté** ; d'où la recherche constante auprès des clients, de l'affection et de l'amour. « *J'ai besoin d'amour* ». Et le travail du sexe participe précisément à ce « besoin d'amour ».

Lylia disait : « *Le premier client m'a laissé son numéro de téléphone. Et il m'avait demandé de le rappeler parce que moi, à l'époque, je n'avais pas de numéro de téléphone. Après j'ai pris goût au sexe parce qu'en tant qu'homosexuel, je ne pouvais pas pratiquer normalement. Je n'avais pas le droit d'avoir un compagnon comme cela se passe dans un couple* ».

d'hétérosexuels. C'est plus facile dans le milieu des prostitués. Et qui sait ? Peut-être que je trouverai l'homme de ma vie dans ce milieu. On se fait draguer facilement car la demande du sexe est forte. Si je rencontre l'homme de la vie, je m'arrête. Il faut que tu saches qu'il y a des idées fausses sur l'homosexualité. Il faut préciser que toute rencontre homosexuelle n'est pas subordonnée à un intérêt matériel qui l'apparenterait à de la prostitution. Normalement, la drague homosexuelle devrait avoir d'autres espaces que la prostitution. Mais qu'est-ce que tu veux, dans notre pays, ce n'est pas possible de le faire... Mais le plus important, c'est que chaque fois que je faisais l'amour avec quelqu'un, en me prenant dans ses bras, c'est de l'affection que je recevais. Pour moi, l'affection, c'est ce qui me fait vivre. C'est l'essentiel. C'est l'affection que je peux donner aussi... Si je n'aime pas quelqu'un, si je ne m'occupe pas de quelqu'un, je suis désemparé et perdu. C'est pour cela qu'il me faut toujours un ami avec moi. Même si ce n'est pas une lumière. Même s'il est dur et sévère. Il faut toujours que je donne pour recevoir. Aujourd'hui, j'ai besoin de donner une part de moi-même à un être. Ces sentiments, je les ai ressentis dès la première fois. C'est pour ça que je continue de le faire. J'ai besoin d'amour. Les ficelles du métier, ce n'est pas sorcier. Il faut être dans le milieu. Il faut surtout bien observer et demander conseils aux anciens. Ils nous aident toujours. Ils sont déjà passés par là. Ce qui m'a aidé, moi, c'est le fait que je sois travesti. Que je m'habille comme une femme ».

Les travailleurs du sexe se sont formés dans la rue au contact de leurs pairs. Ici aussi le territoire professionnel est important et pouvant être source de conflits entre les pairs. Espoir décrit sa première expérience avec un client : *« Je ne me souviens pas d'avoir été obligé d'apprendre les ficelles du métier. Ce n'est pas une entreprise ! C'est la rue, après tout ! On apprend sur le terrain. Il faut seulement observer comment ça marche. Après on devient un expert. En tout les cas, c'est ce que m'ont expliqué les copains. Bien sûr ! Il ne faut jamais toucher aux territoires des plus anciens, ne jamais leur prendre leurs clients habituels. Parce que si c'est le cas, il y a aussi les proxénètes qui sont sur les lieux. Et s'ils ne sont pas contents, on peut y passer. Ils peuvent nous tuer. C'est normal ! Tu leur piques leur pain. Tu es folle ; moi, je ne touche jamais au pain des autres ; Alors je suis descendu au Monument. Mon premier client m'a demandé à ce que je lui fasse une fellation (pipa en arabe). Je ne savais pas si j'allais bien faire. La première fois, ce n'est pas toujours évident. J'ai essayé de faire comme j'avais vu à la télévision et comme on m'a expliqué auparavant. Cela a duré 10 minutes. C'était sur le siège arrière de la voiture. Je ne me rappelle pas de la marque de la voiture. Tout est confus dans ma tête. Il m'avait donné 1000DA. Je n'y croyais pas mes yeux. Il m'avait déposé au même endroit où il m'avait pris. J'ai pris un taxi et je suis rentré ».*

Mais le rapport prostitutionnel reste essentiellement conditionné par le lieu de sa réalisation. Il est important de montrer à présent les formes différentes du travail du sexe selon les lieux (maison close, rue, cabarets, etc.). On se limitera à ces trois lieux de la prostitution raison des données recueillies qui nous ont semblé les plus riches et les plus significatives.

3- Les lieux : pluralité des formes du travail du sexe (type de clientèle, tarification)

La maison close

Pas grand-chose ne subsiste de ce que fut le Bordel d'Oran, jadis très fréquenté. Le quartier qui l'abrite, tombe en ruine. Les anciennes maisons traditionnelles (haouchs) de Sidi-El-Houari, le vieil

Oran, la fameuse casbah de la ville, se sont effondrées les unes après les autres. Seules trois maisons closes sont encore en activité. Un étranger du quartier peut difficilement se rendre compte de leur existence. Rien, absolument rien, n'indique la présence de maisons closes. La ruelle est très peu fréquentée. Seuls les habitants des deux immeubles qui lui font face où les clients et les habitués des lieux, déambulent dans cette ruelle. L'entrée de celle-ci couverte de gravats, est très propre. Le matin, les femmes des maisons closes nettoient la voie. Cependant, elles semblent impuissantes face à la saleté qui ne cesse de s'accumuler le long de la ruelle. Les familles voisines n'hésitent pas à jeter les ordures. Ce sont des tonnes de détritiques qui s'amassent quotidiennement. Une fois engagé dans la ruelle, qu'il est possible d'observer la présence des maisons closes. Les portes sont ouvertes. On pénètre dans le grand hall. Le client est astreint à payer 50 DA comme droit d'entrée. Des femmes sont assises. Elles sont habillées en tenue légère. La présence d'un guichet permet au client d'acquiescer un jeton. Rien n'indique les tarifs pratiqués. Les jetons sont de couleurs différentes selon le temps souhaité par le client. Le client choisit une travailleuse du sexe. Il monte avec elle dans la chambre. Il emprunte un escalier sombre. Les murs 'effritent. L'humidité y est prégnante. Chaque travailleuse du sexe dispose de sa chambre qui contraste avec l'état général de maison close. Les chambres sont très propres. Une odeur de javel et de désinfectants s'y dégage. On y trouve un lit à deux places qui dispose de draps propres. A côté du lit, on observe l'existence d'une armoire. La cheminée leur permet de ranger les photos de famille, des bouteilles de parfum. Chaque chambre est équipée d'une télévision. Dans un petit espace, on peut noter la présence des seaux d'eau et des tasses utilisés pour la toilette. Mais l'ambiance semble très morne. Ces maisons sont indéniablement en voie de disparition face à la concurrence d'autres formes de travail du sexe plus attractives. D'autant plus que les femmes des maisons sont relativement âgées. Les travailleuses du sexe vivent dans ces maisons. Leurs sorties sont encore réglementées.

Cette description des maisons closes montre bien l'état de déliquescence du bordel et surtout l'anachronisme de l'approche réglementariste du travail du sexe. Les travailleuses du sexe n'hésitent pas à identifier la maison close, à une « prison » où l'enfermement est de rigueur. Lilli a 25 ans d'expérience dans le travail du sexe. Elle dévoile l'exploitation forcée qui existe dans une maison close. Même si elle reconnaît que la sécurité est assurée, elle semble regretter le travail du sexe dans la rue qui lui octroie davantage d'autonomie. Écoutons-là : « *Je ne savais pas que j'allais mener cette vie. Jamais je n'aurais fait ce métier. Je regrette d'être venue ici. J'ai été placée ici par le juge au début des années 80. J'avais entre 21 et 22 ans. Cela fait 25 ans que je vis ici dans cette maison. Les choses n'ont pas cessé de se dégrader. Les maisons tombent l'une après l'autre. Plusieurs ont été fermées. On vit à côté de cette monstrueuse décharge. Les gens jettent leurs ordures à notre nez. Pour eux, on ne vaut guère mieux que les ordures. Nous sommes assimilés à de la saleté. Ils veulent nous faire disparaître sous la saleté. Ne croyez surtout pas que ces femmes ont choisi cette vie dans ce genre de maisons. Ici, c'est la prison. Personne ne choisit d'être enfermée. Ici, tu marches ou tu crèves. Tu travailles sans arrêt, jour et nuit. Pas de jour de repos. Tu ne peux pas dire, aujourd'hui, je ne me sens pas bien. Et je suis malade. Je ne travaille pas. La patronne ne veut rien savoir. Tu dois avoir une autorisation du médecin. C'est vrai qu'ici, c'est propre. Nous sommes protégées contre les maladies. Nous sommes en sécurité. Mais tout compte fait, et malgré tous ces avantages, et le peu de risques, j'aurais mieux fait de continuer à travailler à mon compte dans la rue ».*

Il n'est pas étonnant que les termes de « fille soumise » et de « tenancière », datant du XIX^{ème} soient encore évoqués dans ces maisons closes. Elles connaissent aujourd'hui un déclin radical. La clientèle est beaucoup moins importante que par le passé, privilégiant d'autres lieux plus attractifs, une autonomie limitée dans la négociation avec le client et l'enfermement des travailleuses du sexe soumises à des règles totalement inhumaines et dépassées. Le réglementarisme de la prostitution dans les maisons closes représente une forme

de violence radicale à l'égard de ces femmes que se perçoivent « brûlées » pour la vie, parce qu'elles se sont portées volontaire pour y exercer le travail du sexe. Le terme de « permission », emprunté au discours des militaires, est encore usité dans ces lieux. Karima nous décrit sa journée de travail : *« C'est la routine. Les jours passent et se ressemblent. On se lève à 8 heures. Je range ma chambre. J'enlève les draps et j'en mets d'autres, réservés au travail. Je me mets en tenue. Et j'attends patiemment qu'un client me demande. Nous mangeons ici tous nos repas et que nous payons bien sûr. Quand on sait qu'il n'y pas plus de clients qui risquent de venir, on rentre dans nos chambres vers 19h-20h. On se détend et on dort. Rares sont les clients qui s'aventurent dans cet endroit après le coucher du soleil. C'est un endroit dangereux. Ils risquent d'être agressés. Je ne sors qu'une fois par mois à la suite d'une permission...J'ai en moyenne entre 6 et 7 clients. Le maximum, c'est 10 et le minimum, c'est trois. Il y a des jours à forte influence et des jours sans. Les anciennes disent que l'activité n'est plus ce qu'elle était ».*

. Le type de clientèle est représenté par des militaires, des personnes exerçant de petits boulots à Oran, originaires d'autres régions d'Algérie, ou de passage dans cette ville, et de plus en plus de chinois et d'africains. Ainsi la maison close attire de façon dominante des personnes de conditions sociales relativement modestes. Leur déracinement (exode ou émigration) et l'absence de véhicule, peuvent expliquer en partie la fréquentation des maisons closes.

Lilli disait : *« L'ambiance n'est plus la même qu'autrefois. Il y a moins de monde qu'autrefois. Avant, les hommes venaient pour se promener, regarder les filles, se rincer les yeux, boire un peu, apprécier l'ambiance et tirer un coup à la fin, avant de partir. Il est vrai qu'aujourd'hui, les lieux ne donnent plus envie de se promener. Les clients sont généralement des gens qui viennent d'autres régions. Soit, ils travaillent à Oran ou sont justes de passage, et des chinois et des africains. Il s'agit généralement de gens qui ont petits boulots, des militaires. Les gens qui habitent Oran, qui sont un peu à l'aise, et d'un certain niveau, ne viennent pas ici ».*

Lilli reconnaît que son âge (48 ans) la défavorise par rapport à celles qui sont plus jeunes. Elle précise qu'elle ne capte que 5 à 6 clients par semaine en raison précisément de son âge mais aussi de l'insécurité des lieux. Elle montre la rupture avec le passé « florissant » de ces maisons closes qui imposaient un véritable « travail à la chaîne » : *« Quand j'ai été placée dans cette maison par le juge en 1980, j'ai eu peur, j'ai paniqué à la vue de tout ce monde. J'allais faire 50 à 60 clients par jour et parfois plus. On m'a dit : « ne t'en fais. Tu vas vite t'habituer ». Et je me suis habituée. C'était un travail à la chaîne. Quand j'étais dans la rue, j'avais le temps de souffler, de me promener, de changer de lieu, de choisir le client, de négocier, de discuter, de plaisanter et de découvrir d'autres lieux et de se reposer. Ici dans ce lieu (elle utilise le mot en arabe « El mhall » qui signifie un lieu de commerce), c'est l'usine. La femme est une machine. On ne voit pas les visages des clients. Ils deviennent tous les mêmes. Ici, tu n'as aucune liberté, aucune sensation. Tu n'as même pas peur. Mais aujourd'hui, les clients sont beaucoup moins nombreux. Il y aussi moins de maisons et moins filles. Les clients ont à présent l'embarras du choix dans la rue. Il n'a pas besoin de venir ici. Et il n'y a pas que les filles de métier. Il y a toutes ces étudiantes qui montent dans la première voiture qui s'arrête pour aller s'amuser. Ce qui fait qu'aujourd'hui, je ne fais que cinq à six clients par semaine. On ne fait plus la chaîne. Il faut dire que maintenant, je suis âgée. Il n'y a pas que mon âge. Il y aussi l'insécurité qui est la cause de la diminution du nombre de clients ».*

Les clients des maisons de closes ont des comportements très diversifiés. Les travailleuses du sexe les étiquettent et les classent selon leur propreté, leur rapport à la sexualité vénale, leur degré de violence ou de gentillesse, leur rapport à l'argent, etc. Elles montrent aussi qu'il est parfois important d'assurer un rôle pédagogique à leur égard, en leur expliquant les risques de tel ou tel acte sexuel. Elles estiment de façon très récurrente que l'interaction avec des clients réguliers est bien meilleure qu'avec les « autres », les occasionnels ou de passage. Elles montrent aussi les transformations de la sexualité vénale. Aujourd'hui, certains clients n'hésitent pas à exiger la sodomie, la fellation, sous l'influence des films pornographiques. Autrement dit, la travailleuse du sexe est loin de se limiter uniquement à la passe. C'est bien un corps éclaté et fragmenté qui est proposé aux différents clients.

Karima disait : *« Les clients, il y en a tous les genres. Ceux qui sont agressifs et qui vous insultent. Il y a ceux qui viennent ivres ou drogués qui sont capables du pire qu'il faut manœuvrer pour éviter tout dérapage. Il y a ceux qui vous demandent des choses comme le derrière, la pipe et autres. Il y a ceux qui sont gentils et vous souhaitent une autre vie que celle-ci. Il y a des gens plus doux, plus humains, qui parlent bien. Il y a des brutes, des sauvages. Il y a des gens propres et parfumés. Il y a des gens sales qui sentent mauvais. Il y a ceux qui crient avec leur argent pour te diminuer. Ceux-là ce sont surtout des hommes âgés entre 25 et 45 ans. Et maintenant, un fait nouveau : ces clients sont de plusieurs races et de différentes nationalités. Il y a les noirs, les chinois et les turcs. Les chinois sont des gens éduqués qui ont un métier qui gagnent bien leur vie en travaillant dans l'entreprise qui les a recruté pour l'Algérie et les particuliers algériens. Ce sont généralement de bons clients. Par contre les noirs sont généralement en situation irrégulière. Ils sont dangereux. Ils sont connus comme des gens qui font du trafic de faux billets. Ils sont sales et porteurs de maladie...Je ne les aborde de la même façon. Il y a ceux devant lesquels tu es rassurée. Ils sont propres et parlent normalement. Ils montrent qu'ils 'ont pas l'intention de te forcer à quoi que ce soit. Avec ceux-là tout se passe bien. Tu leur dis : « je ne fais pas tel acte ». Ils acceptent ou changent de femmes. Il y a ceux qui n'admettent pas que tu leur dises non. Il faut donc essayer de les convaincre. Nous sommes confrontés tout le temps avec les algériens au problème du port du préservatif. Ils savent que c'est obligatoire. Mais ils essaient chaque fois de s'en passer. Moi, je leur explique. Je leur dit : malgré que nous sommes sous surveillance médicale, n'exclut le fait que l'une d'entre nous, soit malade. Comme le voyez, nous passons une grande partie de notre temps à expliquer et à convaincre les gens pour le bien ».*

Karima montre la complexité et la diversité du rapport prostitutionnel qui ne se réduit pas uniquement à la passe, mais fait intervenir les humeurs corporelles, les risques liés à la boisson, à la toxicomanie, à la violence symbolique, aux diktats imposés par une catégorie des clients concernant les actes sexuels à réaliser. **La dimension sociale du travail du sexe** ne peut donc être ici sous-estimée pour comprendre du dedans les pratiques quotidiennes des travailleuses du sexe. Elles dévoilent aussi qu'elles peuvent se transformer en « éducatrices » auprès de certains clients. En les écoutant attentivement, on se rend compte que certains clients sont loin d'être étrangers aux risques sanitaires qu'elles peuvent encourir. Il importe alors d'inverser les responsabilités sur les risques parce que le travail du sexe émerge d'abord à partir de rapports entre différents protagonistes.

Elles portent un regard lucide et de bon sens sur les bons et les mauvais clients. Dans ces jugements sur les uns et les autres, interviennent des dimensions importantes, telles que le temps de la passe, l'argent, l'hygiène, mais surtout les rapports hommes- femmes. Elles sont amenées à élaborer une typologie des différentes catégories des clients. Écoutons de nouveau

Karima : « *Le bon client est celui qui est propre, sent bon, te parles correctement, fait vite, paie bien et revient le plus souvent. Le mauvais client, c'est celui qui est sale. Il a une mauvaise haleine, arrogant, te regarde de haut, refuse le préservatif. Il veut te forcer à faire des choses, mets plus de temps, en plus, il trouve le moyen de rechigner pour payer. Mais le pire des clients, c'est ceux qui veulent que tu les fasses jouir, que tu montres que tu as du plaisir. Ceux qui veulent que tu joues la comédie. Ceux qui veulent faire comme les films pornographiques. Ils veulent passer pour ces hommes beaux, forts qui savent faire jouir les femmes. Alors quand ils n'arrivent pas à jouir parce qu'ils sont ivres, drogués ou tout simplement impuissants, ils rentrent dans une colère parce qu'ils croient que c'est de ta faute, que tu ne joues pas le jeu* ».

Elles semblent privilégier les « habitués », ceux avec qui les rapports deviennent plus chaleureux, plus humains, où il est possible de partager des échanges sur leurs expériences sociales respectives. Avec ces clients réguliers, les travailleuses du sexe semblent être enfin reconnues comme des personnes détentrices d'un savoir social. Karima disait : « *Oui ! J'ai des clients réguliers. Ils aiment venir chez moi. Ils ne viennent pas seulement pour monter sur une femme, mais cherchent à le faire avec une certaine dose de chaleur humaine, de complicité. Il est important pour eux que la femme ne soit pas une complète inconnue. Ils parlent un peu de leurs vies. Ils veulent en savoir plus sur la notre. Et au fil des rencontres, on se connaît chaque fois un peu plus et les rapports deviennent plus agréables pour tous les deux. Ces clients sont sympathiques* ».

La tarification dans les maisons closes est en partie réglementée par la patronne. On peut évoquer ici des prix normés déterminés selon le temps passé avec la travailleuse du sexe. Le client reçoit selon le temps souhaité, un jeton de couleur différente. Ici, le client a toute l'autonomie de choisir la travailleuse du sexe. Par contre, les prix variables que les travailleuses du sexe nomment les « extras » (sodomie, la fellation), font l'objet d'une négociation entre le client et la travailleuse du sexe. Autrement dit, le prix de la passe s'inscrit dans l'ordre de la visibilité alors que les autres parties du corps de la travailleuse du sexe, sont l'objet de tractations cachées entre le client et la travailleuse du sexe. En général, des accords tacites sur les prix de la sodomie ou de la fellation, peuvent avoir lieu entre les pairs.

Lilli disait : « *Il y a des tarifs où les prix sont fixes en fonction du temps pour tous les clients et des prix variables pour certains services, négociables. Pour la passe, chaque prix correspond à un jeton. La passe normale est de 300DA. Elle passe à 600DA pour 15 minutes et 1500DA pour une demi-heure. Pour les extras, c'est une négociation entre la fille et le client. Ce ne sont pas des prix de la maison. Ce sont des prix pratiqués et admis par la majorité d'entre nous. Un sodomie, il faut ajouter 1000DA, une fellation, 600DA et plus. Certes, les différences de prix, cela doit exister. Je ne suis pas avec elles, pour te dire réellement combien et pour quel acte sexuel. Les filles négocient. Elles font des trucs que normalement, elles ne font pas. Et elles le font pour avoir plus d'argent* ».

La rue

Contrairement aux travailleuses du sexe des maisons closes, celles de la rue se perçoivent plus autonomes dans la captation du client et dans la négociation des prix. Celui-ci propose en général, le lieu de la passe (voiture, hôtel, appartement). Cependant, être travailleuse ou travailleur du sexe dans la rue, c'est assumer tous les risques liés aux conditions de travail très

médiocres (hygiène, exigüité pour réaliser la passe dans la voiture, incertitude et l'absence de toute sécurité). Les travailleuses du sexe de la rue optent en général pour des quartiers où la circulation est dense. Elles opèrent une sélection du client selon la marque de la voiture, son origine géographique et l'année. Elles sont aisément reconnues par les clients à leurs habits, à leur maquillage, à leur démarche et aux signes discrets qu'elles peuvent discrètement opérer (sourire, geste de la main, etc.). Ici, l'observation, la prudence et la vigilance apparaissent comme des qualités essentielles de la travailleuse du sexe pour sélectionner le client. Elles sont donc amenées à échanger des informations entre elles, sur les différents clients, à se protéger en étant souvent à deux à se positionner sur le trottoir. La peur et la méfiance les conduisent souvent à privilégier la passe rapide. En décidant de passer la nuit avec un client, elles augmentent les risques d'agression et de vols. Mais le travail du sexe de la rue semble connaître une transformation rapide par la médiation du téléphone portable qui leur permet d'avoir une clientèle régulière et fidèle.

Écoutons Fatima : « *La rue nous permet de sélectionner les clients. Nous pouvons refuser comme nous pouvons accepter. Nous sommes libres. C'est nous qui décidons. Et ça ce n'est pas rien. Cela nous donne de la valeur. Et cette valeur est d'autant plus grande que le client est riche. Tous ceux qui sont à pied sont éliminés sauf exception. Seules les voitures nous intéressent. Le type, l'âge de la voiture et son origine, nous permettent de faire une deuxième sélection. Celui qui conduit une voiture neuve et de marque a les moyens d'offrir plus que celui qui vient avec un vieux tacot. Nous prix naturellement différent d'un type de client à un autre et aussi la durée et la nature de la relation. C'est au client de dire ce qu'il veut ç nous de dire notre prix* ».

Le travail du sexe dans la rue est fluctuant, incertain, dangereux. A partir de toutes ces considérations, elles sont bien contraintes de négocier les prix selon la période de l'année, et donc de la demande. La rareté des clients fait nécessairement chuter de façon draconienne leurs prix. Elles montrent aussi que le jeu de l'apparence dans ce métier est aussi investi par certains clients. Il ne suffit qu'il soit propriétaire d'une belle voiture, pour représenter le bon client. Il peut être aussi violent. Elles considèrent que le vol d'argent est un moindre mal face aux multiples agressions dont elles sont l'objet. Elles exigent le paiement d'avance à titre de précaution. Elles peuvent ainsi remettre l'argent à une copine qui les accompagne ou le cacher dans un coin de leur sac. Le travail du sexe dans la rue reste marqué socialement par la **peur constante** face à l'absence de moyens pour se défendre. L'absence de sécurité, la perception de l'inutilité de la plainte à la police ne les prenant pas au sérieux parce qu'elles sont étiquetées comme travailleuses du sexe, renforce indéniablement ce sentiment de peur.

Écoutons de nouveau Karima : « *Je demande à être payée d'avance. J'ai des petites cachettes dans mon sac. Je peux les refiler avant de partir à une copine. Une fois chez lui, il fera ce qu'il voudra de moi. Je n'ai aucun moyen de m'opposer. Certains ne veulent passer qu'un moment dans un hôtel ou dans un appartement. Nous pouvons alors demander entre 3000 et 2000 DA, parfois 1000DA, si c'est pour une heure. Quand les bons clients se font rares, alors on se contentera de ce qui viendra. Une passe rapide dans la voiture, à 500 DA. Un client jeune et riche roulant dans une belle voiture n'est pas forcément le bon client. Il peut s'avérer un véritable salop. Le bon client, c'est celui qui paie le plus et exige le moins. Le mauvais client, c'est celui qui t'humilie ou pire qui te frappe. Tu sais, on passe la journée à souhaiter qu'on tombe sur le bon client mais une fois qu'on l'a, on ne souhaite qu'une chose, qu'il fasse vite. Moi, je préfère avoir dans la journée, 3 clients qui font ça rapidement dans la voiture ou dans un hôtel qu'un client avec qui tu passes la nuit. C'est très long et on ne sait jamais ce*

qui peut se passer. Une fois enfermée, tu ne peux plus dire non. Ces nouveaux riches, pas tous, certains peuvent te faire de ces choses dont tu ne te remettras jamais. Tu ne croiras jamais ce qui leur passera dans la tête. Ils veulent qu'on leur fasse comme dans les films. D'ailleurs, il n'est pas rare qu'ils regardent le film et le font en même temps. Ils sont généralement deux ou trois hommes. Ils peuvent te jeter l'argent par terre pour que tu le ramasses. Ils veulent faire l'amour à plusieurs. Il y en a qui ont demandé à des copines de marcher à quatre pattes dans le salon et faire comme des chattes et des chiennes. Ils viennent ensuite les enculer un par un contre leur volonté. Si elles protestent, ils répondront qu'ils paient pour ça et non pour baiser. Si c'est pour baiser seulement, ils ont leurs femmes. Moi, je ne monte jamais avec deux hommes. Je préfère qu'on soit deux filles avec un homme. De toute façon, qu'il s'agisse d'un seul ou plusieurs clients, l'angoisse et la peur sont là. Nous devons constamment être sur nos gardes. Il faut apprendre à lire dans le regard des hommes, à connaître leur cœur à travers leurs yeux. C'est une autre qualité que je n'ai pas évoquée pas hier. Il arrive qu'on soit confronté à un homme qui cache ses intentions et que l'on se trompe sur son compte. On tombe sur un fou aux apparences d'un ange et on se laisse prendre. On ne se pardonne pas d'être tombée dans le panneau. On passe après de très mauvaises journées à ressasser ce qui s'est passé. On s'en veut à mort de n'avoir pas su le repérer avant qu'il ne soit trop tard. Il y en a qui vous choquent et vous marquent à jamais ».

Le travail du sexe dans la rue reste très pluriel. La principale caractéristique de la rue, c'est d'accueillir des travailleuses du sexe de différents milieux sociaux, exerçant un autre emploi ou étant étudiantes. L'âge, le statut, le degré de précarité économique de la travailleuse du sexe, la période de l'année, les réseaux relationnels, sont des éléments importants qui conditionnent les capacités de négociation de celles-ci.

Écoutons Khadidja, femme de ménage : « *Tu sais, les clients, on n'a pas besoin de négocier avec eux. La voiture s'arrête. Je monte. Je vois bien sûr sa tête. Il ne faut pas qu'il soit un tueur aussi. Je lui fais ce qu'il demande. Et il me donne ce qu'il me doit. C'est de 200DA à 1000DA. Cela dépend de l'acte qu'il demande. En plus les clients d'Audin, je les connais tous maintenant. Moi, je ne demande pas beaucoup d'argent parce qu'il n'est pas conseillé de circuler avec beaucoup d'argent dans la rue. Bientôt, je vais me louer une chambre. Cette fois-ci, je me suis mise d'accord avec un hôtel pour y habiter ».*

La tarification est très **variable**. Ici, elle est loin d'être normée. Trop de facteurs entrent en considération. Pour les plus jeunes, il s'agit aussi de se construire une réputation, d'être exigeante dans le choix du client, lui donnant la possibilité d'accroître leurs capacités de négociation ; pour d'autres, errantes dans la rue, sans rien, la négociation n'a plus de sens. Il suffit d'un repas ou d'un lieu pour passer la nuit. Dans la rue, les situations sont donc très diversifiées. Les clients le sont aussi. Il semble difficile, sinon impossible d'opérer à une typologie des clients qui sont de différentes conditions sociales.

Fatima disait : « *Le nombre de clients. Je ne peux pas te dire. Cela dépend des jours et des saisons. L'été, ce n'est pas comme l'hiver. La journée est longue. Les gens sont en vacances. Et il y a beaucoup d'étrangers dans la ville qui cherchent une fille. L'été, je pouvais avoir jusqu'à six clients par jour. L'hiver, j'ai une moyenne de deux à trois clients. Je t'ai parlé des prix. Il n'y a pas de tarifs. C'est à la tête du client. C'est la fille qui fixe son prix selon la valeur qu'elle croit avoir. Si elle sait qu'elle est à la hauteur, elle exige un prix qui correspond à ses qualités. Par contre, une vagabonde se contentera d'un sandwich et de quoi acheter un morceau de zatla ou quelques comprimés. Une autre, plus âgée, devra se limiter à*

un maximum de 500DA. Moi, je t'ai dit que je peux demander jusqu'à 10000DA, 5000DA, 3000DA, et parfois, uniquement 500DA ».

Ici aussi, certaines travailleuses de sexe de la rue ont leur propre clientèle. Les « habitués » ont leur numéro de portable. En jouant le rôle de conseillère conjugale, ils leur donnent la possibilité de pénétrer dans leur vie intime. Ils se confient à elles. La relation ne se limite pas à la passe. Elle la dépasse pour aboutir à une interaction plus proche. Fatima disait : *« Oui ! J'ai des clients réguliers. Ils aiment bien ma compagnie. Je leur plais. Ce sont de bons clients parce qu'avec eux, on ne risque pas de mauvaises surprises. Tu les connais et ils te connaissent. Ils font attention à toi. Ils aiment bien se confier à nous. Ils nous parlent de leurs problèmes avec leurs familles. Certains aimeraient que leurs épouses soient comme nous. Ils disent par exemple : « J'ai acheté à ma femme des tas de tenue qu'elle ne met pas. Au lit, cela ne marche pas. Je ne sais pas si c'est moi, la cause ou elle. Comment tu me trouves ? J'étais bien ? ».* Ils viennent nous voir pour se rassurer. On ne va leur dire qu'on ne sait pas, qu'on n'a rien ressenti. Cela ne se fait pas. On risque de les perdre. Au contraire, on va les rassurer, en ajoutant un peu de nous. Certains ont mon portable. Ils m'appellent ». Effectivement, au cours de l'entretien, elle a reçu deux coups de téléphone. Des rendez-vous ont été pris.

La boîte de nuit ou le cabaret

Il se présente comme un bar fermé, disposant d'une grande salle avec des tables et des chaises confortables avec une piste de danse. Il est possible de manger, de boire et d'écouter de la musique et en compagnie de femmes si on le désire. L'entrée est gratuite. Mais les consommations sont très chères. Les femmes présentes, sont jeunes, jolies, actives et aux aguets. Elles observent attentivement. Elles sont en général à la quête des clients les plus aisés. Elles sont une dizaine à être présentes dans la boîte de nuit. Certaines n'hésitent pas à aborder directement le client ; d'autres préfèrent attendre le moment opportun. Elles sont serveuses ou chanteuses. Elles produisent leurs propres tactiques dans l'approche du client pour le conduire à consommer toujours davantage de boisson alcoolisée. Le patron de la boîte appréciera d'autant plus la travailleuse du sexe qui aura la capacité d'accroître la consommation d'alcool auprès des clients. Au comptoir, il y a un décompte strict des consommations servies pour le compte de chaque travailleuse du sexe. Elles contribuent donc à accroître le chiffre d'affaires du patron de la boîte. On a pu observer une forte rivalité entre elles. Le patron les met dans une position de concurrence redoutable parce qu'il est important qu'elles réussissent à inciter les clients à la consommation d'alcool. Mais le jour où elles ne sont plus utiles, le patron n'hésite pas à les chasser de la boîte. Ici, l'âge, la beauté et la transformation de son corps, représentent des conditions impératives pour exercer le travail du sexe. Les clients sont en général des hommes d'affaire, des commerçants aisés, des entrepreneurs de passage à Oran, recherchant un moment de plaisir avec elles.

Dans ces boîtes de nuit, la boisson alcoolisée et la musique raï, sont essentielles dans la construction du rapport prostitutionnel. Cet endroit est donc sélectif. Il est fréquenté par les clients aisés qui ont les possibilités de dépenser des sommes très importantes en une nuit. La boîte de nuit sélectionne ses clients mais aussi les travailleuses du sexe. Elle se présente comme un espace « réservé » à une catégorie de personnes. Le travail du sexe est loin d'être socialement banalisé au tout venant. On peut parler d'un travail de sexe de luxe qui impose une plus grande mise en scène que dans d'autres espaces de travail.

Nadia disait : *« Ces cabarets ont acquis une certaine réputation par le fait que certaines stars de la musique raï, viennent chanter. Ils attirent tous ces nouveaux riches qui aiment faire étalage de leur fortune. Tu ne croiras pas tes yeux. Les gens dépensent par sachet noir plein*

de billets. Un million et plus pour une chanson. Ce sont pour l'essentiel des affairistes en tous genres. Ce sont des gens qui ne viennent pas uniquement pour les femmes, mais pour d'amuser, bien manger et boire sans arrêt et surtout pour être vus et reconnus comme des gens qui ont du poignons. Et tu vois de ces choses incroyables. Un homme aux gros bras, moustaches, qui tout à l'heure frappait sur la table et dominait ses camarades de table, commence, tout à coup à chialer comme un enfant parce qu'il a entendu quelque chose qui lui rappelaient ses parents, et particulièrement sa mère. A ce moment là, il commence à distribuer son argent pour que sa mère lui pardonne et continue à lui porter bonheur. Il faut consoler le gros gaillard. Et c'est là qu'une professionnelle doit intervenir. C'est ce genre de client que je préfère entre tous. C'est à ce moment qu'il faut l'aider à monter dans une chambre. Lui servir à boire et le laisser parler de sa mère. Ce sont avec des hommes pareils que je peux dire que j'ai vraiment du plaisir. Le plaisir de le voir pleurer, le plaisir de le voir sous mes pieds. Le plaisir de lui faire faire ce que je veux. Plusieurs se sont mis à genoux et ont embrassé mes pieds. Ce sont pour moi des moments de bonheur. L'autre plaisir, évidemment, c'est de lui prendre son argent sans avoir à sentir sa sale odeur ».

La travailleuse du sexe de luxe a la possibilité de sélectionner ses clients. Ils seront plus nombreux durant l'été. Ses prix sont plus aisément acceptés face au client qui a beaucoup bu. Grâce à l'observation et à son savoir d'expérience, elle se construit des opportunités qui lui permettent d'imposer au client sa stratégie dans le rapport prostitutionnel. La négociation devient plus aisée. Les tractations s'effacent quand le prix est celui qui est dicté par la travailleuse du sexe. Elle réduit les incertitudes en programmant par la médiation de la boisson le moment opportun de monter avec le client. Elle est enfin la seule à maîtriser les zones d'ombres, connaissant beaucoup mieux que le client, le fonctionnement de la boîte de nuit, les acteurs qui y travaillent et la « bonne » manière de capter ce dernier.

Écoutons de nouveau Nadia : *« Moi, j'ai toujours choisi mes clients. Le nombre de clients varie d'un jour à l'autre, d'un mois à l'autre et d'une saison à une autre. Les hôtels et les cabarets font le plein l'été. En cette saison, on a plus de clients en quantité et en qualité. Il m'arrive d'avoir cinq clients par soirée. Je suis arrivée à gagner deux millions par nuit. A mes débuts, je demandais 1 million et plus par nuit. Il y a un gros porc à qui j'ai soutiré en une nuit, 3 millions et une belle montre en or. J'aurais aimé tout lui prendre et le laisser nu. Il y a des jours, surtout en hiver, c'est dans la rue que je choisis mes clients. J'ai aussi des clients réguliers qui m'appellent par téléphone. C'est généralement moi, qui choisis les lieux. Je n'ai pas confiance, sauf rares exceptions. Ce sont des gens qui préfèrent qu'on le fasse dans leur appartement. Généralement, je me fais accompagner par une copine ».*

Zouzou est encore plus précise sur les rapports noués avec ses clients. Elle décrit bien leurs différents comportements, leurs attentes dans la sexualité vénale. Elle disait : *« Il y a ceux qui viennent frimer et montrer qu'ils ont plein d'argent et qu'ils peuvent tout acheter. Ils se font entourer de femmes pour faire croire qu'ils ont du succès... Pour ces gens, nous sommes des putains et nous le font bien sentir. Ils ne valent rien. Mais ce qu'il y a de bien avec eux, c'est qu'ils sont prêts à donner un paquet d'argent si tu joues la difficile avec eux. Mais ils sont tellement dégoûtants que je ne veux pas de leur argent. Ce sont des personnes à éviter.*

« Il y a aussi ces hommes jeunes et riches ou qui veulent paraître jeunes alors qu'ils ne le sont plus. Ces jeunes bien habillés, parfumés et beaux, mais qui aiment se faire remarquer. Le problème avec ces jeunes ou semblant de jeunes, c'est qu'ils demandent l'impossible. Ils veulent qu'on se comporte avec eux comme des filles sexy et amoureuses. Ils veulent qu'on se comporte comme si on a des sentiments envers eux. Ils veulent une relation intense des deux

côtés. Ils sont plus préoccupés par leurs performances sexuelles. Comme ils sont vigoureux, ils sont difficiles à satisfaire. Alors ils sont généralement déçus. Ils cherchent généralement quelque chose de plus fort de ce qu'ils ont eu. Ils pensent que c'est de notre faute et qu'on les a trompés. On n'a pas joué le jeu et qu'on n'était pas avec eux, et qu'on était en train de compter les moutons. Alors quand ils voient une fille qui leur plaît, ils veulent que ce soit extraordinaire. Ils n'ont pas de souci d'argent. Tu aura ce que tu voudras et plus pourvu que ce soit comme ils l'imaginent. Il faut qu'on est sur eux l'effet d'une bombe, « bomba ». Il te demande d'être une bombe qui les fait exploser. Elle va rire en répétant sans cesse bomba, bomba. Et elle ajoute : Oh, mon dieu ! Comment vais-je faire pour être une bombe ? Avec ces jeunes, on joue la comédie à fond. On fait comme dans les films. On simule. On pousse des cris. On leur dit que c'est bien. Ils aiment les gémissements. Ils sont fiers d'eux quand ils sont convaincus qu'ils nous ont fait jouir. Mais c'est très pénible avec ces jeunes. Ils sont coriaces. Ils mettent beaucoup de temps et enfin de compte, ils t'épuisent et abîment ton corps. « Il y aussi les clients gentils, polis qui ne cherchent pas à prouver quoi que ce soit. Ils veulent passer un moment agréable en compagnie d'une femme ».

Pour ces travailleuses du sexe, les rapports prostitutionnels ont généralement lieu dans un hôtel choisi par celles-ci. Elles connaissent le personnel et n'hésitent pas à lui verser des pourboires conséquents, leur permettant d'être ainsi protégées. Une complicité se construit ainsi entre la travailleuse du sexe et le personnel de l'hôtel. Elles opèrent, elles aussi, une typologie des différents clients : les bons, les mauvais et les habitués. C'est avec ces derniers qu'elles construisent l'interaction la plus proche, la plus spontanée. Écoutons Zouzou : « De toute façon, je prends mes précautions. C'est moi qui choisis l'hôtel. Les gens qui y travaillent, je les connais. Je suis généreuse avec eux. En contrepartie, ils doivent se montrer prêt d'intervenir dans le cas où j'ai un problème. Ils l'ont fait plusieurs fois quand un client s'est montré violent ».

« Le bon client, c'est celui qui est d'abord propre, d'apparence agréable, gentil et qui paie bien. Le mauvais client, c'est celui qui est mal rasé, pas très propre, mal habillé, qui a un gros ventre et qui trouve en plus le moyen de fanfaronner et de montrer qu'il a beaucoup d'argent. Mais j'ai des clients réguliers. Des bons vivants qui savent vivre. Ce sont des gens qui savent vivre. Ce sont des gens qui viennent régulièrement à Oran pour leurs affaires. Je les connais, donc pas soucis. Je suis contente à chaque fois de les revoir. Je connais beaucoup de choses sur eux, leur famille, leurs affaires, leurs problèmes. Quand ils viennent, on discute de tout. Je leur demande comment vont les enfants, leur femme. Ils m'offrent des cadeaux en dehors du service. Avec eux, pas besoin de négocier quoi que ce soit. Aujourd'hui, avec le portable, ils peuvent me joindre à n'importe quel moment. J'aimerais bien travailler avec ces clients réguliers ».

Si la tarification est aussi variable, elle n'est pas de même nature que celle pratiquée dans le travail du sexe de rue. Ici tout se paie : l'endroit, la boisson, la musique, l'hôtel et la transformation du corps de la travailleuse du sexe. On est bien en présence d'une hiérarchisation sociale entre les différentes catégories des travailleuses du sexe. A partir de leur expérience, elles mettent clairement l'accent sur leurs statuts différenciés. Zouzou disait : « Durant l'été, il y a beaucoup de touristes à Oran. Je peux avoir cinq ou six clients. Le jeudi, je peux aller jusqu'à dix clients. L'hiver, il y a des jours, où je n'ai pas un seul client. Le mercredi et le jeudi, je me rattrape. Je peux avoir trois ou quatre clients. Il faut dire que moi, je ne travaille pas dans la rue. Je travaille comme tu le sais, dans les boîtes et les bars. Le bon homme doit avoir les moyens de payer l'hôtel, la boisson. Je t'ai expliqué ma démarche. Il devine le prix rien qu'en regardant ce que je porte comme vêtement. Il voit que je ne me

précipite pas sur les clients. Il voit les gens que je salue comment ils sont. Quand il m'invite, il sait à quoi s'en tenir. Après un verre ou deux, je lui demande s'il est content de discuter avec moi. Il me répond évidemment que oui. Alors, je lui dis combien il est prêt à mettre sur la table pour aller continuer la discussion ailleurs. Quand il dit 5000DA, la nuit, je lui dis : « c'est tout ce que je vaudrais ». Et je fais mine de me lever. Là, il double la mise et je termine ma soirée avec 1 million. Cela, quand la soirée s'annonce bien. Mais quand les clients se font rares, je reviens à la baisse mes exigences. Et on finit par ne dédaigner une passe à 500 DA. Tu vois la fourchette des prix est large et variée au gré de l'heure et de la clientèle. On peut parfois concéder des réductions. Les prix entre nous, ne sont pas les mêmes. Chacune fixe ses tarifs selon la demande dont elle est l'objet. Les raisons ? Le prix correspond à l'attrait que la fille peut exercer sur les hommes. Plus on est jeune et belle, et plus on est exigeante. Les prix varient aussi selon les services demandés et la durée. Une « gosra », une veillée pour toute la nuit vaut très chère. Celles qui acceptent le derrière, sont aussi en droit de demander plus ».

4-Face aux pairs : de l'échange d'informations à la défense du territoire

Entre pairs, il semble important d'échanger les informations sur les clients dans le but de se protéger mutuellement. Mais les rivalités, la défense du territoire, la captation inégale de clients, les ruptures générationnelles, contribuent à fragiliser les relations sociales. Autant d'éléments qui contribuent à renforcer la concurrence et la distance sociale qui semblent prendre le pas sur une forte solidarité. Mais il est important pour elles, plus particulièrement celles qui travaillent dans la rue, de pouvoir compter sur une collègue. Etre à deux, semble leur donner plus d'aplomb et de courage dans leur confrontation aux clients.

Zouzou (boîte de nuit, bar), disait : « Il faut avoir quelqu'un sur qui compter. On ne pas sortir seule. Cela demande plus de courage. C'est plus facile quand on est à deux ou à trois. Les filles se sont donc réparties en groupes. Oui, on échange aussi des informations sur les clients. Il m'est arrivé plusieurs fois de dire à des filles que je connais à peine de faire attention à tel ou tel client parce qu'il est violent. Moi aussi, j'ai été avertie par d'autres sur des gens qui avaient l'apparence du grand monsieur, mais qui ne sont en réalité que des minables qui volent les filles. Les filles viennent me demander mon avis sur tel ou tel client qu'elles ne connaissent pas. Moi, si je l'ai fréquenté, je leur dirai d'accepter ou pas. Moi aussi, quand je m'apprête à sortir avec quelqu'un que je ne connais pas, et sur qui j'ai des doutes, je demande conseils aux filles qui sont avec moi dans la boîte. Et à partir de leurs conseils, je décide d'y aller ou pas ».

« Mais cela ne veut pas dire que nous avons des relations amicales tout le temps. Il y a des conflits, des disputes. Vous savez quand on chasse dans un petit espace, forcément, il y a mécontentement. Il arrive qu'on soit plusieurs à avoir l'œil sur une seule personne et il ne va pas nous prendre toutes. Il en choisira une. Il y en a une qui va décrocher le gros lot. C'est elle qui a gagné. Les autres ont perdu. Celle qui a gagné, prend des airs, et celles qui ont perdu, sont jalouses. Il arrive aussi qu'un client régulier d'une fille, change d'avis et commence à sortir avec une autre. La première accuse la seconde de lui avoir volé son client. Les filles se critiquent énormément. Il n'est pas rare de voir une discussion, se transformer en bagarre. Il y a aussi des conflits entre les anciennes et les nouvelles, les anciennes et les plus jeunes. Entre celles qui sont filles de la ville d'Oran et les autres qui viennent d'ailleurs. Entre celles qui savent parler le français et celles qui ne savent pas ».

La méfiance n'est pas absente. Il semble important de garder aussi la bonne distance entre elles, en refusant toute ingérence dans la gestion de leurs « affaires » réciproques, notamment avec celles qu'elles ne connaissent pas bien. Elles naturalisent souvent les rivalités entre femmes, en évoquant de façon récurrente le terme de « jalousie ». Fatima (rue) disait : « *Avec les autres filles qui font la rue comme moi, j'ai des bons rapports, mais je m'en méfie. Il ne faut pas que tu les laisses se mêler de tes affaires. Qui sait ? Elles peuvent te causer des ennuis. Il ne faut surtout s'afficher avec des filles que tu ne connais pas. Tu risques de tomber dans des pièges. Elles peuvent te conduire dans des endroits dangereux ou te mettre sous les griffes de leurs macs. Moi, je sors avec une seule copine. J'évite toutes les autres. Il m'est arrivé d'avertir des filles sur certains clients, avec lesquels, j'ai eu des problèmes. Elles font de même. Il y a des conflits, quand par exemple, un de leurs clients me préfère. Tu sais, les jalousies entre femmes...* ».

Pour certaines travailleuses du sexe, les informations portent de façon plus précise sur les pratiques déployées par les clients, au cours du rapport prostitutionnel. Plus que de simples informations sur les clients, elles s'enrichissent mutuellement concernant leurs façons de faire, leurs attentes, leurs exigences, leur statut, etc. Mais les rivalités semblent aussi prégnantes, particulièrement quand les clients semblent privilégier de façon constante l'une d'entre elles. La patronne de l'appartement, tente alors d'arbitrer et surtout d'instaurer la paix sociale entre elles, en mettant l'accent sur « l'esprit de famille » qui doit régner au sein de l'appartement.

Salima (appartement) disait : « *Oui, on passe une grande partie de notre temps à parler de nos clients. On s'échange toutes sortes d'informations. On rapporte généralement tout ce qu'ils nous disent sur leurs vies. On répond aux questions : « Comment cela s'est-il passé ? Comment est-il ? Est-il doux ou brutal ? Est-il attentionné ou indifférent ? Est-il du genre rapide ou plutôt lent. Quelles sont ses exigences, ses préférences ? A-t-il un penchant particulier ? Quels sont ses vices ? Est-il marié ou divorcé ? Que fait-il dans la vie ? De temps en temps, il y a aussi des conflits entre nous. Vous savez quand je suis arrivée chez Mouna (la propriétaire de l'appartement), je suis très vite devenue la vedette parce que d'abord j'étais la nouvelle et aussi assez belle. Les clients les plus généreux, me voulaient moi. Ils payaient beaucoup plus pour moi. Les premiers jours, mes copines ne disaient rien. Elles trouvaient que c'est normal et cela ne va pas durer. Mais comme les gens continuaient à me demander et que je raflais les clients les plus friqués d'entre eux, mes copines que je connais pourtant bien, ont commencé à être jalouses et à se sentir marginalisées. Et elles le montraient. Elles sont devenues agressives, hostiles. Mouna les a appelé et elle leur a expliqué qu'on forme une famille ici et qu'elles doivent me considérer comme leur petite sœur. Moi, aussi de mon côté, je leur filai un client à chaque fois que je le pouvais, de telle sorte que tous ceux qui viennent me voir, iront aussi chez mes copines. Quand un client arrive sans rendez-vous, souvent je prétexte que je suis prise pour toute la nuit, afin qu'il aille avec une de mes copines* ».

Dans les maisons closes, la rivalité semble davantage se construire entre les travailleuses de sexe de différentes générations. Les nouvelles recrues sont difficilement acceptées. L'étiquetage est fréquent, à propos de celles qui exerçaient antérieurement dans la rue, considérées comme étant « sales et dangereuses ». Ici aussi la captation inégale des clients, renforce ce sentiment de jalousie à l'égard de celles qui sont plus jeunes et plus belles. Lili évoque aussi la période où elle exerçait dans la rue. La solidarité pouvait prendre des formes concrètes (argent, habit, etc.). Elle disait : « *Avec les femmes qui sont là, nous avons de*

bonnes relations. Nous formons une famille. Mais on ne se voit pas en dehors. Oui, il y a les vieilles comme moi, la génération ancienne et ces jeunes. J'aide quand je peux. Il est vrai qu'au début, qu'on est venu pour la première fois ici, sur décision de justice, les locataires qui étaient là avant nous, ne nous ont pas accepté. Elles considéraient que nous venions de la rue, et donc que nous étions dangereuses parce qu'on était sale et porteuses de maladies. Elles craignaient au contraire la concurrence et la perte de clients. Il a fallu l'intervention de la police pour nous installer. Il y a donc toujours un conflit entre les anciennes et les nouvelles. Une nouvelle attire davantage la clientèle. Quand je travaillai dans la rue, oui, on échangeait des informations entre nous sur les clients. On se connaissait toutes, puisqu'on travaillait sur la même place. Si un client s'est mal comporté avec l'un d'entre nous, elle passe le mot d'ordre et avertit tout le monde. Quand une fille avait besoin d'argent, on la dépannait surtout si elle n'arrive pas à payer son mac. Il arrivait souvent qu'on échange des fringues. Il y a aussi des jalousies. Il y a l'espace à garder. Il fallait chasser les nouvelles pour qu'elles aillent ailleurs. Souvent, il arrive qu'une des copines ramène une nouvelle avec elle. D'autres prennent mal cette intrusion et des disputes éclatèrent de temps à autres ».

Pour certains travailleurs du sexe, il est important de s'entraider entre pairs parce qu'ils se considèrent comme faisant partie du même monde social. Le soutien et la solidarité sont vitaux dans le travail du sexe face aux multiples incompréhensions dont ils sont l'objet dans la société. Takfarinas disait : « *Heureusement que j'ai mes collègues. Grâce à eux, je tiens le coup. On est solidaire dans la misère pour le meilleur et pour le pire. On se comprend. On est du même monde* ».

Si la solidarité est souvent évoquée comme une dimension centrale qui doit structurer leurs relations sociales, parce qu'ils partagent des préoccupations et des attentes communes, ils soulignent fortement la nécessité de défendre leur territoire. Autrement dit, les conflits peuvent ici se produire quand l'un d'entre eux, capte le client de l'autre. Ils insistent alors sur la nécessité de respecter les espaces de travail de chacun. Le refus de l'ingérence les amènent à produire leurs propres normes pratiques, en considérant que le travail du sexe est aussi un marché, où le « client est roi », selon l'expression de l'un d'entre eux. Hélène disait : « *Ils nous arrivent d'échanger des informations sur des clients, surtout pour former des nouveaux dans le métier. C'est tout à fait normal que les anciens aident les nouveaux. Moi, les clients, je les connais tous et toutes maintenant. Il y a aussi des clientes. Elles viennent en voiture pour nous demander des services. C'est normal qu'on se conseille donc entre nous, mais chacun doit respecter la clientèle de l'autre. Il arrive qu'il y ait des bagarres parce qu'on a piqué un client à un collègue. On est très jaloux. S'adressant à l'enquêtrice : « Tu te rappelles la dernière fois quand tu es sortie avec nous et qu'une voiture s'est arrêtée pour toi. Tu as vu comment mon copain a réagi. Il a cru que tu allais lui prendre les clients. Mais il a tout de suite compris quand je lui ai dit que tu étais là pour une enquête, et pas pour autre chose. Mais par contre, si un client agresse un collègue dans notre métier, il aura affaire à nous. Entre nous, on se comprend. Il existe une grande solidarité entre nous. A condition qu'on ne touche pas au « pain de l'autre ».*

Certains se perçoivent comme une « communauté » où le respect de « l'autre » est essentiel dans les interactions. Les termes utilisés (collègues de travail, territoire, marché, règles, etc.) montrent bien qu'il est important pour eux de s'identifier à des professionnels, au sens des normes admises entre eux doivent être au cœur du fonctionnement de leur espace de travail. Momo disait : « *Mes collègues de travail sont adorables. En tout les cas, dans mon territoire,*

je n'ai pas de problèmes. Il n'y a pas d'agressions. J'ai attendu parler des risques entre collègues. En tout cas, moi, je n'ai jamais de rivalités entre moi et les autres. On se respecte mutuellement. Notre monde est plus calme que celui des gens normaux. Chez eux, il y a trop de conflits et de guerre ».

L'importance du territoire à défendre même de façon violente, semble montrer l'impératif de conserver à tout prix, « ses » clients » pour certains travailleurs du sexe, qui semble s'opposer à une approche centrée sur le fait que le client soit libre de choisir ; et en conséquence, il importe de respecter ses souhaits. Lylia disait : « *Il arrive que des disputes éclatent entre les collègues à cause d'un client. Moi, cela ne m'est jamais arrivé. J'ai des amis partout. Il faut savoir se tenir tranquille. Il arrive que des collègues prennent le client de l'autre. Chacun de nous a ce sentiment que ses clients lui appartiennent. C'est leur propriété. Et cela, n'est pas normal. On n'a pas le droit de choisir à la place du client. Si ce dernier décide du jour au lendemain de partir avec un autre, il est libre. Le client est roi. C'est avec son argent qu'il paie. On achète tout ce que l'on veut, même des personnes ».*

Il semble important d'indiquer que les rapports entre les pairs, sont dominés par l'échange d'informations sur les clients qui leur permettent de prendre toutes leurs précautions face aux potentielles agressions. Mais les éclatements, les dissensions, les oppositions, les concurrences déloyales, dominant dans le milieu du travail du sexe où il est important de s'inscrire dans une forme de corporatisme restreint uniquement à la défense du territoire.

IV- LA POLICE : DES RAPPORTS DIFFERENCIES

1-La crainte et l'inutilité de porter plainte

Certains travailleur-e-s du sexe montrent bien leur défiance à l'égard de la police. Porter plainte après une agression, est perçu comme étant inutile, sans effets et sans résultats quand le stigmate de « putain » est accolé à sa personne. Tout se passe comme si l'agressée se transforme en victime, considérant que l'agresseur aura de toutes les façon, toujours raison. La culpabilisation prend le pas sur la revendication légitime de porter plainte. Elles montrent bien que leur statut conditionne leur rapport à la police et dont certains agents sont parfois des clients privilégiés, au sens elles sont prêtes à leur accorder une diminution du prix. Leur discours dévoile de nouveau le discrédit dont elles sont l'objet dans la société. Etre « pute », c'est s'inscrire nécessairement dans le « non-droit » et en conséquence, elles ne peuvent que se taire et cacher les violences et les agressions subies par certains clients.

Fatima (rue) disait : *« Je n'ai pas de problèmes avec la police. J'ai des clients qui sont policiers. Certains sont gentils. Moi aussi, quand je sais qu'ils sont policiers, je révisé mes prix à la baisse. Il y en a qui paient et d'autres qui refusent aussi de payer. Ils croient que parce qu'ils sont policiers, qu'ils ont droit à tout. Ils menacent de t'embarquer, de t'écrouler. Je refuse de monter avec ces policiers. Je leur dis que je ne monte pas. Une fois, j'étais embarquée par un policier avec qui, j'avais refusé de coucher. On m'a mis dans une cellule. Le soir, il est venu pour essayer de m'avoir de force. J'ai crié. Alors, on m'a jeté dehors la nuit... Une fois, un client a voulu m'abandonner dans un endroit désert et partir sans me payer. Je me suis accrochée à lui. Il m'a giflé. J'ai riposté et je l'ai giflé à mon tour. Alors, il m'a frappé de toutes ses forces. Comme je ne me suis pas tue, il a tiré son couteau. Vous voyez cette cicatrice là, à l'épaule ! Je suis partie directement au commissariat central. J'avais retenu le numéro d'immatriculation de son véhicule. On m'a orienté vers le commissariat du quartier où l'agression a lieu. C'était à Bir-El-Djir (non loin d'Oran). Mais je n'ai pas eu le courage d'y aller. Une fois que j'ai retrouvé mon calme, j'ai réfléchi un peu : « Que vais-je répondre à leurs questions ? Que vais-je dire quand ils me demanderont ce que je faisais avec lui ? ». Ils vont tout de suite savoir ce que je fais. Et donc pour eux, c'est normal, que je sois agressée. Compte tenu de ce que je fais, je le mérite même. Ce n'est pas une agression. C'est une correction pour que je revienne au droit chemin. Le bonhomme ne risque rien. Il faut le féliciter au contraire ! Il a corrigé une irrespectueuse. Le fait que j'accepte de sortir avec des inconnus, c'est que je l'ai cherché. Et que puis-je dire face à ces arguments. Je n'ai qu'à admettre qu'ils ont raison ».*

L'auto-stigmatisation les conduit à s'identifier à des « délinquantes ». Leur parole ou leur plainte sont donc estimées sans aucune valeur. On retrouve de nouveau cette forme de dépréciation de leur statut. Elle se traduit par l'intériorisation forte de l'inutilité de porter plainte, même si elles n'ont jamais subi d'agressions. Karima (maison close) disait : *« Je n'ai jamais eu affaire à la police sauf pour ma demande d'entrée dans une maison close. J'ai mis les pieds deux fois seulement dans un commissariat. La première fois, lorsque j'ai été convoquée. J'ai répondu à, toutes leurs questions. La deuxième fois, lorsque ma patronne est venue leur dire qu'elle m'accepte chez elle. J'évite d'aller me plaindre à la police. On ne sait jamais où les choses vont aller. Se plaindre à la police ? Je ne pense pas qu'ils vont nous prendre au sérieux. Ils ne vont pas se déranger pour des femmes comme nous. Si on est*

agressé, on a eu ce qu'on mérite. Nous sommes assimilés à des délinquants. A leurs yeux, il n'y a pas de différence entre un dealer, un trafiquant et une prostituée ».

Certaines travailleuses du sexe montrent bien que le vol ou l'agression subi de façon constante par un proxénète, est rarement pris en considération par la police, même quand elles portent plainte. Précisément, parce que ce sont des femmes réduites au silence et discréditées dans la société. La plainte devient ici aussi inutile. Zouzou (bar, boîte de nuit) décrit bien l'accueil reçu au commissariat. Elle disait : « *Malika, ma copine avait un mac. Je ne le savais pas. Elle était souvent battue. Mais elle me disait que c'était un mauvais client. Elle m'a donc présenté à son mac comme étant son ami. Il s'est montré au départ très gentil. Il disait qu'il était comptable chez un privé. Il venait me voir tous les jours. Je lui ai raconté ma vie. Il le savait déjà. Il a gagné ma confiance. Je suis sortie avec lui. Le lendemain, il voulait que je lui prête de l'argent. Je lui ai dit que je n'en avais pas. Il s'est donc énervé. Il m'a dit qu'il sait tout de moi, ce que je fais et les sommes d'argent qu'on m'a donné. Alors, il a pris carrément mon sac avec tout ce qu'il contenait : papiers et argent. Et il est parti. Je suis retournée à pied à l'hôtel. J'étais en colère contre ma copine. Elle a pleuré. Elle m'a raconté ce qu'elle a enduré. J'ai eu très peur. Je suis allé au commissariat déposé plainte. Vus savez ! Ce n'est pas facile d'aller dans un commissariat. J'ai beaucoup hésité avant de franchir la porte. J'étais très mal accueillie. A chaque fois, que je voulais exposer mon problème, on me dit d'attendre. Je suis restée une heure avant qu'on me daigne m'écouter, pour finalement m'entendre dire qu'il faut rentrer chez moi et qu'on m'appellera, s'il y a quelque chose...J'ai alors compris que je n'avais aucun moyen de me défendre contre cet homme. Il fallait que je me montre gentille avec cet homme et d'accepter de lui donner de l'argent. Je travaillai pour lui. Il est devenu mon mac. Plusieurs fois, il m'a battu dehors. Personne n'est venu à mon secours. Les policiers font mine de n'avoir rien vu et s'éloignent ».*

2- Des relations de proximité

Mais certaines travailleuses du sexe de luxe, exerçant dans les appartements, semblent au contraire, faire l'objet d'une protection conciliante par la police. La propriétaire prend en effet toutes ses précautions pour construire une relation de proximité avec certains agents de la police. Tout se passe comme si leur discrétion s'opérait dans l'échange du don contre don. Salima disait : « *La police a un œil sur ce que nous faisons. Il y a des policiers en civil qui viennent nous voir. Ils sont gentils avec nous. Ils nous rassurent sur leur disponibilité à intervenir en cas de problèmes. Je crois que Mounia (la propriétaire de l'appartement) est compréhensive à leurs égards...Mais il faut dire qu'ils n'ont jamais cherché à abuser de notre gentillesse. Ils n'ont jamais fait un geste déplacé. Certains sont devenus des amis. Ils avaient donc droit à un traitement spécial. Non ! Je n'ai jamais eu besoin de faire appel à la police. Du moins jusqu'à ce jour. J'espère que je n'aurai jamais à le faire. Non ! Je n'ai jamais été volée, ni agressée. Si jamais je suis agressée, qu'est-ce que je ferai ? Cela dépend de la gravité de l'agression et du lieu de l'agression. Si c'est des insultes, je ne le ferai pas. Si c'est un client qui va jusqu'à vous frapper, là, je déposerai plainte. Et Mouna, la propriétaire fera en sorte qu'il le paiera. Mon mari aussi, lui fera payer ».*

Écoutons les propos de Nadia (boîte de nuit) : « *Non ! Je n'ai aucun problème avec la police. J'ai des amis parmi eux. J'aime bien être remarquée en leur compagnie. Comme cela, les dealers, les trafiquants ou tous genres, et tous ceux qui peuvent avoir des idées dans leurs petites têtes, savent qu'ils feraient mieux de m'éviter. Oui ! J'ai eu recours à la police plusieurs fois. Mais mes amis policiers m'ont déconseillé de poursuivre le médecin et le prof.*

Ils m'ont dit qu'il ne faut pas que je salisse leur réputation. C'est tout de même un médecin ? Il vaut donc mieux oublier. De toutes les façons, tu ne vas plus sortir avec eux. Mais, je suis tout de même partie déposer plainte au commissariat. Je leur ai donné toutes les indications. Mais ils n'ont rien fait. Ils m'ont tout simplement dit qu'en l'absence de leurs adresses, ils ne peuvent rien faire. Par contre, l'un d'entre eux a été retrouvé par des amis policiers. Il a été embarqué au commissariat. Il a passé une nuit en cellule. Le lendemain, j'ai témoigné. Il a eu la trouille de sa vie. Il a embrassé ma main pour que je lui pardonne. J'ai retiré ma plainte, plus par reconnaissance pour mes amis policiers qui ne voulaient que le bon homme comparaisse devant le juge ».

La construction du rapport des travailleuses du sexe à la police, montre bien les différences de « traitements » mais aussi les fortes inégalités selon le monde social de la prostitution auquel elles appartiennent. Pour celles qui sont au plus bas de la hiérarchie sociale, l'évitement et la culpabilisation à l'égard de la police, semblent dominer. Pour les autres, plus aisées, exerçant dans des lieux bien situés socialement, des complicités et des interactions proches peuvent se nouer avec les services de la police.

Certains travailleurs du sexe exerçant dans les quartiers aisés d'Alger, connus par les services de police, estiment que leur présence les sécurise, les protège. Ils n'hésitent pas affirmer que les échanges avec la police peuvent être cordiaux, pouvant se rendre mutuellement service. Durant certains événements exceptionnels (vote, visite d'un responsable politique), la prudence s'impose parce que la police est chargée de « nettoyer », « d'assainir » la ville de tous ces « marginaux » ou considérés comme tels, dont font partie les travailleurs du sexe. Takfarinas disait : « Avec la police, je n'ai jamais eu de problèmes. J'ai déjà baisé avec des policiers et des militaires. C'est vrai que je suis fiché par les services de la police. Mais c'est normal ! C'est une protection. Il vaut mieux que la police sache ce que l'on fait, comme ça, elle pourra nous protéger. A vrai dire, la police ne m'a jamais ennuyé. S'adressant à l'enquêtrice : « Tu as vu, l'autre jour, quand tu as été avec nous, au Golf (quartier aisé d'Alger), le fourgon de police s'est arrêté à notre niveau. Ils nous ont salué et ils sont repartis. Parce qu'ils nous connaissent très bien. Pourtant, toi, ils ne te connaissent pas. Ils auraient pu vérifier tes papiers, par exemple. Ils ne l'ont pas fait parce qu'ils nous font confiance. Tant que je reste tranquille, je n'agresse personne, ils me laissent tranquille. Ils savent très bien ce que je fais. Je racole à côté d'eux, souvent en face d'un barrage. Au contraire, je préfère que ce soit comme ça. Je me sens en sécurité. Ils savent que je ne fais aucun mal. Et quand ils ont besoin de moi, je leur rends des services. Par exemple, si après ton départ, ils vont me demander qui tu es, je serai obligé de leur dire que tu fais une enquête sur les travailleurs du sexe. Cela ne te dérange pas, j'espère ! En plus, je connais des collègues qui travaillent pour la police comme indicateurs. C'est normal ! La police a besoin de gens comme nous. Non ! Vraiment, je me sens en sécurité. C'est pour cela que je reste au Golfe. C'est très protégé à cause des ambassades et la présidence n'est pas loin. C'est normal ! Ils font leur travail aussi. Quand on est en période de vote, comme c'est le cas, ces jours-ci, la police commence à faire le nettoyage de la capitale. Elle ramasse tous les S.D.F, les prostitués, les homos, les fous...Tous les marginaux de la société. Alors pendant cette période, on reste prudent... ».

Pour les travailleurs du sexe, il est donc important de s'inscrire dans un processus de normalisation avec les services de police en privilégiant les quartiers les plus sécurisés pour pouvoir exercer en toute quiétude. Momo disait : « Avec la police, tant que je n'agresse

personne, que je ne fais rien de mal à personne, que je me tiens tranquille, je n'ai pas de problème. Quand je suis au Golf avec mon ami, le fourgon de police passe normalement. Les policiers nous regardent, nous saluent et repartent. Ils savent qu'on ne fait rien de mal. Qu'on gagne notre vie. On a besoin d'eux. Si on se faisait agresser, on peut se plaindre chez eux, c'est sûr ».

Mais ce processus de normalisation avec la police est important pour pouvoir exercer leur travail du sexe, sans craintes de représailles. Il s'agit alors de construire son territoire dans une sorte de connivence et même de complicité avec les services de police. Ils savent que dans les coups durs, ils ne seront pas épargnés. Alors, il leur semble plus important de privilégier une tactique du dominé qui sait se faire petit, particulièrement dans une société qui stigmatise les travailleurs du sexe. L'échange de services entre eux et les policiers, reste la face invisible, permettant de gommer le travail de sexe comme un phénomène social mais aussi politique qui a besoin d'être reconnu et non caché perpétuellement comme une « tare » qu'il ne faut surtout pas montrer aux « autres ». Écoutons Laetitia : « *De toute façon, la police est là pour nettoyer les lieux des prostitués. Surtout, quand il y a des événements importants comme en ce moment. Les préparatifs aux élections, c'est la meilleure occasion pour montrer au monde entier qu'il n'existe pas de prostitution en Algérie. Et c'est faux ! Parce que ce sont les policiers eux-mêmes qui, soit disant, font le nettoyage, qui viennent demander nos services. Après avoir baisé avec eux, ils nous relâchent. S'ils nous ont arrêtés dans des situations comme ça, on ne demande pas d'argent. C'est une vraie galère. Il arrive aussi qu'un policier vienne me demander un service comme un client normal. Alors là, il me paie normalement. Tu sais ! Ils nous connaissent tous. Nous sommes d'abord fichés chez eux. Ils ont nos photos. Dans le cas où un client a été agressé et qu'il dépose plainte, alors, on lui tire un album de photos de tous les prostitués ».*

IV- TRAVAIL DU SEXE ET SANTE

1-Santé, maladie, médecine

Le sida est au cœur de leurs propos. Elles sont conscientes des risques qu'elles encourent dans le travail du sexe (« *on vit avec le risque* »). Mais elles soulignent pertinemment que les risques de contamination peuvent tout autant provenir des clients. Et il est très difficile de les identifier. Elles montrent bien l'invisibilité de la maladie du sida et sa chronicité. Certaines sont conseillées par des amies ou des voisines qui exercent dans les structures de soins, d'autres ont souvent recours au gynécologue. Elles semblent donc privilégier les relations personnalisées pour se soigner. L'hôpital est considéré comme une institution anonyme. A contrario, les travailleuses du sexe des maisons closes sont astreintes à un contrôle sanitaire hebdomadaire au niveau des structures publiques de santé. Il est donc important de démystifier fortement l'idée a priori que les travailleuses du sexe seraient seules à l'origine de la maladie sida. L'enquête montre bien la peur de ces femmes face au risque du Sida. Certaines n'hésitent pas à dépenser beaucoup d'argent pour les analyses et les différents examens complémentaires. Il nous semble donc faux de stigmatiser les travailleuses du sexe comme étant à l'origine du risque sida quand il devient à leurs yeux, et pour la majorité d'entre elles, un problème personnel grave mais également un enjeu sanitaire qu'il est important de prendre rapidement en charge face au doute. Même si face aux médecins, il leur semble difficile de se confier (« *les mots ne viennent pas* »).

Fatima (rue) disait : « *on vit avec le risque. A chaque fois. A chaque fois, qu'on s'apprête à aller avec un client, on court des risques d'être battues, volées et d'attraper des microbes. Mais le risque le plus dangereux, est celui d'être contaminé par le sida. Des agressions, on a l'habitude. On n'en meurt pas. On oublie vite les cicatrices. Après quelques jours, elles disparaissent. Qu'on te vole ton argent, ce n'est pas aussi grave non plus. L'argent ne reste jamais longtemps. L'argent ne reste jamais longtemps. Cet argent, on de toute les manières, le claquer. Même certaines infections bénignes, on peut les soigner. Mais que faire contre le sida ? Il n'y a pas de médicaments. Et le fait d'avoir des moyens ne change pas ta situation. Tu peux te laver autant que tu peux, prendre une douche avant et après chaque rapport, cela ne va pas t'éloigner du sida. Que l'on soit une prostituée de rue ou de luxe, c'est pareil. Le risque sida ne fait pas la différence. Le malheur, c'est qu'on a aucun moyen de déceler si tel homme a le sida ou pas. La belle voiture, le joli costume et la bonne éducation ne sont pas des garanties qu'on n'a pas le sida. C'est peut-être ces gens là qui sont les plus dangereux parce qu'ils se déplacent souvent à l'étranger... C'est vrai que nous sommes les plus exposées au risque du Sida parce que nous avons des rapports avec plusieurs hommes. Et plus le nombre de rapports est grand, plus la probabilité de tomber sur un porteur du virus est grande. Ces maladies se transmettent par le sperme et par le sang. Je t'ai dit que ma voisine, la sage-femme m'en a parlé la première. Je continue à la voir régulièrement, chez elle. Elle me donne des conseils. Je vois aussi le gynécologue. Ma voisine le connaît et lui a parlé de moi. Non ! Je ne lui a pas dit ce que je fais. Je crois qu'il le sait. Ma copine lui a dit. La preuve, il n'oublie jamais de me rappeler l'utilisation des préservatifs. Je lui dis, docteur : « Je ne sors jamais sans ». Ce qui est vrai, mais je ne lui dirai jamais : « docteur, je suis inquiète. J'ai eu un rapport sans préservatif. Ce qui est aussi vrai ». Non ! Je ne peux parler de ce sujet avec le médecin. Les mots ne viennent pas. Je ne sais comment dire. On ne raconte pas sa vie à un médecin. On doit lui dire juste de quoi on se plaint et où on a mal. Il y a aussi ma copine*

Yamina danger, qui a elle, aussi, a très peur du sida. Elle a un enfant qu'elle ne veut pour rien au monde, le faire souffrir. Une petite fille. L'infection dont on parle le plus, c'est le sida. Les autres maladies, on n'en parle pas tellement. La syphilis et la chaude pisse sont guérissables ».

Certaines travailleuses du sexe semblent « impuissantes » à refuser le rapport sexuel face à une forme d'imposition de certains clients très indifférents aux risques du sida. On voit alors toute la complexité de la notion de risque qui apparaît comme une construction sociale qui laisse une marge d'autonomie réduite à la travailleuse du sexe forcée par la médiation du « contrat » avec le client, d'accepter l'acte sexuel, même si elle décèle une anomalie organique au niveau de son pénis. Écoutons Zouzou (bar) : « *A mes débuts, j'ai eu un client qui avait un bouton sur son truc. J'ai eu très peur. Il s'en est aperçu. J'ai tout essayé pour le convaincre de mettre le préservatif. Rien à faire ! Je lui ai alors dit que j'ai le sida. Il a éclaté de rire. Il m'a dit : « Je n'ai pas en m'en faire. Ce n'est qu'un petit bouton qui va disparaître demain ». Le bouton, c'est bien le signe d'une infection. Je l'ai supplié qu'il accepte. Il n'a rien voulu savoir. Un marché, c'est un marché. Le contrat est clair. Lui, il paie et il ordonne. Moi, j'exécute et je me tais. Eh bien, j'ai fermé les yeux. J'ai confié mon sort à Dieu. Moi, je pleurai et sur moi, il faisait ses « affaires ». Cela ne l'a pas gêné. Heureusement, que c'était que pour une demi-heure. Cette nuit, je n'ai pas dormi. .. Le lendemain, j'ai couru chez le gynécologue. Il n'a pas voulu que je dépense de l'argent pour les analyses avant que des signes n'apparaissent. Il m'a dit que je n'ai rien à craindre. Si dans quelques jours, je ressens la moindre douleur, je brûle, par exemple, je devrais revenir le voir sans tarder pour me donner des médicaments. Je n'ai rien. Mais j'ai eu plus tard à faire des analyses. Une bonne partie de mon argent va aux médicaments et aux médecins ».*

Elles montrent bien les difficultés d'appréhender les risques du sida face aux incertitudes multiples qu'elles ne peuvent maîtriser totalement. Le doute persiste malgré les précautions et les visites régulières chez les professionnels de santé. Le jeu de l'apparence du client leur interdit de savoir s'il est malade ou non. Il importe alors d'activer l'acte sexuel, en espérant que la maladie n'a pas pénétré leur corps pris de façon violente et sans respect par beaucoup de clients. Leur rapport aux risques montre une conscience très nette de leurs conditions de travail très pénibles et médiocres en grande partie à l'origine de pathologies mais aussi d'une profonde souffrance. Elles semblent donc se limiter à vivre le moment présent, tout en sachant pertinemment que tout peut leur arriver...

Karima (maisons close) disait : « *Nous courons chaque jour de grands risques. Nous vivons avec la chance, beaucoup de chance. On ne sait pas sur qui on va tomber. Celles qui courent le plus de risque, sont celles qui travaillent dans la rue ou dans les maisons clandestines. Il ne faut pas dire des maisons, ce sont des baraques sans aucune commodité. Celles de la rue, se retranchent sur les aspects extérieurs des clients. Mais les apparences sont souvent trompeuses. Le gentil agneau peut se transformer en loup. Et malgré le costume cravate, il peut s'avérer un porc. Un homme d'apparence en bonne santé, peut être malade et porteur dangereux d'un microbe. Ce microbe est dans le sang. Cela ne se voit pas. Celle de la rue, une fois, qu'elle monte avec un client, elle ne peut plus reculer. Elle préfère ne pas savoir comment il est de l'intérieur. Ce qui lui importe le plus, c'est que cela finisse le plus vite possible pour qu'elle prenne son argent et retourne à sa place habituelle. Le reste n'a pas d'importance. C'est survivre à cet instant, à cette rencontre qui compte. Nous, les maisons closes légales, nous sommes relativement bien protégées sur le plan de notre sécurité et nous bénéficions d'un suivi médical. Mais nous ne sommes pas à l'abri de surprises. Le suivi*

n'élimine pas les risques face à la maladie. Il permet de déceler assez tôt la contamination pour pouvoir se soigner. Il n'y a pas de vaccins contre ces maladies. Il y a des maladies qui touchent les parties génitales et qui sont apparentes. Une mauvaise odeur, des pertes blanches. Ceux-là se soignent. Il y en a d'autres dont le microbe ramené par le client va dans le sang de la femme. Celui-là ne montre pas de traces et met du temps pour apparaître. C'est une maladie qui n'informe pas (Mard Ma ykhabbarch, en arabe). Cela ne se soigne pas. La femme, si elle ne fait pas de bilans régulièrement, elle peut l'avoir et continuer d'ignorer qu'elle est malade. Elle peut à son tour transmettre ce dangereux microbe à d'autres clients et à leur tour, le transmettre à leurs femmes. C'est la catastrophe. Mais il faut dire que les femmes ont plus peur de ces maladies visibles. Elles ont peur de la syphilis, de la chaude pisse, que du Sida parce que ces maladies ont un effet immédiat en les empêchant de travailler, tandis que le sida, on ne sait pas, si on l'a ou non. Alors, beaucoup préfèrent rester dans l'ignorance. Je vais être franche avec vous. Si je n'étais pas dans une maison close légale, qui me permet d'avoir un suivi médical gratuit dans un centre de santé publique, je ne consulterai pas de moi-même. Je vais voir le médecin quand je suis vraiment malade et je ne peux le faire autrement. Moi, j'ai la chance d'avoir une amie infirmière. A chaque fois que je la vois, elle me donne des conseils et me demande de faire attention. Grâce à son aide, j'ai fait plusieurs bilans à l'hôpital de Mostaganem ».

. Toutes ces femmes nous ont parlé longuement de leurs craintes mais aussi de leurs incertitudes. A Tamanrasset, elles évoquent avec beaucoup de respect, le docteur X qui les écoute attentivement. Il semble avoir réussi à créer des rapports de confiance avec les travailleuses du sexe. Aïcha disait : « *Depuis que le docteur X. est là, j'ai confiance. Je fais toujours mes analyses d'une façon régulière. Le centre est à proximité des lieux de travail, surtout depuis l'arrivée d'une femme d'Alger qui nous a parlé de la maladie du sida. C'est elle qui nous a raconté des choses sur le sida ; mais avant personne ne nous a parlé. Les médecins ne nous disent rien* ».

Elles montrent bien l'importance et la pertinence du contact étroit avec les associations de lutte contre le sida. Elles le disent de façon plus récurrente pour celles qui exercent à Tamnarasset. Wafa disait : « *C'est grâce à cette association qui est venue nous voir et que j'ai pu savoir comment faire les analyses avec le docteur X. qui dirige le centre de santé* ».

Si elles considèrent que le sida est la maladie la plus risquée, elles n'hésitent pas à étiqueter la boisson alcoolisée, particulièrement quand elles ne peuvent plus s'en passer, devenant alors alcoolique. A Tamrasset, Wahiba disait : « *Je fais mes contrôle chaque mois et les analyses du sang. Je garde toujours des médicaments chez moi, et de temps à autre, je vais au centre médical, chez le docteur X. Ils nous accueillent le plus normalement possible comme les autres patients qui viennent consulter. Ils ne nous ont jamais insulté. Ils nous donnent des préservatifs, sans qu'on leur demande. Mais parfois, on se rend chez la pharmacie pour acheter des médicaments qui ne sont donnés à l'hôpital. Je ne prends pas de drogue. Mais, je suis alcoolique. Je dois boire pour faire mon travail. Je ne peux pas arrêter de boire. D'ailleurs, le jour où je ne bois pas, je suis nerveuse et je ne peux parler à personne. C'est en général, mes clients qui apportent avec eux, la boisson alcoolisée* ».

Il est intéressant d'évoquer le cas de Leïla, diagnostiquée dans un premier comme séropositive, exerçant dans une maison close. Elle décrit bien ses incertitudes, sa peur, sa très forte culpabilisation et tout le processus suivi pour assurer toutes les analyses. Mais elle dévoile bien qu'il est vital de signaler immédiatement, les clients porteurs de risques de la

maladie. Écoutons-là : « Il y a un mois et demi, les analyses ont révélé que mon sang était malade. J'ai eu la chance d'être allée au dispensaire de Sidi El Haouari avant que les choses ne s'aggravent. C'est au niveau de ce centre de santé que j'ai fait un test de dépistage. Ce test a confirmé que je suis séropositive. A l'annonce de cette mauvaise nouvelle, j'ai eu très peur. La terre commençait à tourner autour de moi. Je croyais que j'allais m'évanouir. Je suis devenue folle. J'avais compris que j'étais atteinte du sida. Et qui dit sida, dit la mort, jour après jour. Mille questions se bousculaient dans ma tête. Comment vais-je faire ? Où dois-je aller ? Que va devenir mon fils ? Pourquoi moi ? Il y a des milliers de filles qui font ça et elles n'ont rien eu. Et il fallait que cela tombe sur moi. Qu'ai-je fait à Dieu, pour mériter ça ? Dieu me punit sur terre avant le ciel pour avoir dévié du droit chemin. Finalement, je n'ai eu que ce que je mérite. Je mérite la mort et une mort atroce pour ce que j'ai fait, à ma famille et à cet innocent de fille. Au dispensaire, on m'a orienté vers la garnison à l'hôpital. Là, on m'a demandé de faire un bilan général de santé comportant une série d'analyses. Tout a été fait en un temps record de trois jours chez le privé, bien sûr ! Cela m'a coûté 13000DA. Les médecins et les infirmiers étaient étonnés de me revoir aussi rapidement. Ils n'ont pas vu beaucoup de femmes dans ma situation qui se soient soucies de leur santé, comme je l'ai fait, moi. Une fille qui travaille dans la pourriture, prenne à ce point au sérieux sa santé. C'est selon eux, très rare. Ils n'ont pas cru leurs yeux quand je suis revenue le lendemain avec tous les radios et les analyses. Ils m'ont rassuré en me disant que ce n'est aussi grave que l'on croit. Je n'ai pas le sida et qu'il s'agit d'un microbe, un petit microbe qu'il faut stopper. J'ai donc suivi un traitement à l'issue duquel les médecins m'ont enfin dit que je risquais plus rien. Mais il ne faut pas que j'arrête le suivi médical. Depuis, je vais une fois par semaine au dispensaire. Je fais aussi chaque semaine une piqûre... Oui ! On parle beaucoup des maladies en général du sida un peu. Mais personne n'évoque ses problèmes personnels de santé pouvant laisser entendre qu'elle est atteinte d'une maladie du sexe. Qui ? Quand l'une d'entre nous, soupçonne un client d'être malade, elle informe généralement les autres. C'est ce que j'ai fait moi. Il n'y a pas longtemps, un noir en retirant sa capote, a éjaculé du sang. Depuis, il est interdit de rentrer ici. Pas une femme ne l'acceptera. Personne ne va mettre sa vie en danger, pour un jeton de 220DA ».

Certains travailleurs du sexe estiment que si la peur du sida est réelle, elle vient « d'ailleurs », en n'hésitant pas à étiqueter les « autres », c'est-à-dire les femmes accusées d'être les « porteuses » de la maladie. Laeticia disait : « Oui ! Bien sûr que je risque des maladies. Je suis instruite comme même. Je regarde les émissions de télévision. Je sais qu'on est menacé par le sida. Mais je me connais. Je me préviens. Je te mentirai, si je te disais que je n'ai pas peur du sida. Ce n'est pas vrai. Mais j'ai toujours cru en quelque chose et cela me console. Dans le milieu gay, il n'y a pas de sida. Je peux peut-être me tromper. Mais je n'arrive pas à me détacher de cette idée. Ce sont les autres femmes qui nous ont ramené le sida. C'est de leurs fautes ».

Les travailleurs du sexe semblent produire davantage que les femmes, des certitudes sur leurs connaissances des risques du sida et des autres maladies liées au sexe. Ils considèrent que tout métier a ses risques. Mais leur rapport au risque des maladies semble se construire dans un silence gêné, se traduisant par des propos laconiques et des stéréotypes. « Cela fait partie du secret professionnel ». Hélène disait : « Bine sûr que je suis au courant des maladies que je peux avoir en assurant ce genre de travail. S'adressant à l'enquêtrice, il ajoute : « Mais tu ne penses pas que chaque métier a ses risques. Je sais que tu veux parler du sida. J'en ai entendu parler à la télévision. Il n'y a pas que ça. Il y a la syphilis aussi. C'est une maladie très grave.

Elles mortelle. Je le sais très bien. Je me protège. Ne t'inquiète pas. Mas ça fait partie du secret professionnel. Je ne peux pas te le dire ».

Ce sont des propos récurrents qui traduisent une forme de distance plus prononcée que les femmes, à l'égard des maladies, même s'ils évoquent leurs amis qui sont décédés à cause du sida. Écoutons Lyliya : *« Comme tout travail, il y a des risques. Les risques du métier. On n'y échappe pas. Je sais que je risque énormément. C'est pourquoi, je me suis acheté des lingettes parfumées. Comme dans les parfums, il y a de l'alcool, ça désinfecte. Je sais qu'il y a le sida, la syphilis, les I.S.T. Tout dépend si il y a pénétration ou non. Quand je fais une pipe, je me rince la bouche, je me rince la bouche avec du javel ou du synthol. Les bains de bouche sont très efficaces. Je n'ai pas besoin d'être informé sur le sida et les I.S.T. Je sais que cela fait des ravages. J'ai des amis qui en sont morts ».*

2-les pratiques protégées : ambiguïtés et refus de certains clients

Il est important d'indiquer que les pratiques protégées, et notamment le préservatif sont au cœur du rapport prostitutionnel. Autrement dit, son usage est avant social au sens il dépend des types de clients, des lieux de la prostitution, de la relation construite par la travailleuse du sexe avec une catégorie d'entre eux, de la disponibilité et de sa reconnaissance sociale ou non dans la société. Notre enquête montre que si les travailleur-e-s connaissent aujourd'hui son importance, sa mise œuvre reste encore par bien côtés, ambiguë, aléatoire, parce qu'il reste encore l'objet d'interprétations et de logiques sociales diversifiées.

Notre enquête montre bien que l'usage du préservatif dépend aussi, et particulièrement dans une société où les rapports de domination de sexe sont très prégnants, d'une catégorie de clients, qui par goût du risque, par absence de plaisir sexuel ou d'informations, par une valorisation de leur virilité (une femme ne peut pas les contaminer), ne semblent pas se rendre compte des dangers qu'ils font courir aux travailleur-e-s du sexe. Ils tentent alors de se soustraire à l'usage du préservatif, en proposant une augmentation des tarifs. Les ambiguïtés demeurent face à l'usage du préservatif : l'argent, les rapports de domination masculin, privilégier les « habitués », concurrence entre les travailleur-e-s du sexe, la qualité du préservatif, leur disponibilité, etc.

Nadia (boîte de nuit) évoque les justifications des clients qui refusent les pratiques protégées. Elle disait : *« J'ai été informée par des copines. On en parle beaucoup entre nous. La première fille que j'ai connue à l'hôtel, celle qui m'a coiffé, m'a montré comment mettre le préservatif. Elle m'en a donné. C'était la première que je touche un préservatif. J'avais lu auparavant dans les revues sur ces maladies. Le gynécologue que je connais, aussi n'arrête pas de m'avertir sur les dangers des rapports sans protection. Pour moi, les préservatifs sont une bonne chose. Mais je ne vais pas te mentir et te dire comme toutes les autres, que je n'accepte pas de rapports sans préservatifs. La plupart de mes relations sont sans préservatifs pour plusieurs raisons : d'abord ceux sont les clients qui, la plupart du temps, refusent. Pour eux, c'est très simple. Quand tu essaies de les convaincre de la nécessité de les mettre, ils te disent : « Pour ne pas prendre de risques, il faut rester sagement chez soi en compagnie de ma femme et de mes enfants. Nous prenons des risques quand nous sortons de chez nous. Si on vient vous voir, c'est pour avoir des sensations fortes. C'est pour avoir de vrais rapports. Un préservatif, cela gâche tout. Si on doit le mettre, il vaut mieux ne pas avoir de rapports du tout. Il est alors plus préférable d'avoir une pipe. Il ne viendra à l'esprit de*

personne que ce soit la prostituée ou le client d'envisager une pipe sans préservatifs ». Ils croient qu'il n'y a aucun risque à se tailler une pipe. La prostituée est rassurée quand ils ne portent pas de boutons et paraît propre. Mais je suis plus rassurée quand je me lave. J'ai beau comparé le préservatif à la ceinture de sécurité. La ceinture de sécurité ne protège pas contre le risque de l'accident ; mais elle peut t'éviter la mort. Je me tue à leur dire que c'est pareil pour le préservatif. Mais ils ne veulent rien entendre. Ils répondent encore : « A quoi bon, s'il est de mauvaise qualité. Avec ou sans préservatif, il y a toujours un risque de contamination. Si on devait vous suivre, on ne viendrait pas voir et vous ne travaillerez pas. Ce n'est pas de votre intérêt, cette histoire de préservatifs ». Généralement quand on parle des préservatifs, le client est indigné. « Vous avez peur que j'ai le Sida ». Il ajoute avec un air choqué comme si je l'ai insulté : « Est-ce que j'ai l'air de quelqu'un qui a le sida ? Vous croyez que je suis n'importe qui. Vous ne savez pas qui je suis. Je ne suis pas n'importe qui et je ne couche pas avec n'importe qui. Je ne fréquente pas n'importe quel endroit. Et vous ! Vous n'êtes pas n'importe qui. Vous ne couchez pas avec n'importe qui. Je vous observe depuis tout à l'heure. J'ai vu que vous ne parlez pas à n'importe qui et vous ne souriez pas à n'importe qui. Avec vous, je veux que ce soit sans préservatifs. J'accepte ton prix ». Face à ce genre de clients, vous ne pouvez qu'accepter. Et puis, il ne faut pas oublier que la raison pour laquelle, on est dans ces endroits, c'est de gagner le maximum d'argent. Pour ces clients, ce sont les prostituées de bas de gamme qui sont dangereuses. On ne risque d'avoir le sida que dans les endroits mal famés et dans les maisons closes ».

L'usage ou non du préservatif est bien au centre de la négociation entre les clients et les travailleur-e-s du sexe. Il est ainsi possible d'accorder des « faveurs » aux clients réguliers. Fatima (rue) disait : « *Il y a de plus de plus de clients qui viennent avec des préservatifs, mais il y a aussi un grand nombre, qui malgré tout ce qu'on peut dire, refusent de mettre le préservatif. J'ai été obligée de leur mentir, en leur disant que j'ai le sida, et qu'ils doivent mettre par conséquent le préservatif. Moi, je fais de mon mieux pour les utiliser. Mais cela dépend du client, de l'endroit où l'on va, de la durée de la relation et aussi et surtout du montant de la somme à payer. J'accepte de le faire sans préservatif pour certains clients. Ce sont des faveurs à des gens que l'on connaît. Ce sont des clients réguliers. Ils sont tellement gentils qu'on ne peut pas leur refuser. Il n'y a pas de risques a*

L'argent et la concurrence déloyale peuvent ainsi dissuader certains travailleur-e-s du sexe, d'user du préservatif, même s'ils sont conscients et informés des risques de maladies. Zouzou (bôite de nuit et bar), disait : « *A chaque fois, qu'on est avec un homme, on court un risque. La seule protection, c'est de refuser tout rapport sans préservatifs. C'est ce que nous faisons, ou du moins, ce que j'essaie de faire. Mais j'avoue que ce n'est pas toujours possible. Il y a des clients qui te disent que s'ils sont assis là avec moi, et prêts à me donner une telle somme, ce n'est pas pour que je lui mette un bout de caoutchouc. Alors, je peux refuser un, deux, trois clients, mais au bout du compte, il faut bien que j'accepte. De toutes les façons, si moi, je n'accepte pas, il y a plein d'autres femmes qui seront ravies de le faire pour des sommes qui valent la peine. Et je serai la seule perdante. Ce qu'il y a de plus difficile et gênant dans la négociation avec le client, ce n'est pas tant le prix de la passe. Cette question se règle généralement très vite. Le plus dur, c'est cette histoire du port du préservatif. On ne sait quelle sera la réaction du client. Il faut trouver la manière et les mots pour le dire. Je ne te cache que parfois, bien que nous ayons envie de poser la question, on n'ose pas de peur que le client se fâche... ».*

Chez certains travailleurs du sexe, la possession du préservatif, peut jouer en sa défaveur, et constituer un risque face à la police qui peut l'arrêter pour racolage. Ici aussi, les bons clients, considérés comme des personnes de confiance, semblent dispensés de l'usage du préservatif. De nouveau, les pratiques protégées semblent connaître des irrégularités et des moments de « répit » selon le type de client. Laetitia disait : « *Pour le préservatif, il ne faut pas que la police le retrouve sur moi. Sinon, c'est la preuve du racolage. Si toi, tu circules la nuit, et qu'on te retrouve avec des préservatifs, tu risques d'être arrêté. Alors, j'évite de circuler avec des préservatifs. Donc, je demande aux clients d'en ramener. C'est plus sûr. Les clients, eux, ne sont pas contrôlés par la police. Ce sont, nous, les prostitués, qui sont visés le plus. Pour l'utilisation du préservatif, cela dépend du client aussi. Il y a ceux qui ne veulent pas. Ce qui les intéresse, est l'acte lui-même. Ils s'en foutent s'ils vont attraper le sida ou pas. Quand ils apprennent, qu'ils l'ont, alors, c'est à ce moment qu'ils se lamentent sur leur sort. Cela dépend aussi du type de client. Les amis, on peut leur faire confiance. C'est une question de confiance. Mes clients n'oseraient jamais me contaminer s'ils sont malades. J'ai confiance en eux. Un client malade, je le sens. J'ai un nez pour ça ».*

Deux éléments essentiels semblent récurrents parmi les travailleurs du sexe, qui autorisent la distance et le détachement volontaire avec le préservatif : la confiance à l'égard de certains clients, et la quête du plaisir sexuel ne pouvant être obtenue que sans préservatif chez une autre catégorie d'entre eux. Hélène disait : « *C'est pour cela que je t'ai accompagné à l'hôpital, la dernière fois. Je voulais que tu me donnes des préservatifs, puisque tu me les as proposé. (Il s'adresse à l'enquêtrice). Il ajoute : « Il y a des clients à qui je peux faire confiance. Avec eux, je n'utilise pas le préservatif, s'ils le demandent. Mais sinon avec d'autres, je me protège. Cela dépend. Il y a des clients qui n'aiment pas. Ils préfèrent la « chair ». Ils ne ressentent aucun plaisir avec un préservatif. Ils viennent chercher le plaisir chez moi, et moi, je leur impose ! Tu es folle, toi ! En plus, sans préservatif, c'est plus cher. Quand je finis mon acte, je me lave. Quand c'est dans une voiture, j'emmène avec moi une bouteille d'eau. Et un gang. Sinon, si c'est une maison ou un hôtel, la douche est automatique ».*

L'usage ou non du préservatif se construit dans le rapport prostitutionnel. Les entretiens montrent bien que le **client reste un acteur central** qui a son mot dire concernant les

pratiques protégées. Les demandes insistantes d'une catégorie de clients pour que le rapport sexuel se fasse sans préservatifs, dévoilent bien que les campagnes de prévention n'ont eu aucun impact sur cette catégorie de la population.

L'acquisition de préservatifs dans les pharmacies, ne semble pas toujours aisée, particulièrement quand on a le statut de travailleur du sexe. Ici aussi le stigmate à l'égard de ces hommes qui tentent de se procurer le préservatif, joue en faveur de la dissuasion parce qu'il n'est pas toujours reconnu dans la société, comme un moyen de prévention. Espoir disait : « *Le préservatif m'accompagne à chaque acte. Je ne fais rien sans préservatif. Celui qui ne veut pas, c'est son problème. Je suis jeune et je ne veux pas mourir maintenant. Même si j'ai des tas de problèmes. Ce n'est pas facile d'aller acheter dans une pharmacie. On est regardé de façon bizarre. Mais j'arrive toujours à en avoir. Ou bien par les associations ou bien j'envoie quelqu'un à la pharmacie, ou bien des collègues qui m'en procurent et souvent les clients en ont. Mais je ne vais jamais chez la pharmacie, les acheter. J'en ai trop souffert. Le pharmacien a un regard accusateur. Leur regard me gêne. S'ils ne disent rien, ils le disent avec le regard ou avec des gestes. Avec un sourire moquer souvent* ».

Notre recherche montre bien qu'il s'agit moins d'une question strictement liée à l'information et à la connaissance des préservatifs parmi les travailleur-e-s du sexe. Mais l'enjeu de l'usage du préservatif se situe de façon essentielle au niveau **des rapports avec les clients**, de la reconnaissance sociale des pratiques protégées dans la société, et donc de la lutte contre la stigmatisation de ceux ou celles qui veulent s'en procurer. Il semble donc réducteur d'opérer une fixation uniquement sur les travailleur-e-s du sexe.

Références bibliographiques

- Corbin A., 1982, *Les filles de nocés, misère sexuelle et prostitution au XIXe siècle*, Paris, Flammarion.
- Cros M., 1996, *Les maux de l'autre*, Paris, l'Harmattan.
- Jaget C., 1975, *Une vie de putain*, Les Presses d'aujourd'hui.
- Mathieu L., 2000, *Prostitution et sida, sociologie d'une épidémie et de sa prévention*, Paris, l'Harmattan.
- Mebtoul M.(eds), « Les mots pour dire la sexualité » , rapport de recherche, Groupe de recherche en anthropologie de la santé, université d'Oran, 2006.
- Mirko D., 1989, *Histoire du sida*, Paris, Payot.
- Paicheler G., Quemain A., 1994, « Une intolérance diffuse : rumeurs sur les origines du sida », *Sciences Sociales et Santé*, 4, 41-71.
- Pheterson G., 2001, *Le prisme de la prostitution*, Paris, l'Harmattan.
- Pryen S., 1999, *Stigmate et métier, une approche sociologique de la prostitution*, Rennes, Presses universitaires de Rennes.
- Tabet P., 2003, « Les dents de la prostituée, échange, négociations, choix dans les rapports économique-sexuels », in : Hurting M.C., Kail M., Rouch H., (eds.), *Sexe et genre, de la hiérarchie entre les sexes*, Paris, CNRS.
- Welzer-Lang, Barbosa O., Mathieu L., 1994, *Les uns, Les unes et les autres*, Paris, Métailié.

Annexe I

Guides d'entretien et d'observation

GUIDE D'ENTRETIEN

TRAVAIL DU SEXE EN ALGERIE

Les hommes et les femmes face à la stigmatisation

1- Données factuelles :

Prénom (toujours fictif) :

Age :

Sexe :

Niveau scolaire :

Profession (avant de devenir professionnelle du sexe) :

Situation de famille :

Expérience dans le travail de sexe :

Lieu de résidence :

Origine géographique :

Profession des parents :

Lieu du déroulement de l'entretien :

2-Trajectoire familiale et sociale

Comment a-t-elle été conduite à assurer le travail de sexe ?

Questions soumises uniquement à l'enquêtée qui ne répond pas à la question principale (ci-dessus) :

- Contraintes et conflits familiaux (lesquels et pourquoi d'après toi ?)
- Problèmes sociaux (pauvreté, argent, divorce, etc.)
- Mobilité géographique et sociale (pourquoi avoir quitté ta région ?)
- Influences sociales (lesquelles ?)
- Autres évènements ou sollicitations qui t'ont conduites au travail de sexe ?

3 -Significations attribuées à leurs pratiques socioprofessionnelles

Comment cela s'est-il passé pour la première fois ?

- Dans quel lieu ?
- Pourquoi ce lieu ?
- Comment l'as-tu découvert ? Quelle est la personne qui t'a au départ influencée pour assurer le travail de sexe ?
- Comment as-tu appris les ficelles du métier ?
- Quelles sont les qualités sociales qui s'imposent pour assurer le travail de sexe ?
- Pourquoi précisément ces qualités ?
- Peux-tu nous décrire la rencontre avec ton premier client ?

Comment caractérise- t-elle son activité en Algérie ?

- Comment est-tu nommée et perçue dans la société ?
- Comment vis-tu ta situation de prostituée dans la société ?
- Peux-tu raconter une journée de ton activité (temps de travail, la préparation de son activité (la tenue, la mise en scène), tactiques de racolage, les conditions d'exercice, etc. ?
- Que fais-tu après la journée de travail ?
- Quelles personnes vois-tu en dehors de ton travail ?
- Pourquoi ces personnes ?
- Que fais-tu avec l'argent gagné ?
- As-tu été tentée par la drogue ?
- Comment cela s'est-il passé ?
- As-tu un projet professionnel ? Lequel ? Et pourquoi ?
- Comment cela se passe t-il avec ta famille ?

Comment cela se passe t-il avec ses pairs ?

- Est-tu amenée à échanger des informations sur les clients ?
- Si oui, quelles informations ?

- Sur quoi peuvent porter les conflits et les désaccords entre vous ?
- Et pourquoi ?
- A-t-elle été conduite à aider ses pairs ?
- Pourquoi ?
- Comment cela s'est-il passé ? A quelle occasion ?

Comment négocie-t-elle avec les différents clients ?

- Peux-tu évoquer les types de clients ?
- Les abordes-tu de la même façon pour leur proposer une passe ?
- Comment cela se passe-t-il avec chaque type de clients ?
- Peux-tu nous décrire les portraits d'un « bon » client et d'un « mauvais » client ?
- As-tu des clients réguliers ? Comment les trouves-tu ?
- Peux-tu nous dire le nombre de clients par semaine ?
- Comment fais-tu pour leur annoncer le prix de la passe ?
- Comment réagissent-ils en général ?
- Qui propose le lieu où va se dérouler la passe ?
- Quels sont tes différents prix ? Sont-ils les mêmes pour tes pairs ?
- Si des différences existent, peux-tu nous évoquer les raisons ?

Comment appréhende-t-elle ses rapports avec les institutions (police, hôpital et prison) ?

- Comment cela se passe-t-il avec la police ?
 - As-tu souvent recours à la police ?
 - En cas d'agressions ou de vol, à qui vas-tu te plaindre ?
 - Es-tu astreinte à des contrôles sanitaires ?
 - Si oui, comment cela s'est-il passé à l'hôpital ou dans une autre institution sanitaire ?
 - Souhaites-tu toujours recourir librement à ces institutions ?
 - Si non, pourquoi ?
 - As-tu connu l'expérience de la prison ?
 - Si oui, comment cela s'est-il passé ?
 - Pour quelles raisons ?

3- Risques, modes de prévention et soins

Peut-elle décrire les risques auxquels elle est exposée en assurant le travail de sexe ?

- Peux-tu nous décrire les risques de maladie ?
- Pourquoi ces risques ?
- As-tu été déjà informée sur les infections sexuellement transmissibles ?
- Peux-tu nous en citer quelques-unes ?
- Quelle est la personne qui t'a informée ?
- Comment cela s'est-il passé (dans quel lieu et avec quelle personne)?

Peut-elle évoquer ses différents modes de prévention ?

- Peux-tu nous évoquer tes perceptions à l'égard du préservatif ?
- Y-t-il des raisons qui te conduisent à ne pas l'utiliser ?
- Comment réagissent les clients face au préservatif ?
- Pourquoi réagissent-ils de cette façon ?
- Peux-tu nous parler des conditions d'hygiène ?
- Y a-t-il possibilité de te laver après la passe ?
- Si non, pourquoi ?
- Que fais-tu pour te protéger contre les maladies ?
- Quelles sont les raisons qui t'interdisent de te protéger ?
- Et face au risque de la grossesse, te protèges-tu ?
- Si oui, comment ?

Grille d'observation

TRAVAIL DU SEXE EN ALGERIE

Hommes et femmes face à la stigmatisation

Il est important d'observer scrupuleusement et de noter les éléments suivants (le plus rapidement possible, pour ne pas oublier):

1- Premiers contacts

Il est important de noter que toute information va être dépendante des conditions de son énonciation. Le premier contact est toujours décisif pour comprendre pourquoi la personne accepte l'entretien.

Comment s'est passé le premier contact ? était-elle méfiante ? Pourquoi ? Qui nous a présenté la personne questionnée ? Comment a-t-elle réagi à mes premières questions ? Quel est le statut attribué par la travailleuse du sexe à l'enquêtrice ? Pourquoi ce statut ?

2-Lieu

Les historiens de la prostitution montrent que le lieu détermine des formes spécifiques de la prostitution.

Comment se présente globalement le lieu ? Où est-il situé ? Décrire le type de population qui y réside ? Existe-t-il des institutions scolaires, religieuses, sanitaires ou autres à proximité du lieu de prostitution ? Comment est-il étiqueté par la population ? Ses différentes nominations et pourquoi ?

A l'intérieur du lieu, il est important de décrire :

les objets (lits, armoires, ou autres)

l'état du lieu (conditions d'hygiène, eau, chauffage, etc.)

Les personnes qui y travaillent ? Quels sont leurs statuts ?

Qui est le propriétaire du lieu ?

Qui le gère ?

Le nombre de professionnelles de sexe dans ce lieu ?

Comment ont-elles été recrutées ? Sont-elles venues librement dans ce lieu ?

3-Les interactions entre les professionnelles du sexe

Cette dimension centrée sur les interactions entre les professionnelles du sexe est importante pour comprendre la façon dont elles construisent les situations vécues quotidiennement. Les mots ne sont jamais neutres. Ils traduisent la façon dont elles caractérisent le travail de sexe en Algérie.

Il est essentiel de noter précisément par la médiation de l'observation les propos échangés entre les professionnelles du sexe. Quels termes utilisent-elles pour nommer leurs pairs ? Quelles sont les expressions récurrentes pour caractériser leur activité ? Comment interpellent-elles les différents clients ?

3- L'habit des professionnelles du sexe

Il est essentiel de noter la façon dont les professionnelles de santé se mettent en scène par la médiation de l'habit, du maquillage, etc. On ne s'habille jamais de façon arbitraire. L'habit dévoile toujours des éléments de la trajectoire de la personne, de sa façon de se comporter, des influences sociales multiples dont il a été l'objet. Mais pour la professionnelle du sexe, l'habit fait partie intégrante de la préparation de son activité.

Annexe II

**Les données factuelles des enquêtés
(Oran, Alger et Tamanrasset)**

ORAN

VARIABLES PRENOM	AGE (ans)	NIVEAU SCOLAIRE	ORIGINE GEOGRAPHIQUE	LIEU DE PROSTITUTION	EXPERIENCE (ans)	OBSERVATION
LEILA	22	Première année universitaire	Beni Saf	Maison close clandestine	3	Un amour brisé Grossesse en dehors du mariage. Mère d'un enfant non reconnu par son père. Porteuse du virus VIH
KARIMA	33	Sans	Oran	Maison close	10 ans	Engrossée et abandonnée Mère d'une fille. Réussie un mariage qui a duré 7 ans. Quitte le foyer conjugal. Mari violent.
FATIMA	22	9 AF	Tiaret	Rue - trottoir	5	Complicité et incitation de la mère, pédophilie, un copain, fiancé devenu son mac.
ZOUZOU	26	2 AS	Sidi Bel Abbes	Bar – boîte de nuit	7	Mariage forcé à un terroriste. Mort au maquis. Famille dispersée. Mère.
SALI	26	Terminal	Mostaganem	Appartement Miramar	4	N'a jamais connu son père. Mère prostituée. Harcèlement sexuel au travail.

NADIA	25	Fondamental	Tiaret	Bar	10	Agressions sexuelles par un voisin.
SOUAD	30	9 AF	Relizane	Hôtel de passe	02	Violence physique et morale au sein de la famille, surtout de la part d'un frère plus jeune. Mariage traditionnel pour fuir la famille. Ce mari prends une 2eme épouse sans son consentement. Refuse le fait accompli. Elle quitte le foyer familial. Sa famille refuse de l'accueillir avec ses enfants. Elle se retrouve dans la rue. L'hôtel lui offre un toit
LILI	48	CEP	Oran	Maison close	27	Violence des frères. Une fugue. Prostitution dans la rue. Plusieurs séjours en prison. Placée par le juge dans une maison close. Mère adoptive de deux enfants : la fille aujourd'hui marié et le garçon, poursuit ses études à l'université
Fifi	22 ans	Terminale	Oran	Prostitution occasionnelle. Cabarets	04	Ne se définit pas comme prostituée mais plutôt comme fille qui aspire à profiter de la vie. Elle n'accepte pas d'argent sauf dans le cas de besoins urgents. Elle admet draguer que les hommes qui ont les moyens d'offrir des

						cadeaux.
Samira	26 ans	Oran		Prostitution de la rue	04	Un Père qui a abandonné sa famille. Elevée par sa mère. Déceptions amoureuses.

TAMANRASSET

VARIABLES PRENOM	AGE (ans)	NIVEAU SCOLAIRE	ORIGINE GEOGRAPHIQUE	LIEU DE PROSTITUTION	EXPERIENCE (ans)	OBSERVATION
Aicha	43 ans	Sait lire et écrire	Béchar	La rue	plus de 20 ans	02 grossesses illégitimes, suivies d'une fugue. Elle n'a jamais été mariée
Nadia	33 ans	9 ^{ème} année	Saida	Maison de passe	plus de 10 ans	Mariée par force. Divorcée avec un enfant. Famille violente.
wahiba	26 ans	5 ^{ème} année scolaire	Sidi-Bel-Abbès	Maison de passe	plus de 10 ans	Amour non reconnu par la famille. Fugue
Manel	28 ans	2 ^{ème} année secondaire	Constantine	Maison de passe	9 ans	Divorcée avec un enfant
Samia	34 ans	alphabet	Ain-Defla	La rue et chez elle	depuis 1992	Fugue. Maltraitée par sa famille
Siham	20 ans	9 ^{ème} année	Adrar	La rue. Elle vit avec un militaire	Depuis 3 mois	Divorcée avec un enfant. Victime de la violence du conjoint

Ahlam	35 ans	2ème secondaire	Tizi-Ouzou	Occasionnelle	Des compagnons successifs	Amour brisé, enfant non reconnu par le père, rejet par la famille. Ne se définit pas comme prostituée.
Fatima	45 ans	Sait lire et écrire	Saida	20 ans	//	Orpheline à l'âge de 9 ans. Sans famille, ni foyer Mendiante. Elle se retrouve avec un enfant.
wafaa	37 ans	Sait lire et écrire	Oran	plus de 20 ans	La rue	Elle n'a jamais connu son vrai père. Mariage forcé avec un homme plus âgé. Elle fuit le domicile conjugal Elle s'adonne à la drogue
Lamia	36 ans	Terminal	Annaba	Occasionnelle	Femme entretenue. Elle ne considère pas comme prostituée	Violence physique et morale au sein de la famille, surtout de la part du frère et de la belle sœur. Engrossée et abandonnée. Mère d'une fille. Mariée pendant 4 ans. Le mari la quitte.

ALGER

Prénoms	Age	Sexe	Niveau scolaire	Origine géographique	Durée dans la prostitution	Lieu de la prostitution	Observations
Espoir	25 ans	Masculin	Etudiant	Alger	04 ans	Rue et cabarets	Homosexuel-célibataire
Hélène	23 ans	Masculin	Terminale	Tizi Ouzou	08 ans	Rue	Homosexuel-Travesti-Célibataire
Lylia	28 ans	Masculin	Terminale	Alger	06 ans	Rue et cabarets	Homosexuel-Transexuel-Divorcé
Catherine	21 ans	Masculin	7 eme A F	Alger	08 ans	Rue	Homosexuel-célibataire
Laéticia	21 ans	Masculin	Etudiant	Oran	07 ans	Rue	Homosexuel-Transexuel-célibataire
Momo	27 ans	Masculin	9 eme A F	Alger	10 ans	Rue	Homosexuel-célibataire
Takfarinas	35 ans	Masculin	Terminale	Tizi Ouzou	15 ans	Rue	Homosexuel-Célibataire
Ahlam	26 ans	Féminin	9 eme A F	Mostaganem	05 ans	cabaret	Hétérosexuel-Divorcée
Khadidja	32 ans	Féminin	Analphabète	Saida	06 ans	Rue	Hétérosexuel-veuve-S.D.F
Djamila	39 ans	Féminin	6 eme A F	Batna	02 ans	A son domicile	Hétérosexuel-Mariée